

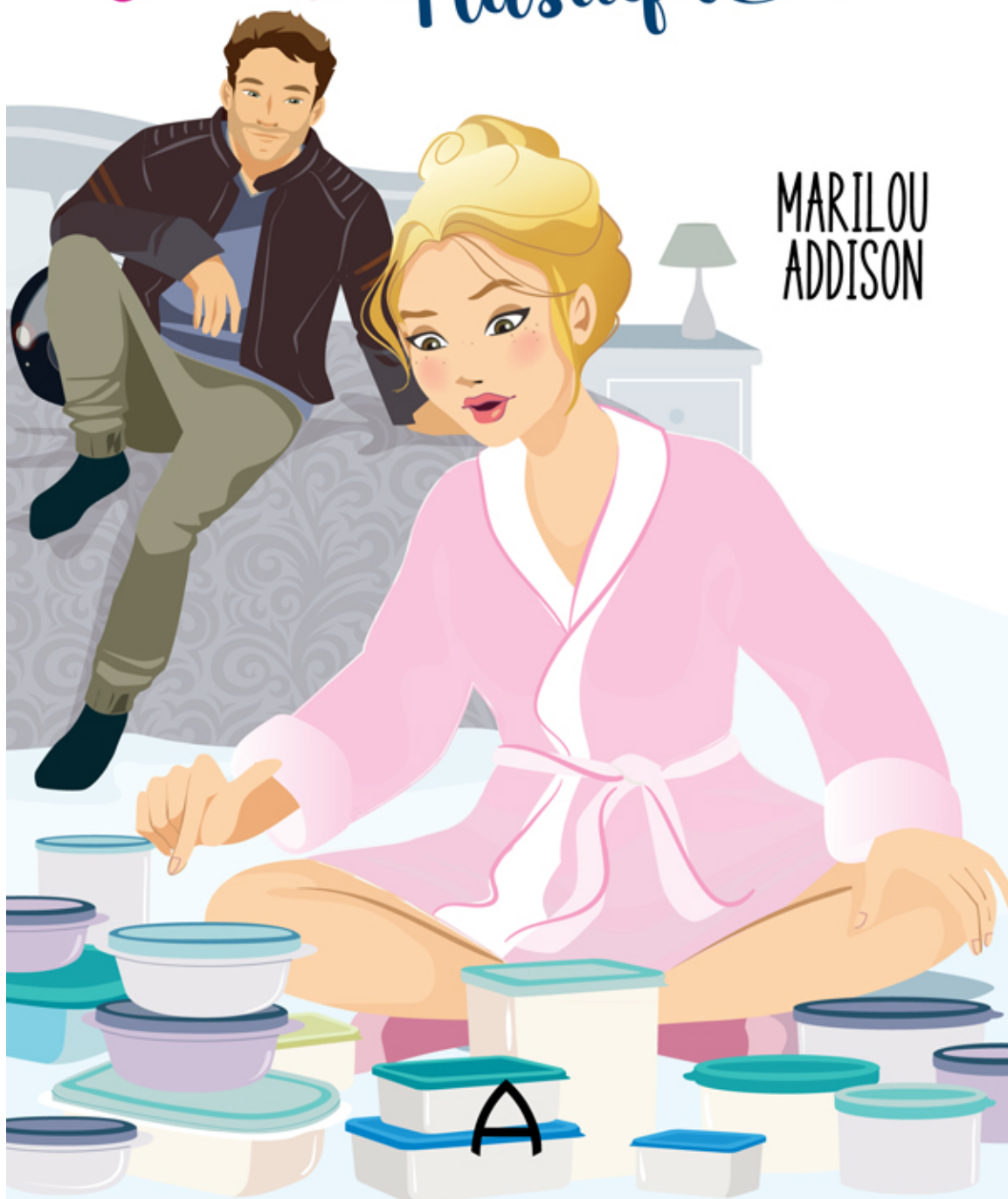
Mademoiselle Plastique♡

MARILOU
ADDISON



Mademoiselle Plastique♡

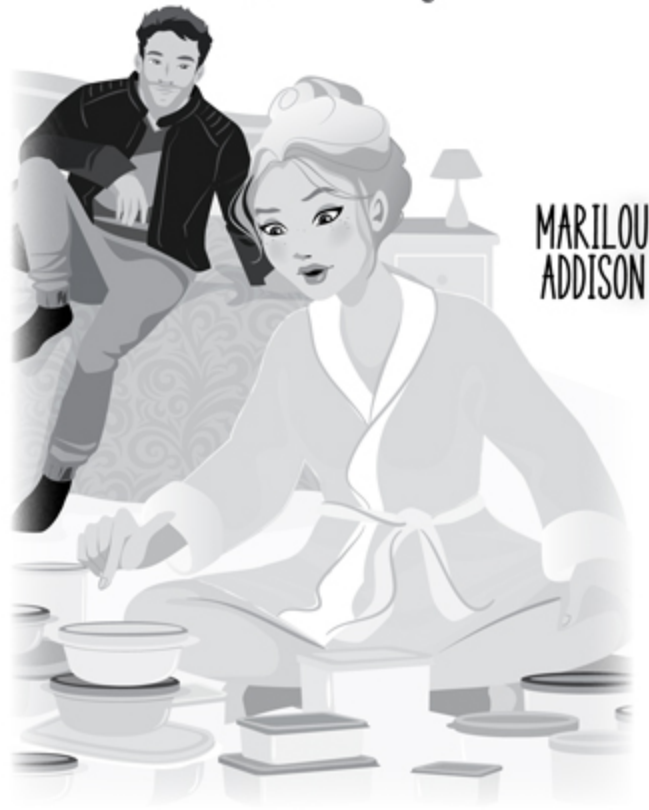
MARILOU
ADDISON



OceanofPDF.com



Mademoiselle Plastique



MARILOU
ADDISON



Catalogage avant publication
de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Titre:
Mademoiselle Plastique /
Marilou Addison.

Noms:
Addison, Marilou, 1979- auteure.

Description:
Mention de collection:
Collection A

Identifiants:
Canadiana 20220008663 |
ISBN 9782897465902

Classification:
LCC PS8551.D336 M33 2022 |
CDD C843/.6 — dc23

Auteure: Marilou Addison
Illustratrice de la couverture:
Géraldine Charette
Conceptrice graphique: Nancy Jacques

© 2022 Andara éditeur inc.
Tous droits réservés.
Aucune partie de ce livre
ne peut être copiée ou reproduite
sous quelque forme que ce soit
sans la permission de Copibec.

Dépôt légal – Bibliothèque
et Archives Canada, 3e trimestre 2022

ISBN 978-2-89746-590-2
ISBN EPUB 978-2-89746-366-3

Imprimé au Canada

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion
SODEC

Andara éditeur remercie la SODEC pour l'aide accordée à son programme éditorial.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

OceanofPDF.com

***À Geneviève G.,
ma collègue adorée, avec
qui j'ai écrit mes premières
comédies romantiques.
C'est ben plus facile
à deux!!!
Marilou***

Je tiens à m'excuser personnellement à toutes les représentantes de produits T..., car j'ai la plupart du temps pris des libertés concernant ce qu'elles vivent vraiment. Vous m'en voyez désolée... mais ce roman devrait tout de même vous amuser!

OceanofPDF.com

Table des matières

[Chapitre 1 Florence](#)

[Chapitre 2 Florence](#)

[Chapitre 3 Florence](#)

[Chapitre 4 Florence](#)

[Chapitre 5 Florence](#)

[Chapitre 6 Florence](#)

[Chapitre 7 Florence](#)

[Chapitre 8 Florence](#)

[Chapitre 9 Florence](#)

[Chapitre 10 Florence](#)

[Chapitre 11 Florence](#)

[Chapitre 12 Florence](#)

[Chapitre 13 Florence](#)

[Chapitre 14 Florence](#)

[Chapitre 15 Florence](#)

[Chapitre 16 Florence](#)

[Chapitre 17 Florence](#)

[Chapitre 18 Florence](#)

[Chapitre 19 Florence](#)

[Chapitre 20 Florence](#)

[Chapitre 21 Florence](#)

[Chapitre 22 Florence](#)

[Chapitre 23 Florence](#)

[Épilogue Florence](#)

[Biographie](#)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Florence

FIN AVRIL, JEUDI SOIR

Énervée, je m'étire le cou et crie en direction de ma coloc et amie, assise dans le salon:

— Internet a encore bogué!

Louise soupire et, sans se lever de son sofa, elle rétorque en me montrant le cellulaire qu'elle a dans la main:

— Ça doit être celui de l'autre fille, le problème, parce que moi, j'ai encore accès au Wi-Fi.

— Mais...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Flo? s'énervé-t-elle en relevant de nouveau la tête. C'est pas ma faute si votre Zoom gobe autant de jus!

Je me renfroge, car je ne voudrais pas que Lou me demande de payer le surplus d'Internet que je lui occasionne par moment. Il faut dire que dans les faits, je ne suis pas réellement sa coloc. Je suis plutôt celle qu'elle héberge temporairement – depuis trois mois – tout à fait gratuitement. Je devrais m'estimer chanceuse de pouvoir compter sur elle. C'est que je suis encore à l'étape de chercher mon condo de rêve... à un prix abordable!

Ce qui, on ne se fera pas de cachette, est loin d'être facile à dénicher.

Je reviens en grognant à ma rencontre sur l'ordi. Je ferme le tout et me reconnecte pour la troisième fois. Enfin, le visage de mon interlocutrice réapparaît sans être figé, cette fois.

— Ah, ça marche! S'cuse-moi, Manon.

— Ouais, c'est bizarre... Je sais pas pourquoi ça fige sans arrêt. Pas évident de se parler comme ça. Je pense que mon *chum* est en train de *downloader* quelque chose. Tu veux que j'aille lui demander d'arrêter?

— Bah, c'est pas grave. Demain, on se verra en personne, de toute façon. J'ai tellement hâte!

Elle sourit, sans plus, avant d'ajouter:

— As-tu préparé toutes tes choses? Faudrait pas oublier un truc. C'est quand même loin de chez toi.

— Ouai! J'ai tout empilé dans l'entrée de l'appart, et je vais aller mettre ça dans l'auto tantôt, dis-je en dansant devant l'écran.

Les yeux de mon interlocutrice s'écarchissent, tandis qu'elle s'écrie:

— Ton *stock* va passer la nuit dans ton char?! T'es folle, ou quoi?

— Ben, je... oui? dis-je, sans trop comprendre son énervement.

— Des plans pour te faire voler, ma belle! JAMAIS au grand JAMAIS on laisse notre matériel sans surveillance. C'est la règle numéro un, voyons! Je te l'ai expliqué cent fois!

Je fronce les sourcils devant sa réaction et réponds:

— Mon quartier est quand même sécuritaire, alors je pensais pas que...

— Tut, tut, tut, me coupe-t-elle. Ça s'applique partout. Je connais une fille qui a perdu pour mille piasses de matériel parce qu'elle avait oublié de le sortir de son auto après une tournée chez des clients. Non, tu attends demain matin avant de mettre ça dans le coffre arrière.

Je marmonne tout bas:

— C'est vrai que la valise se verrouille pas, en plus... Ouin, t'as raison. Je vais laisser ça dans l'appart.

Je jette un coup d'œil à Louise, qui n'a toujours pas bougé du sofa, et me mords les lèvres. J'espère que mon fatras ne la dérangera pas trop... On

a de la misère à circuler, avec tous les plats de plastique qui encombrent le portique. Je me rassure en me disant que ce n'est que pour ce soir.

*Le hic, c'est que ça fait plusieurs jours que je lui rebats
les oreilles avec cette excuse.*

Mais ce n'est quand même pas ma faute! En devenant vendeuse Suppercare, il était évident que j'allais devoir me procurer des plats pour faire mes présentations. Et ensuite, en commander pour pouvoir les vendre à mes clientes. D'un autre côté, Louise n'avait pas prévu le coup lorsqu'elle a accepté de m'héberger. Elle m'a dit oui sur un coup de tête, alors que mon proprio venait de m'annoncer qu'il résiliait mon bail à deux jours des vacances de Noël.

— Réparations d'urgence, m'a-t-il dit en venant cogner à ma porte.

J'ai senti mes épaules s'affaïsser, sous le choc, surtout quand il a ajouté, avec son air bête habituel:

— Faudra vous loger ailleurs.

Je me doute bien qu'il voulait juste récupérer mon logement pour ensuite le louer à prix plus élevé. D'un autre côté, je n'étais pas vraiment locataire de l'endroit non plus... J'avais simplement repris la location de ma grand-mère, au moment où elle avait dû partir en résidence. Pour ne pas qu'elle paie inutilement, j'avais accepté d'occuper les lieux. C'était donc d'autant plus facile de m'expulser...

Louise m'a répété je ne sais plus combien de fois que je pouvais porter plainte à la Régie. Mais voir que j'ai le temps de faire ça! Entre mon nouveau boulot de vendeuse Suppercare à temps plein, ma remise en forme après mon opération et ma recherche du condo parfait, disons qu'il n'y a plus beaucoup de place pour quoi que ce soit d'autre dans mon horaire.

*Ouais... Ma vie sociale sera bientôt sur le déclin
si je ne fais pas attention.*

Je me secoue et applique la méthode que j'aime le plus: le déni! Je remercie donc Manon pour ses précieux conseils, puis je prétexte quelques

derniers préparatifs à effectuer. De toute façon, je le sens, le Wi-Fi risque encore de boguer, alors autant me concentrer sur ce qu'il me reste bel et bien à faire. Je referme l'écran de mon portable et sautille jusqu'à Louise, qui lâche son téléphone des yeux.

— Alors... demain, c'est le grand jour? me demande-t-elle avec un air sceptique. Tu vas enfin pouvoir assister à une conférence donnée par Amanda Morin?

— Amanda Martin! Et oui, t'as pas idée comme j'ai hâââte!

Je m'assois par terre et attrape le calepin que j'ai posé sur la table basse du salon. J'y ai noté tout ce dont je vais avoir besoin pour assister à ce congrès de représentantes. Je suis tellement impatiente d'y être! Je suis si fébrile que, je me connais, je vais oublier tout un tas de trucs. C'est la raison pour laquelle j'ai dressé une liste.

Les listes, c'est ma solution à tout!

Sur la feuille lignée, il est d'ailleurs écrit tout en bas que je dois convaincre Louise de me prêter sa voiture. J'aurais dû lui en parler avant, mais... c'était au bas de ma liste! Avec un sourire un peu exagéré, je me lance:

— Dis-moi... ton auto... est-ce que t'en as vraiment besoin durant touuuute la fin de semaine? Je veux dire... si je te la ramenaï dimanche matin, ça te dérangerait beaucoup? Ben... peut-être plus dimanche midi, mettons, le temps de faire la route. Ou vers la fin de l'après-midi, s'il y a pas mal de trafic.

Je termine en me mordant les lèvres et en utilisant la technique du petit chat tristounet. Mon amie secoue la tête:

— Je savais que tu me la demanderais à la dernière minute. Flo, j'ai peut-être quelque chose, moi!

— Ben... au pire, ton *chum* pourra te faire un *lift*, non? Tu passes tous tes week-ends avec lui, *anyway*!

— OK, OK, c'est beau. C'était évident que j'allais te la laisser! Je sais pas pourquoi t'as attendu aussi longtemps pour m'en parler...

— T’es un amour! dis-je en lui sautant dans les bras.

Elle rigole un peu avant de me repousser pour dire:

— Mais fais quand même attention, d’ac? T’es pas sortie de l’hôpital depuis si longtemps et...

— Hé, on parle pas de ça! T’avais promis, avant que j’emménage chez toi.

Je recule et me rassois au sol.

— Peut-être, reprend-elle, mais à l’époque, je savais pas que t’allais partir en affaires, ni que lesdites affaires t’obligeraient à soulever des tonnes de plats!

— Ils sont super légers, de toute façon. Et je suis quand même pas devenue handicapée!

— Non, mais... tu dois prendre soin de ta santé.

— C’est ce que je fais. Regarde, c’est même sur ma liste, à la ligne...

Elle repousse ma main et mon calepin, se doutant que c’est une blague, et insiste:

— T’aurais pu venir travailler avec moi. Il y a des postes de préposés qui se sont ouverts tout l’hiver. En plus, je t’aurais eue à l’œil et je me serais assurée que t’es correcte...

Cette fois, je soupire. Non, je n’aurais pas pu, et elle le sait autant que moi. Les longues heures qu’elle fait à l’hôpital en tant qu’infirmière m’auraient vite rendue malade. Sans compter que cet endroit me donne la nausée... Et soyons honnête, je ne peux plus travailler de neuf à cinq. Encore moins faire des heures supplémentaires. Je dois l’accepter. Je suis en convalescence, et ce... pour plusieurs semaines encore.

D’ici là, je dois tout de même gagner ma croûte. Sans compter que j’adore être à mon compte. Ça me donne l’impression de valoir quelque chose... C’est ridicule, mais pour une rescapée comme moi, ça vaut son pesant d’or. Je réponds donc:

— On change de sujet, Lou. Je suis heureuse comme je suis.

Elle hausse un sourcil:

— Vraiment? Tu passes tes soirées à calculer, à téléphoner à tes futures clientes et à courir les congrès. Je t'ai pas tellement vue t'amuser, dans la dernière année...

Elle se tait en me voyant changer d'air, puis corrige:

— ... dans les derniers mois, mettons. Tu aurais pu... je sais pas, sortir, rencontrer des gars, te faire du *fun*! La vie est courte, tsé, pis c'est pas en restant chez toi... ou plutôt chez moi, que tu vas la vivre!

— Penses-tu que je le sais pas? dis-je durement, avant de me remettre debout. Je suis au courant que tout peut s'arrêter du jour au lendemain!

— Flo... murmure-t-elle en tentant de me retenir. Ta vie à toi s'est pas arrêtée. Tu peux encore...

Je secoue la tête et déclare:

— Je pourrai pas avoir d'enfant. Ça va s'arrêter à moi. Mes parents auront jamais de petits-enfants pis je devrais aller faire le *party* et me réjouir? J'ai pas envie d'avoir un *chum* pis de devoir lui expliquer que j'ai plus ce qu'il faut pour fonder une famille. Ça fait que mon bonheur, je le trouve ailleurs. Juge-moi pas là-dessus!

Je me dirige vers l'entrée afin de replacer une boîte qui me paraît chambranlante, quand la voix de Louise me parvient une fois de plus:

— T'as peut-être plus d'utérus, Flo, mais t'as encore un cœur. C'est la seule chose qui compte, non?

Non.

Oui.

Peut-être...

Christophe

Celle-là, elle va faire du bien...

Je prends une longue gorgée de ma bière froide et la repose sur le comptoir, puis je m'y appuie pour observer mes trois *chums* assis à la table ronde. Benoît est le premier à tourner la tête vers moi pour me demander ce que je fous.

— Je relaxe, *man*, je relaxe...

— Ben viens donc relaxer avec nous autres. Le jeu continue, tsé!

— Ouais, ouais, j'arrive, dis-je en reprenant ma bière pour aller m'asseoir sur ma chaise.

— Pourquoi tu m'en as pas apporté une, Chris? me reproche aussitôt Vincent.

Je réplique, sans même le regarder, tout en saisissant les cartes que Marc-André vient de me passer:

— Parce que t'en as déjà bu en masse. Tu conduis, je te rappelle.

— Je veux ben, mais je peux quand même en boire une p'tite dernière...

— T'oublies que ta blonde va t'attendre, si t'es pas chez vous avant le couvre-feu, blague Benoît en lui donnant une tape sur l'omoplate. Faut que tu t'occupes de ta fille, toi aussi. Envoie, joue, c'est ton tour.

Vincent grogne, mais se contente de déposer ses cartes sur la table. Je fais la moue devant son jeu beaucoup plus fort que le mien. En soupirant, je déclare :

— Je me couche.

— Moi aussi, indique mon associé et ami, Marc-André.

Ne reste plus que Benoît et Vincent, qui se regardent en chiens de faïence. Je ne porte déjà plus attention au jeu et me redresse pour aller m'écraser dans le salon. Je suis rapidement suivi par Marc-André, qui a cessé de jouer lui aussi. Il se laisse tomber entre mes coussins moelleux et soupire de bonheur.

— On est tellement ben dans tes nouveaux divans, ç'a pas d'allure. Y m'en faudrait des pareils pour chez nous.

— Ta blonde voudra jamais. Elle aime juste le cuir.

— J'ai encore mon mot à dire... lâche-t-il sans trop de vigueur.

Normalement, je me moquerais de lui et du fait que sa blonde contrôle sa vie de A à Z, mais ce soir, je n'ai pas trop la tête à ça. Mon regard dérive vers le meuble, collé au mur, sur lequel trône l'urne contenant tout ce qui reste de mon père. C'est moi qui en ai hérité à son décès, il y a deux mois. Impossible de le faire enterrer tant que le sol n'était pas complètement dégelé. Mais c'est désormais le cas. Demain, je pourrai peut-être enfin tourner la page sur tout ça...

Je ramène mes yeux sur les deux gars qui viennent de terminer la partie. Frustré, Vincent s'écrie :

— C'est la dernière fois que je joue avec toi! T'es juste un tricheur!

— J'ai pas triché pantoute, réplique Benoît.

— Tu comptes les cartes. Penses-tu qu'on le sait pas?

— OK, les *boys*, on se calme, intervient Marc-André, comme toujours.

C'est lui le modérateur, dans notre petit groupe. Il se lève et ajoute :

— *Anyway*, y'est tard... faudrait penser à rentrer.

Je réagis enfin, comme sortant du brouillard qui m'englobe depuis plusieurs semaines :

— Hein? Tu-suite? *Come on*, les gars, vous venez d'arriver!

Mais mon argument est loin de faire mouche. Ils ont beaucoup trop hâte d'aller se glisser dans leurs draps déjà réchauffés par leur blonde. Je ne parviens pas à les convaincre de rester. Seul Marc-André s'attarde sur le seuil quelques instants de plus. Il attend que les deux autres soient partis pour me demander:

— Pis... comment tu te sens, pour demain?

— Bof... y faut ce qui faut. Inquiète-toi pas, je vais pas m'éterniser là-bas.

— J'imagine que non...

— Je reste une nuit, c'est tout. Tu vas me revoir ici ben assez vite.

Mon ami hoche la tête, hésite, puis vérifie:

— Mais rassure-moi, tu vas au moins te raser avant de partir?

Je porte la main à ma barbe, que j'ai peu entretenue depuis les derniers mois. Je dois avouer que je n'ai pas fait très attention à mon apparence. De toute façon, je n'ai pas eu à rencontrer de clients, puisque c'est Marc-André qui s'occupe de cette partie du boulot. Moi, je conçois les appareils, c'est tout. Bref, je ne vois pas ce qui cloche dans mon *look*. Et puis... je ne retourne pas dans ma ville natale pour être reconnu. Si cette barbe peut m'aider à passer incognito, je ne vais pas me plaindre.

Marc-André me lâche l'épaule, découragé par mon je-m'enfoutisme, mais ajoute malgré tout:

— Même si je les connais pas, tu offriras mes condoléances aux membres de ta famille pour moi.

— J'ai pas l'intention de parler à qui que ce soit.

— Chris! C'est l'enterrement de ton père, quand même. La moindre des choses, c'est d'aller présenter tes condoléances à ceux qui l'ont aimé.

Je renifle. Ceux qui ont aimé mon père, hein? Puisque je n'en fais visiblement pas partie, je secoue la tête et tente de lui refermer la porte au nez pour terminer cette conversation au plus vite. Il la bloque de son pied et conclut:

— Viens pas me faire accroire que ça te fait rien, qu’y soit mort. Vous étiez peut-être pas en super bons termes, mais les liens du sang, c’est sacré, mec!

— Sacré? Sacré au point de déshériter son fils unique?

— Il t’a pas...

Je l’interromps sans l’écouter:

— Sacré au point de plus parler à son seul enfant sous prétexte qu’il est parti étudier ailleurs? De lui interdire de prononcer le nom de sa mère, morte alors qu’il était juste un gamin? Sacré au point de... Non, si tu veux tout savoir, son décès, c’est la meilleure chose qui pouvait arriver. Maintenant, je peux me sacrer de lui, comme tu dis, sans me sentir coupable!

Mon ami secoue la tête avant de retirer son pied. Quand on parle de mon paternel, je me ferme comme une huître, et il le sait. Ce n’est certainement pas aujourd’hui que les choses vont changer. Du couloir, Marc-André hausse malgré tout le ton pour me dire:

— Il t’a même pas déshérité!

Je l’ignore en lui claquant la porte au nez. Toujours de l’autre côté, il ajoute:

— Ton père voulait juste que tu lui fasses un héritier. Chris...? CHRIS! hurle-t-il en donnant des coups contre la porte. T’es tellement *bocké*, quand tu veux! On se reparlera à ton retour. Foutue tête de mule!

J’entends ses pas dans l’escalier, signe qu’il vient enfin de capituler. N’empêche qu’il a fait remonter de douloureux souvenirs en moi. Du choc que j’ai subi lors du coup de fil de l’hôpital, pour m’annoncer l’accident de voiture de mon père, jusqu’à sa mort, quelques heures plus tard. Je n’ai même pas eu le temps de me rendre à son chevet.

Pourtant, j’en avais l’intention. J’ai bien essayé d’y aller, mais il ne m’a pas attendu pour crever. Je suis retourné chez moi en roulant comme un fou sous la neige qui tombait à plein ciel. Je m’en fichais de ne pas voir à quelques mètres devant moi. Je n’avais qu’une envie, me défouler. Car la mort de mon paternel signifiait tant de choses...

À commencer par mon entrée dans l'entreprise familiale. Entrée qui se trouve à être une fois de plus repoussée à cause des caprices ridicules de l'homme qui la dirigeait. J'en ai été stupéfait, lors de la lecture du testament. Oui, on me léguait Hilson et Cie, mais à la condition d'avoir moi-même un héritier à qui la donner, par la suite.

Sauf que l'héritier tant souhaité n'existe toujours pas. Et ce n'est pas avec le mode de vie que je mène qu'il se pointera bientôt le bout du nez. Faire un bébé... Pour ça, il faudrait d'abord que je me trouve une blonde. Ça pourrait être facile si on me demandait juste de le concevoir... C'est de garder mes blondes qui n'a jamais été mon fort.

Je suis très bien tout seul, il faut dire. Je ne suis pas du genre à faire des tonnes d'efforts pour une autre personne. Voilà au moins un truc que mon père m'a légué sans condition, il faut croire... Cette incapacité à m'attacher, ça ne tient pas du voisin. Pour former un couple solide, il aurait fallu que j'aie un modèle. Or ma mère étant morte alors que j'étais tout jeune, disons que mon paternel ne s'est pas dépêché de combler le vide de son absence dans nos vies. Il n'y a que dans son lit qu'il s'est empressé d'inviter quelques stagiaires de la moitié de son âge...

Après avoir ramassé ma bière, je vais me poster près de la fenêtre donnant sur la rue. De là, je peux apercevoir MarcAndré qui vient de déverrouiller la portière de sa voiture. Il ne me voit pas et se glisse derrière le volant. Puis, il s'éloigne dans la nuit. Moi, je reste là un moment, à fixer les rues ternes. Je ne suis pas fatigué, et pourtant, je devrais aller dormir au moins quelques heures. Je dois partir aux aurores, si je veux arriver à temps pour l'enterrement. La route sera longue, mais elle me fera du bien.

Demain, en parcourant sur ma moto les kilomètres qui me séparent de mon enfance, je réussirai peut-être à mettre les choses au clair dans ma tête. Rouler contre le vent m'a toujours fait cet effet. Je parviens à maintenir un équilibre fragile pour ne pas tomber, ce que je suis toutefois incapable de faire dans mon quotidien.

Je lève ma bouteille pour la terminer. Le liquide, rendu tiède, coule dans ma gorge. Je grimace en abaissant le bras, puis je vais balancer la bière dans

le recyclage avant d'aller m'étendre sur mon lit.

J'y prends toute la place.

Parce qu'être seul, ça n'a pas que des désavantages...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

Florence

VENDREDI MATIN

Le vent souffle violemment contre les fenêtres du salon. Je prends une petite gorgée de mon café, mais il est trop chaud, alors je le dépose sur le comptoir. De toute façon, je suis pressée, je dois aller remplir le coffre arrière de la voiture de Lou. Je croise les doigts pour que tous mes démos y entrent...

Quelques minutes plus tard, c'est un brin dépeignée, mais tout de même plutôt fière de moi, que je referme la portière arrière. J'ai dû mettre du *stock* sur la banquette, finalement, mais au moins, tout est là. Je remonte vite fait l'escalier menant à l'appart de ma coloc pour lui annoncer que je suis prête à partir.

En robe de chambre, le visage encore plein de plis et le cerveau à moitié réveillé, elle bâille longuement avant de me souhaiter un bon voyage. Mais tandis que je rouvre la porte pour sortir, une bourrasque s'engouffre à l'intérieur, ce qui fait réagir mon amie.

— Ouf... il vente en ta... Tu veux vraiment partir dans ces conditions? On annonçait pas des orages, tantôt?

— Bah, c'est que de la pluie. T'en fais pas, je vais la conduire prudemment, ton auto.

— C’est plus pour toi que pour elle que je m’inquiète, tsé.

Et je la comprends. La bagnole en question n’est pas une première jeunesse. La rouille s’est attaquée à la carrosserie, certaines portes ne se verrouillent plus et les essuie-glaces fonctionnent à peine. N’empêche... le moteur est bon et la batterie vient d’être changée. Ça devrait aller, je ne suis même pas stressée!

De bonne humeur en songeant au week-end qui m’attend, je m’installe derrière le volant, j’insère la clef dans le contact et je fais vrombir le moteur. Ish... il émet vraiment beaucoup de bruit. Le hic, c’est qu’il est vraiment tôt. Pour ne pas qu’un des voisins de Louise sorte la tête par la fenêtre et me crie des bêtises, je me dépêche de m’engager dans la rue pour m’éloigner au plus vite.

Je rejoins l’autoroute après quelques détours dans les rues, puis j’appuie sur l’accélérateur. Ce n’est pas long que le vent pousse la voiture d’un côté comme de l’autre. Je tiens solidement le volant, sans oser prendre une seule gorgée de mon café, que j’ai versé dans ma tasse réutilisable. Tant pis. Je m’en achèterai un autre lorsque j’arriverai à destination. Ce qui devrait me prendre...

Je jette un œil au GPS intégré à l’auto. Ouf... ce n’est pas la porte à côté. J’en ai pour quasiment cinq heures. Pas grave. Il est tôt, ce qui fait que je devrais être sur place avant le dîner.

Je me laisse guider par les indications que me dicte la voix robotique et, lorsque j’emprunte une seconde autoroute, je sursaute. Une moto vient de me couper le chemin à toute allure. Je freine et ralentis, le cœur battant, mais le conducteur ne semble même pas se préoccuper de moi. Les sourcils froncés, je grogne pour moi-même. Je réussis malgré tout à me calmer en montant le son de la radio.

Mine de rien, les cinq heures passent plus vite que je l’aurais cru. Je parviens à destination à onze heures, et je prends le temps de m’arrêter dans un petit resto pour me commander un *latte*. Je le mérite bien, après cette longue route. Puis, je conduis jusqu’à l’immense hôtel où doit se tenir le

congrès pour tout le week-end. Une fois sur place, je sors, m'étire et attrape mon cellulaire afin de téléphoner à Manon. Elle doit déjà être arrivée.

Elle répond à la première sonnerie et sa voix me paraît étrange, dans le combiné. Elle me donne tout de même rendezvous dans le hall de l'hôtel. J'y pénètre, impressionnée malgré moi. C'est vraiment beau, ici. Et chic. Mes yeux parcourent tout ce qu'il y a à voir, de l'escalier en colimaçon à la salle de restaurant, à ma droite. Je reviens vers l'accueil, situé dans un énorme hall, où j'aperçois un visage connu.

Je m'approche rapidement de ma collègue, un large sourire aux lèvres. Bizarrement, elle n'y répond pas. Son expression est même plutôt neutre. Voyons, il doit y avoir un truc qui cloche, parce qu'elle m'a toujours paru très enthousiaste, lors de nos rencontres sur Zoom. Lorsque je la rejoins, je comprends que quelque chose ne va pas, car elle se met aussitôt à s'excuser:

— Florence! D'abord, je suis vraiment contente de te rencontrer enfin en personne. Le hic, c'est que... j'ai une mauvaise nouvelle pour toi: l'hôtel est complet!

— Ah... mais tu avais réservé nos deux chambres, non? C'est ce que tu m'avais dit, l'autre jour, il me semble.

Ses épaules s'affaissent, quand elle explique:

— Oui, c'est ce que je croyais! Mais il doit y avoir eu une erreur. En tout cas, quand je suis arrivée tout à l'heure, on m'a dit qu'il ne restait qu'une seule chambre. Je vais pouvoir y avoir accès vers quinze heures seulement. Donc... voilà... tu... tu devras trouver un autre endroit pour dormir.

J'écarquille les yeux, sous le choc. Comment ça, me trouver un autre endroit? Je participe à ce congrès, moi! Je ne peux pas aller ailleurs! Énervée, je suggère:

— On pourrait peut-être partager ta chambre, alors? Ce serait pas l'idéal, mais au moins, je serais pas obligée de...

Elle m'interrompt sans m'écouter:

— Désolée, mais mon *chum* est là, donc... Je t'ai parlé de lui, non? Il est blogueur-influenceur et il voulait capter l'événement pour en parler dans

son prochain article. Il se cherche toujours des sujets, alors c'est le moment parfait.

— Ah oui... Carl, c'est ça? Du blogue *La vraie vie avec Carl*, il me semble.

Elle hoche la tête avec un sourire fier, puis elle continue, reprenant son air désolé:

— Eh puis, il y a juste un lit *queen*. Tu peux quand même pas dormir avec nous. Non, désolée, ça marchera pas. Faudra que tu cherches un hôtel à l'extérieur de la ville, vu que celui-ci est le seul en plein centre-ville. Mais t'en fais pas, je suis certaine que tu vas te revirer de bord assez vite. T'as l'air d'une fille ben débrouillarde.

— Mais je...

— Oh! mon *chum* m'écrit, attends une minute, m'indique-t-elle en sortant son cellulaire de sa poche. Il est parti réserver une table pour le dîner. Là aussi, c'est plein, plein, plein, t'as pas idée.

Elle fronce les sourcils en lisant le message, puis marmonne:

— Argh... il paraît que les prix sont exorbitants. On va être obligés d'aller manger ailleurs.

Elle relève la tête en soupirant et s'écrit en me congédiant:

— Bon, ben... On se rejase plus tard, quand tu seras installée?

— Euh...

— Fais quand même attention sur la route. Il vient de commencer à pleuvoir et il paraît qu'il y a un énorme orage qui se prépare. Bye, là!

Sur ces mots, elle m'abandonne à mon triste sort. Trop choquée pour réagir, je reste figée un instant, jusqu'à ce que le bruit d'un coup de tonnerre me fasse sursauter. Je tourne rapidement les talons et vais me réfugier dans ma voiture en courant. Manon avait raison: la pluie vient de se mettre de la partie. Jumelée au vent, disons que ce n'est pas un temps pour rester dehors. Mais parce que je n'ai pas trop le choix, je fouille dans mon téléphone à la recherche d'un lieu où loger, pas trop loin d'ici.

Je dénêche ce qui me semble être un motel miteux aux abords de la ville. Bon... Je relève les yeux en examinant le ciel sombre. Il va surtout falloir

que je m'y rende en un morceau, ce qui n'est pas gagné.

Les routes ont déjà l'air détrempées. La voiture se met d'ailleurs à glisser lorsque j'appuie sur l'accélérateur. De plus, les forts vents la font balloter. J'agrippe le volant et je fais bouger mes essuie-glaces à la vitesse la plus élevée. Ça n'aide pas vraiment, surtout qu'ils fonctionnent mal. De larges coulisses d'eau me bloquent la vue.

Mon cœur bat de plus en plus vite. Dire que j'étais arrivée, en plus! J'aurais pu m'éviter ça, si j'avais fait moi-même la réservation! De plus en plus frustrée et nerveuse, je décide de me ranger dans la voie de droite, sur l'autoroute, car j'imagine que j'approche de la sortie que je dois emprunter. Ce faisant, je ne prends pas la peine de vérifier mon angle mort. Quelle idiote! Je donne un coup de volant en prenant conscience que j'étais sur le point d'emboutir une moto. Encore une!

Qu'est-ce qu'elle fait sur l'autoroute en plein déluge, elle?!

Je tente maladroitement de revenir dans ma voie. Malheur m'en prend. La voiture se met à faire de l'aquaplanage. Elle fait un tour sur elle-même, tandis que je crie à tue-tête, paniquée. Je termine ma course sur l'accotement, où je heurte un poteau. Sonnée, je reste immobile quelques secondes, quand des pas retentissent à l'extérieur. Je lève les yeux et aperçois le motocycliste qui s'est arrêté juste devant moi. Il est descendu de sa monture, a retiré son casque et accourt dans ma direction.

Les mains tremblantes, je tente de détacher ma ceinture de sécurité, mais je n'y parviens pas. Mes gestes sont brusques. Ma portière s'ouvre d'un coup sec et un large bras se tend au-dessus de moi. L'homme détache la ceinture sans le moindre problème, puis s'apprête à me soulever pour me sortir de l'auto.

*La dernière fois qu'un homme a été si près de moi,
il s'agissait d'un médecin...*

Effrayée, je le repousse pour qu'il me lâche, ce qu'il fait aussitôt. Je ne le connais pas, après tout, et je ne suis pas en danger de mort! De plus, sa

carrure, sa barbe longue et les cernes sous ses yeux ne me disent rien qui vaille. Non, j'aime autant me débrouiller toute seule.

D'une voix rauque, il souffle:

— T'as frappé un poteau électrique. Allez, descends, ça presse!

Ce n'est qu'à ce moment que je prends conscience de la précarité de ma situation...

Christophe

QUELQUES MINUTES PLUS TÔT

Lorsque je suis parti de chez moi, le soleil n'était pas encore levé. J'ai assisté à son réveil et j'ai dû plisser les yeux pour tenir la route sans être ébloui, malgré ma visière. C'était beau, il faut bien l'avouer. Ça avait un effet apaisant qui faisait mon affaire, étant donné que mon cœur battait déjà à tout rompre. En faisant un arrêt pour prendre une bouchée alors que j'étais seulement à mi-chemin, j'ai posé la main sur mon cœur.

Rien à faire... Pas moyen de le calmer.

Plus je me rapproche de la ville où j'ai vu le jour, plus mes mains deviennent moites. Par chance, mes gants les empêchent de glisser sur les poignées de ma moto. J'ai fait quelques manœuvres un peu risquées – mes excuses aux automobilistes que j'ai peut-être effrayés –, mais j'avais besoin de me défouler. De donner une raison à mon cœur de cogner aussi fort dans ma cage thoracique. Pas seulement parce que je reviens dans ce coin de pays qui m'a vu naître, grandir... et partir.

Le ciel devient lentement de plus en plus noir. Les nuages s'accumulent au-dessus de ma tête, mais la première goutte de pluie ne tombe qu'à mon

arrivée sur place. Comme un mauvais présage?

En soupirant, je pose le pied au sol, j'installe le trépied et je retire mon casque, qui me protège des regards. Personne ne semble m'avoir reconnu. Il faut dire que j'ai foutu le camp il y a bien longtemps, et le nombre de fois où je suis revenu se compte sur les doigts d'une main.

J'ignore la devanture arrogante de l'hôtel, installé tel un monstre en plein centre-ville, pour me diriger vers l'église, à plusieurs rues de là. J'ai cette envie d'y aller à pied, tout simplement. Je marche donc, mes pensées partant dans toutes les directions. Une fois sur place, je grimpe les marches deux par deux et je pousse la porte de la bâtisse. Le calme des lieux me détend presque aussitôt. Mon casque calé sous le bras, je ralentis le pas et je longe les bancs en faisant glisser mes doigts sur les dossiers des sièges. Je songe à la cérémonie qui a eu lieu un mois plus tôt.

Celle où je ne suis pas allé...

Lorsque j'arrive tout au bout de l'allée, une silhouette sortie de je ne sais où s'avance vers moi. Le prêtre ne me replace pas. Il faut dire que ma barbe et mon *look* n'aident pas vraiment. Mes cours de catéchèse de l'époque, suivis de force pour faire plaisir à ma famille et à tout ce qu'elle représentait, me semblent si loin. L'homme qui s'approche a toutefois toujours senti ma solitude, mon abandon et ma tristesse. Il a été une des seules personnes à se préoccuper vraiment de moi. Parce que même mes professeurs grassement payés ne semblaient parfaire mon éducation que pour plaire à mon père. Et pour le chèque qui suivait...

Les sourcils froncés, le prêtre me laisse avancer vers lui. Ce n'est qu'à ce moment qu'il change d'air. Ses yeux se remplissent de... de cette pitié dont je n'ai jamais eu besoin. Qui m'a toujours tant écœuré. Du haut de mon mètre quatre-vingtdix, je baisse la tête pour ne plus la voir.

La voix de l'homme me parvient néanmoins, douce et empathique:

— Christophe... Tu es donc venu. Ton père aurait été...

Je relève le menton, curieux d'entendre ce qu'il va dire sur mon père. Mais il se tait, remarquant sûrement la fureur dans mes yeux. Alors il soupire, secoue la tête, puis finit par demander:

— Tu vas bien? Ça fait un bail qu'on ne t'a pas vu par ici. Il y a du monde qui risque de... d'être surpris.

— Vous parlez de mon oncle? J'ai pas prévu de le voir, de toute façon.

— Hum... j'ai bien l'impression que tu n'auras pas le choix, Christophe. C'est lui qui a organisé l'enterrement et... et il semblerait qu'on va avoir un petit pépin, aujourd'hui.

Je fronce les sourcils.

— La météo... ajoute-t-il. On dirait qu'elle a décidé de se déchaîner. J'ai bien peur que ce soit reporté à demain. On ne pourra pas faire ça en plein déluge. Ton oncle le permettra pas.

— Pis de déplacer la cérémonie et de repousser les autres enterrements, ça, c'est tout ce qu'il y a de plus normal pour Pierre Hilson, hein?

— Christophe... soupire le prêtre.

Je détourne les yeux, frustré. Puis, je demande, sans le regarder:

— À quelle heure, demain?

— Je n'ai pas les détails. Ça va dépendre de ton...

— ... de mon oncle, ouais, dis-je à sa place.

Je passe une main dans mes cheveux pour essayer de me calmer, puis je hoche la tête et murmure:

— OK, tenez-moi au courant. Je vais aller dormir au motel, à la sortie de l'autoroute.

Stupéfait, le prêtre s'écrie:

— Pourquoi tu ne vas pas à l'hôtel de ta...

Je réplique rapidement:

— Pas envie.

Là-dessus, je le salue et tourne les talons. Mon pas est beaucoup plus rapide qu'à mon arrivée. Je suis pressé de m'éloigner de cet endroit. De sortir de la ville. Je manque d'air, ici. Autant dégager au plus vite.

Me revoilà donc, à vouloir fuir. Comme je l'ai fait tant de fois.

En quelques minutes à peine, je rejoins ma moto. La pluie a bel et bien débuté. Le vent, qui m'a fouetté durant presque tout mon trajet, est de plus en plus fort. Rien, toutefois, pour me faire peur. J'ai connu pire. Mon casque de nouveau sur la tête, j'enfourche mon engin et je démarre le moteur, ce qui m'attire plusieurs coups d'œil des passants qui courent dans la rue pour aller se réfugier là où ils le peuvent.

Je m'engage sur la route, où j'accélère sans me soucier des flaques d'eau qui commencent à s'accumuler un peu partout. Mon casque me protège seulement le visage, tandis que ma veste de cuir me permet de rester un peu au sec. Un peu...

Tout à coup, alors que je sors enfin de la ville, une voiture tente une manœuvre vers la droite. Sans même se rendre compte de ma présence...

Ça arrive souvent, quand on est sur une moto, de se faire couper par des abrutis. La différence, c'est qu'eux se rendent vite compte de leur erreur et reviennent dans leur voie. Le tout en me faisant un magnifique doigt d'honneur – pour les plus sympathiques, car les autres descendent carrément leur fenêtre pour m'envoyer promener.

Malheureusement, cette fois, le conducteur n'a pas le temps de réagir adéquatement. Et avec le sol détrempé, les flaques d'eau et le vent, il se met aussitôt à faire de l'aquaplanage. Je décélère afin d'éviter le véhicule qui s'est mis à tourner sur lui-même.

Je pousse un juron. Quelle journée de merde!

N'empêche que mes réflexes se manifestent aussitôt. L'adrénaline me pousse comme j'aime qu'elle le fasse.

Pendant que l'automobile termine sa course directement dans un poteau électrique, je la dépasse et vais immobiliser ma bécane à une dizaine de mètres. Je bondis sur mes pieds, retire mon casque et le balance au loin, puis je cours vers la voiture. Il faut que l'occupant sorte de là au plus vite. On ne niaise pas avec un accident de ce genre.

Voyant que le conducteur ne bouge toujours pas, j'ouvre la portière dès que j'arrive sur place. Je me penche et réalise mon erreur. Ce n'est pas un homme, mais une femme.

Elle semble perdue, sonnée, et me fixe de ses grands yeux bleus. Il faut dire que de prime abord, il arrive que je fasse peur, avec mon *look* de Cro-Magnon. Marc-André avait raison, j'aurais au moins pu me raser, finalement...

Je tends la main au-dessus de la conductrice. Mon subconscient remarque son odeur. Elle sent bon. Ça me trouble beaucoup trop. C'est peut-être l'adrénaline qui affine ainsi mes sens. Je n'en fais pas de cas et détache sa ceinture de sécurité sans perdre une seconde, puis je glisse mes bras sous elle. Ce n'est qu'à ce moment que je sens une résistance de sa part.

Elle me repousse, l'air apeuré. Elle ne semble pas saisir la précarité de sa situation. D'une voix beaucoup trop rauque à mon goût, je m'écrie :

— T'as frappé un poteau électrique. Allez, descends, ça presse!

Ses jolis yeux s'écarquillent. Elle tourne la tête vers l'extérieur, ce qui me force à insister davantage :

— Faut pas rester là. Viens!

— Attendez, je... j'ai mes choses que je dois...

— Pas le temps!

Je dois la tirer par le bras pour qu'elle obéisse enfin. Elle descend de la voiture, la démarche peu assurée, et doit poser sa main sur moi pour retrouver son équilibre. Je plonge mes yeux dans les siens afin de m'assurer qu'elle va bien. Après un accident, il faut toujours être prudent. Cette femme pourrait avoir des contusions internes impossibles à déceler.

Mais alors que je l'imagine déjà tomber dans les pommes, elle m'écarte une fois de plus pour dire d'un ton ferme :

— Merci, mais je vais me débrouiller.

Sur ce, elle pivote et retourne à son auto pour en ouvrir la portière arrière.

CHAPITRE 3

Florence

En ouvrant la portière de ma voiture, je reprends enfin mes esprits. Je dois dire que tout ça m'a secouée. Durant quelques secondes, j'ai cru que c'était terminé. Que ma vie allait s'arrêter aussi abruptement. Et stupidement, surtout. Après tout, dans la dernière année, j'ai eu mille occasions de mourir. J'ai subi une grosse opération, et pourtant, j'ai toujours réussi à m'en sortir.

De songer qu'un bête accident de la route pourrait être la cause de ma mort m'a donné comme un coup de fouet. C'est donc avec assurance que je sors les sacs contenant mes plats Supercare du siège arrière. Malheureusement, c'est le coffre arrière qui a heurté le poteau, et je ne parviens pas à l'ouvrir. Il est tout bosselé. Je fais une autre tentative, en vain. De toute façon, il pleut si fort que je n'ai pas envie de m'entêter.

En rageant tout bas, tandis que la pluie se déchaîne sur moi, j'abandonne et me tourne vers l'homme qui est venu à mon secours il y a quelques secondes à peine. Il est retourné à sa moto. Je l'observe, tout en gardant mes distances. C'est qu'il ne semble pas commode! Sa barbe longue et sa veste de cuir qui cache en partie ses larges épaules me rendent mal à l'aise. Il a tout du mauvais garçon.

*Le genre d'homme dont il ne faut pas s'approcher,
sous peine de le regretter...*

Mes cheveux sont balayés par le vent et viennent se plaquer contre mon visage. Je les repousse, mais ils reviennent aussitôt se coller contre mon front. Argh! Mais qu'est-ce que c'est que cette température? En plus, la pluie est glaciale! Il faut dire que j'ai enlevé mon petit manteau de printemps afin d'être plus confortable pour conduire. Maintenant, je grelotte. Je lâche l'inconnu des yeux et vais voir où se trouve ma veste dans la voiture.

J'ai beau chercher, je ne la trouve nulle part. En me redressant, je pose le regard sur le coffre arrière, et ça me revient. Je l'ai rangée là avant de partir, sans trop y penser.

Non mais c'est pas vrai! À croire que le sort s'acharne contre moi, aujourd'hui. Tout va mal. Je me remets à ronchonner, tout en ramassant mes sacs au sol. Ils étaient posés dans l'herbe, qui est vite devenue boueuse, avec toute cette eau. Résultat? Les sacs sont maintenant d'un beau brun marde.

Fait chier, fait chier, fait chier!

Je ne me laisse pas démonter pour autant. D'abord, je dois appeler une dépanneuse. Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas encore fait? Je tente de trouver mon téléphone dans ma poche. Heureusement, il s'y trouve bel et bien.

Déchargé...

Non mais c'est quoi? Un test que quelqu'un m'envoie pour savoir si je peux me débrouiller dans la vie?

*Bon, respire et réfléchis, Flo. Tu n'es pas une idiote,
tu vas finir par trouver une solution.*

Je fixe une fois de plus l'inconnu près de sa moto. Cette fois, il ne fait pas juste inspecter le pneu arrière. Il... il est en train de le retirer! Mais qu'est-ce qu'il fabrique? Beaucoup plus intriguée que je ne le devrais, je me dirige vers lui et me racle la gorge, pour demander:

— Qu'est-ce que vous faites?

Il tourne la tête dans ma direction, se fige en posant le regard sur ma poitrine, puis le détourne en vitesse. Je baisse les yeux et remarque avec horreur que mon chandail couleur crème n'a pas tenu le coup... On voit très bien mes seins, au travers, ainsi que mes mamelons qui pointent fièrement sous mon soutien-gorge, signe que je suis gelée. Je rabats mes bras autour de mon torse et courbe le dos. Quelle humiliation!

Sans me regarder, l'homme explique:

— J'ai une crevaison. J'ai dû accrocher quelque chose en me tassant sur l'accotement.

— Ah... justement, je voulais appeler une dépanneuse, mais... la batterie de mon cell est morte. Vous... vous pourriez me prêter le vôtre?

Je ne sais pas exactement pourquoi je m'entête à le vouvoyer. Surtout que lui, il ne se gêne pas pour me tutoyer gros comme le bras. Je lève la tête pour le détailler lorsqu'il se redresse et me surplombe de toute sa grandeur:

— Je viens d'appeler. Et moi, je vais me débrouiller, indiquet-il avec un petit sourire en coin.

Visiblement, il fait référence à ma réaction de tout à l'heure. J'imagine que je l'ai vexé en le repoussant comme je l'ai fait. Mais il faut me comprendre. N'importe quelle femme seule sur la route aurait réagi de la même manière face à un homme tel que... lui. Je fais mine de ne pas saisir sa remarque et enchaîne:

— Il a dit que ce serait long?

— Qui?

— Ben... pour le remorquage. La dépanneuse va arriver bientôt ou...?

— En fait, j'ai juste laissé un message sur le répondeur. Selon moi, si ça répondait pas, c'est sûrement parce qu'ils sont débordés. Bref, je doute qu'elle arrive tout de suite.

— Oh... dis-je, désespérée. Alors on... on fait quoi?

— Comme je te dis, moi, je vais me débrouiller. Toi... je sais pas.

Je tourne la tête vers ma voiture, puis vers la moto de l'inconnu. Je répète le geste plusieurs fois avant de lui demander:

— Tu vas te débrouiller comment, au juste?

Bon... je suis passée au tutoiement sans même m'en rendre compte. Lui, par contre, le remarque assez vite, car il sourit de nouveau. C'est difficile de bien voir l'expression de son visage, avec cette énorme barbe, mais je crois déceler un brin de moquerie. Je me vexe aussitôt et pivote pour m'éloigner.

Qu'il s'arrange tout seul, puisque c'est ce qu'il veut! Sa voix me parvient toutefois après seulement quelques pas:

— Y'a un motel, pas loin. C'est là que j'allais, de toute façon. Je vais marcher.

Il semble hésiter avant d'ajouter:

— Tu m'accompagnes?

Je m'arrête pour le détailler une fois de plus. Est-ce que je vais vraiment le suivre jusqu'au motel? Et si c'était un piège?

Ben ouais, ma vieille, c'est ça. Un parfait inconnu provoque un accident sur la route juste pour avoir le plaisir de pouvoir t'enlever, te violer et te découper en rondelles. Bien vu, Flo, bien vu... Ça s'appelle de la paranoïa, ton affaire. Surtout que l'accident, c'est moi qui en suis la responsable, et non lui.

Quoique... Il veut peut-être justement me le faire payer...

— Alors? Tu viens avec moi ou pas? s'impatiente le motardtueur-en-série-violeur-et-j'en-passe.

Poussée dans mes derniers retranchements, je finis par hocher la tête. Après tout, si je réfléchis bien, quelles sont vraiment mes options? Rester ici durant des heures, ou marcher sur le bord de l'autoroute en espérant arriver en un morceau au seul motel de la région? J'opte pour l'action, même si je me doute bien que mes parents, ma coloc Louise et même Manon – qui semble pourtant se ficher de mon sort – me diraient que ce n'est pas l'idéal, dans ma condition.

Hé, ho... je suis guérie, non?

Presque...

En prenant une bonne inspiration, j'acquiesce de nouveau et indique:

— Je dois juste prendre mes sacs et...

— Pas question.

— Euh... pardon?

Il vient vraiment de me dire quoi faire, ou c'est juste une impression?

— Laisse ça dans ton auto. On en a pour un p'tit bout, à pied. T'es pas pour t'encombrer avec tous ces sacs. Il y a quoi làdedans, d'abord?

Ah oui, c'est bien ce qu'il vient de faire...

Je lève le menton et déclare:

— Des plats Suppercare. Et il est hors de question que je les laisse ici.

Il soupire et tente de me convaincre:

— Écoute... apporter des plats de plastique avec nous, c'est ridicule.

— Écoute, dis-je sur le même ton, c'est pas que «des plats de plastique», OK? Ça vaut super cher. Ils sont vraiment de bonne qualité. En plus, ils durent des années et ils sont garantis à...

Il se détourne déjà sans plus m'écouter pour aller fouiller sous le siège de sa moto. Il en sort un sac, qu'il enfille en bandoulière. Il va ensuite ramasser son casque, qui a roulé dans le fossé. Ah! Parce que môôôseigneur, lui, a le droit de traîner toutes ses choses avec lui!

Je secoue la tête pour ne plus me préoccuper de son opinion et vais ramasser mes sacs, abandonnés près de mon auto. Je reviens ensuite vers le motard afin de savoir quelle direction prendre pour nous rendre au motel. Ce doit être celui où j'avais prévu d'aller.

L'inconnu ne m'adresse même pas la parole et se met à marcher sous la pluie, dans la direction opposée où je me trouve.

Wow... quelle galanterie!

En avançant lentement mais sûrement, je lui emboîte le pas. Je tente de le rejoindre en accélérant, sans trop de succès. C'est vrai que les sacs sont encombrants, mais il est hors de question de les abandonner sur mon chemin! J'étais sincère, ça vaut cher, ces trucs. J'ai une cocotte pour le four, là-dedans, ainsi que plusieurs Intelli-fraîcheur.

Sans me plaindre, je continue de mettre un pied devant l'autre.

Christophe

Je ne suis pas aveugle. Je vois bien qu'elle peine à me suivre. Parce que je ne suis pas un sans-cœur, je fais de plus petites enjambées. Ça ne semble pas suffisant pour qu'elle réussisse à marcher à mes côtés. Je tourne la tête pour voir ce qui la ralentit de la sorte.

J'assiste alors à un quasi-accident. En effet, un dix-huit roues fonce à toute allure sur l'autoroute que nous sommes en train de longer. Sauf que la femme qui me suit ne marche pas sur l'accotement. Elle est carrément sur la route. J'imagine qu'elle trouve le sol plus solide à cet endroit. N'empêche qu'elle joue avec sa vie!

Ne faisant ni une ni deux, je plonge vers cette inconnue qui s'entête à traîner ses foutus sacs. Je la tire vers moi et nous basculons dans le fossé, qui s'est progressivement rempli d'eau depuis le début de la tempête.

C'est inévitable, je reçois un coup de sac sur la tête... puis un autre. Je tente de me protéger comme je peux, mais c'est une vraie furie qui s'acharne contre moi. N'ayant pas trop le choix, je lui saisis les poignets et rugis:

— Non mais ça suffit! Je t'ai sauvé la vie, tu pourrais être reconnaissante, au lieu de me taper dessus!

— Tu m'as pas...

Mais elle tourne la tête en même temps que le dix-huit roues passe près de nous. La femme pousse un petit cri en se réfugiant dans mes bras. Faudrait savoir... je suis un fou ou un sauveur, ma belle?

Puisque le danger est passé – et que celui de garder cette demoiselle dans mes bras est peut-être un peu trop présent à mon goût –, c'est moi, cette fois, qui me dégage de sa poigne. Je me relève et marche difficilement jusqu'en bordure de la route, où le sol n'est pas détrempé. Je tends ensuite la main à ma compagne, qui accepte de glisser ses doigts entre les miens après une ou deux secondes d'hésitation.

Elle se hisse hors du trou, et la situation me paraît encore pire qu'avant... Je peux désormais détailler tout son corps à cause de ses vêtements qui lui collent à la peau. Voyons, mon gars! C'est à se demander quand j'ai mis une femme dans mon lit pour la dernière fois, pour être excité aussi facilement. Je fais le décompte rapidement. Hum... non, deux semaines, ce n'est pas la mer à boire. Je n'ai aucune raison de me retrouver dans cet état. Je peux encore me retenir, il me semble...

Pour m'en assurer, je détourne le regard et baisse les yeux vers le sac que je porte en bandoulière. Puisqu'il est imperméable, son contenu semble avoir tenu le coup. Les cendres de mon père ne devraient pas être détrempées.

Du moins, je l'espère. Je me vois mal tendre l'urne abîmée au prêtre, lors de la cérémonie. Et surtout, devoir endurer les sarcasmes de mon oncle, me traitant de pas fiable. Pour la centième fois... Je secoue la tête afin de sortir ces pensées de ma tête et, par excès de gentillesse, je demande:

— T'es correcte? On continue?

— Oui, oui... ça va... me répond la jeune femme, alors que le claquement de ses dents me prouve tout le contraire.

En soupirant, je passe la ganse de mon sac par-dessus mon épaule, puis je retire ma veste. Je la lui tends, mais elle secoue la tête, butée. Je ne baisse pas mon bras pour autant et pousse un long soupir. Ça ne semble pas la faire changer d'avis. C'est qu'elle est vraiment entêtée, la demoiselle.

Parce que je n'ai pas de temps à perdre avec l'humeur de la dame, je remets ma veste et repars sans plus de cérémonie. Mais je prends soin de ramasser ses sacs pour les porter à sa place. Ce n'est pas évident de tout tenir, avec mon casque sous le bras, mais j'y parviens malgré tout. Peut-être que je devrais le remettre sur ma tête. Ça me protégerait de la pluie, par la même occasion. Sauf que je ne le fais pas. Pourquoi? Je ne sais pas trop. Peut-être parce que j'ai un peu pitié de cette femme qui me suit comme elle le peut en essayant de se protéger du vent de son bras, tandis que de l'autre, elle repousse ses cheveux vers l'arrière. Si je remets mon casque, j'enverrai le message que je me fous totalement de sa détresse.

En retenant un soupir, je décide de l'attendre, puis de marcher à ses côtés pour la protéger des bourrasques avec mon grand corps. Je prends de la place, autant en faire profiter ma compagne. Elle ne me remercie pas, mais je sens qu'elle se rapproche de moi. Elle est vraiment en train de geler. Cela, pour la seule raison qu'elle me paraît trop orgueilleuse pour avouer qu'elle a des faiblesses. C'est ridicule!

Avec un air mauvais, je retire une fois de plus ma veste et lui couvre les épaules avec. Elle commence par secouer la tête, mais finit par apprécier la chaleur qui doit s'en dégager. Elle enfouit même ses bras dans les manches pour ensuite les croiser sur son petit corps. Un étrange sentiment naît en moi. Je le refoule aussitôt. Voyons, qu'est-ce qui me prend d'être si émotif?

La ville... c'est sûrement la ville.

Je porte la main à mon front pour voir un peu plus loin. L'enseigne lumineuse du motel me fait de l'œil. Je la vois se rapprocher. Il ne nous reste que le viaduc à traverser. Encore vingt ou vingt-cinq minutes de marche, quoi.

Pour encourager celle qui m'accompagne, je baisse la tête vers elle et déclare:

— On est quasiment arrivés.

Elle hoche la tête. Ses joues sont couvertes de mascara. Ses cheveux lui collent au crâne. Elle ne paie pas de mine, et pourtant... Je ne sais pas, elle a ce petit quelque chose qui attire le respect. Comme si elle avait traversé

des épreuves bien pires, dans le passé. Me trouvant de plus en plus ridicule, je me secoue et décide de me présenter. Aussi bien discuter, le temps nous paraîtra moins long.

— En passant, je m'appelle Christophe.

Elle hésite avant de répondre:

— Florence.

— Ah... et tu habites dans le coin, c'est ça?

— Non... non, j'ai fait la route de bonne heure ce matin pour assister à un congrès.

— Un congrès? Tu es dans quel domaine?

— La vente.

Elle se mord les lèvres – ce qui me fait frémir un tout petit peu – et poursuit:

— De Supercare. Je suis... je suis représentante. C'est pour ça, tous les plats dans la voiture.

— Hum... je comprends. Et tu retournais chez toi? Parce que t'es pas dans la bonne direction, tsé.

— Non, en fait, j'avais... enfin... une collègue avait fait une réservation pour deux chambres à l'hôtel du centre-ville... Tu sais, le gros hôtel chic? On avait des rabais pour y dormir grâce au congrès. Sinon, j'aurais jamais pu me le permettre. C'est beaucoup trop...

— Ostentatoire... dis-je tout bas.

— Quoi?

— Non, rien. Continue.

— Donc, voilà. Finalement, il y a eu erreur, semble-t-il, parce que j'avais pas de chambre. Je devais me virer sur un dix cennes et loger ailleurs. La seule place que j'ai trouvée dans la région est justement le motel où on va, je crois. Je sais pas, j'ai pas appelé... J'espère qu'il va rester de la place, en tout cas. Sinon, j'ai aucune idée de ce que je vais faire.

Elle semble en avoir gros sur le cœur, car je ne m'attendais pas à ce qu'elle m'en dévoile autant. J'essaie d'avoir l'air absorbé dans mes

pensées, espérant qu'elle ne me posera pas de questions à son tour. Sauf qu'elle tourne la tête vers moi et me questionne candidement:

— Et toi? Tu... tu as dû être surpris par la pluie, sur ta moto. Tu allais loin?

— Non... je dois... je dois assister à une cérémonie, mais elle a été reportée à demain. Donc... donc, je me cherche aussi une place pour dormir. Pis le motel *La Belle Route* est pas si mal. Y'a pas beaucoup de chambres, mais l'endroit est bien entretenu, d'habitude.

— Oh, tu connais les lieux?

— Ouais... dis-je en hochant lentement de la tête. Ouais, je... je suis né ici.

Elle garde le silence un instant avant d'amener la conversation exactement là où je ne voulais pas qu'elle aille:

— Si tu viens de la région, tu dois avoir de la famille qui habite encore tout près, non? Pourquoi tu vas pas dormir chez quelqu'un?

Je réfléchis à ce que je vais répondre. Au fond, cette femme, je ne risque pas de la revoir, alors j'avoue:

— Je suis pas en bons termes avec ma famille. Et de toute façon, mon père est mort. C'est pour lui, la cérémonie.

Elle m'observe en continuant de marcher. J'aurais envie de lui dire de regarder où elle pose les pieds, au lieu de me fixer de la sorte. La route s'en charge pour moi, quand elle trébuche sur je ne sais quoi et me tombe quasiment dans les bras. Je réussis difficilement à la retenir, avec tout mon chargement.

Enfin, elle se redresse difficilement, les larmes aux yeux, et marmonne:

— Oh non... je viens de me tordre la cheville.

J'aurais dû m'en douter...

CHAPITRE 4

Florence

Péniblement, je pose le pied au sol, mais je lâche aussitôt un cri tellement la douleur est intenable. Mon compagnon me fixe un instant avant de fermer les yeux, puis de soupirer. Lorsqu'il les rouvre, son regard est décidé. J'ai bien l'impression qu'il va m'abandonner là.

Dire qu'un peu plus tôt, j'avais peur de le suivre. Maintenant, j'en suis réduite à avoir peur qu'il se pousse sans m'aider. D'ailleurs, il fait un pas dans ma direction et me tend mes sacs en marmonnant:

— Tiens ça.

— Attends. Tu peux pas me laisser ici toute seule! Je t'en prie, je suis sûre de pouvoir continuer d'avancer. Il faut juste me donner un peu de temps pour que...

— Tiens ça, je te dis, répète-t-il en agitant les sacs devant mon visage.

Je finis par obéir, plus démoralisée que jamais. Mais j'ai à peine saisi le tout qu'il se penche, glisse une main à ma taille et l'autre sous mes genoux et... me soulève de terre comme si je pesais une plume! Je réagis en me tortillant, mais je sens alors ses doigts entrer dans ma chair. Il grogne:

— Bouge pas, tu vas tomber.

— C'est que tu... tu me chatouilles, en fait, dis-je à voix basse, catastrophée.

On le serait à moins! Dans cette position, je ne suis plus qu'à quelques centimètres de son visage. Il a beau détourner les yeux, je sens une certaine raideur dans ses mouvements, comme si je le rendais mal à l'aise. Je ne me questionne pas trop longtemps sur les raisons de sa gêne, car il se penche de nouveau vers le sol. Je suis à demi inclinée et je dois m'agripper à ses épaules comme je le peux pour ne pas basculer.

Autrement dit, je suis carrément en train de me coller contre lui... Cette fois, c'est moi qui suis dans tous mes états. Je déglutis, tandis qu'il me demande:

— Peux-tu ramasser mon casque, par terre?

— Que je...? Oh... oui, s'cuse.

Je lâche son cou de ma main droite et attrape vite fait le casque en question, que je ramène sur mon ventre en vitesse. Une fois cela fait, Christophe – c'est bien ainsi qu'il s'appelle – se redresse, puis se met en marche. Le vent nous frappe de plein fouet une fois qu'on atteint le dessus du viaduc. Par chance, je sens la douce chaleur provenant de l'homme qui me tient solidement contre lui pénétrer dans mes muscles et mes os. C'est de loin la sensation la plus agréable que j'ai vécue depuis longtemps.

*J'en viens même à oublier ma douleur à la cheville,
il faut le faire!*

La distance à parcourir me paraît encore très longue. Je suis impressionnée par la force de Christophe, qui ne faiblit pas du tout. Bon, d'accord, je ne suis effectivement pas très lourde – mon médecin m'a bien recommandé de me remplumer, dans la prochaine année –, mais tout de même! Ça fait au moins dix minutes qu'on marche ainsi. Ça peut devenir épuisant, il me semble.

Parce que je ne veux pas non plus passer pour une ingrate, je lâche la route des yeux et tourne la tête vers mon sauveur. Il me jette un rapide coup d'œil, sans plus. Je me racle la gorge, afin d'engager la conversation:

— Donc, euh... tu comptes aller à l'enterrement de ton père... comme ça?

Il fronce les sourcils avant de répéter:

— Comme ça?

J'ai peut-être les bras pleins de mes sacs et du casque de Christophe, mais il me reste encore le bout d'un doigt libre. Je l'utilise pour pointer sa barbe avec un sourire moqueur. Je le vois hausser un sourcil, sans rien répliquer. J'ajoute donc:

— Tu devrais peut-être te raser. Sinon, les autres risquent de même pas te reconnaître!

— Justement... c'est un peu ça le but, rétorque-t-il.

Surprise, je voudrais lui demander pourquoi, mais je m'en abstiens. On se connaît depuis quoi? Deux secondes et quart? Il n'est qu'un pur inconnu, dans ma vie, et dès que nous serons allés nous réfugier dans nos chambres de motel respectives, on ne se reverra plus jamais. Alors autant ne pas me mêler de sa vie. La mienne est bien assez compliquée comme ça.

N'ayant plus grand-chose à dire pour entretenir la conversation, je décide de cesser de faire des efforts. Surtout que ma cheville commence à élaner, ce qui est loin d'être agréable. J'essaie de changer de position, sans trop déranger Christophe, mais mon mouvement le déstabilise, et il doit glisser sa main sous mes fesses pour me retenir.

Je me fige et ouvre grand les yeux. Ses doigts aussi cessent de bouger. On se fixe quelques instants, avant qu'il tente nerveusement de changer sa prise, sans trop de succès. Je risque de tomber à tout moment, alors il grommelle dans sa barbe – c'est le cas de le dire – et s'excuse d'une voix rauque:

— Je suis désolé, je veux pas... Je suis pas capable de te tenir autrement. Veux-tu que je te redépose par terre pis qu'on réessaie?

Mais lorsqu'il tente effectivement la manœuvre, mon pied blessé heurte le sol et je lâche un cri sans le vouloir. Il m'attire contre lui aussitôt. Je le vois avaler de travers.

Bon, du calme, Flo, c'est juste une main sous tes fesses. En plus, c'est pas comme si on t'avait pas tâté de toutes les façons possibles, dans la dernière année. Tu as été ouverte plus d'une fois sans que tu en fasses un drame, alors ça ne change pas grand-chose. Et cet homme ne semble pas

avoir prévu son coup ni tenter d'en profiter, alors on prend une bonne inspiration et on relaxe.

Un peu tendue malgré mon petit *lais mental*, je réponds:

— On est presque arrivés, de toute façon. Tu peux... tu peux te dépêcher, et voilà.

Il hoche la tête et accélère le pas. Comme de fait, nous parvenons au petit motel en un temps record, étant donné la température et la position dans laquelle je me trouve. Sur place, les lumières – qui étaient allumées un peu plus tôt – sont étrangement fermées et personne ne vient nous accueillir.

Christophe se dirige vers un des petits fauteuils dans le portique et m'y dépose en douceur. Lorsque ses mains quittent mon corps, je sens un certain froid m'envahir. Un peu comme si je voulais qu'il me garde près de lui. Mais je me secoue pour ne pas me laisser aller.

Voyons, je suis ridicule.

Je tends le cou vers le comptoir d'accueil où il se dirige. Il donne trois coups sur une sonnette posée à même le bureau. Après quelques secondes seulement, un homme arrive en courant, l'air essoufflé.

— Ah là là... quand ça va mal! Écoutez, désolé, mais nous sommes fermés.

Je m'écrie aussitôt, de mon siège:

— Ah non! On va aller où, nous?

— Je m'excuse vraiment, mais comme vous pouvez le voir, on a plus d'électricité, et la panne pourrait durer un certain temps. Je peux même pas ouvrir mon ordinateur pour entrer vos informations. C'est... c'est la folie un peu partout en ce moment, avec cette pluie et ce vent.

Christophe laisse l'employé déblatérer, puis finit par poser brusquement sa main sur le comptoir:

— On s'en fout, on reste pareil. On vient d'avoir un accident sur la route, la dépanneuse est pas sur le bord de venir pantoute pis on est coincés ici. Ça fait que tu vas trouver une solution.

— Mais je...

— Fais juste nous donner à chacun une clef. Je peux payer comptant tout de suite, si tu préfères.

L'autre continue de secouer la tête, mais mon compagnon se penche vers lui pour murmurer un truc que je n'entends pas. Ça ne dure que quelques secondes. L'employé hoche la tête, réfléchit, puis lève un doigt victorieux:

— Je sais!

Et il disparaît dans son bureau pour revenir avec une seule clef. Il la tend à Christophe en nous expliquant à tous les deux:

— Le problème, c'est que toutes nos chambres fonctionnent avec des cartes, mais là, comme le système est fermé, je peux pas les magnétiser pour vous. Donc... impossible de les ouvrir. Mais... reprend-il avec un sourire, on a une ancienne chambre qui s'ouvre encore avec une clef... normale, disons. C'est la seule qu'on a. Tenez, on s'arrangera pour le paiement plus tard, vu que...

Il lance un coup d'œil à Christophe, puis ramène son regard vers moi:

— Madame a besoin d'aide pour ses bagages?

Ce n'est qu'à ce moment que je prends conscience d'un tout petit détail de rien du tout: une seule chambre... pour Christophe et moi...

Ce qui signifie qu'on va devoir la partager.

Alors là, pas question!

Christophe

Si elle croit que ça m’emballe plus qu’elle, elle se fourre le doigt dans l’œil. Je n’ai pas plus envie que ça de partager ma chambre avec une inconnue. Plutôt mignonne, je dois l’admettre, par contre. Me tenant face à elle, les poings sur les hanches, je la surplombe de toute ma grandeur. Le pire, c’est que ça ne semble pas l’impressionner plus qu’il le faut. Je lance tout de même:

— Alors tu suggères quoi? Que je dorme dehors?

Elle hésite, se met à bredouiller je ne sais quoi, pour finalement conclure:

— On se connaît même pas! Je... je vais pas partager une chambre avec toi!

Je vais m’asseoir à côté d’elle pour la rassurer: je ne suis ni un violeur ni un bandit ni quoi que ce soit qui pourrait l’effrayer. Je suis juste un gars qui vient assister à l’enterrement de son père et qui se retrouve coincé dans cette situation malgré lui.

— Je suis pas dangereux, si c’est ce qui te fait peur. Écoute... si ça peut te rassurer, sache que je...

Mais je n’ai pas le temps de finir ma phrase que l’employé revient avec des serviettes propres et des draps. La pile qu’il tient dans ses bras menace

de tomber par terre, alors je me lève pour l'aider et le débarrasser. Il s'essuie le front et nous explique:

— Votre chambre a pas été nettoyée ni occupée depuis longtemps. On voulait éventuellement la rénover, mais on a pas eu le temps. Mais ces couvertures sont propres et même si l'eau de la douche doit être froide, au moins, vous pourrez vous nettoyer un peu.

Il a dit ça en jetant un coup d'œil à ma compagne, dont les joues sont couvertes de mascara. Pour ne pas qu'elle se sente vexée par le commentaire de l'homme, je change de sujet et demande:

— Vous auriez pas un petit chauffage d'appoint? Un truc qui fonctionnerait avec une génératrice?

— Non, désolé. On a rien du tout. C'est un peu la panique, je vous le cacherais pas. Surtout que je viens d'apprendre que le pont entre le centre-ville et ici vient d'être fermé. Il y a eu un débordement d'eau, si j'ai bien compris. Ça devenait dangereux. Donc... pas moyen de se rendre en ville avant un p'tit bout. C'est pas la joie.

— Alors aucune chance que le garage nous envoie quelqu'un pour remorquer nos véhicules? demande Florence, désespérée.

Je la regarde et tente de la rassurer:

— Ton auto et ma moto peuvent rester sur place un moment. Elles bloquent pas la route, alors...

— Je sais, mais tout le reste de mon *stock* est dans le coffre arrière! Je fais quoi si je me fais voler? Et... oh non! J'ai laissé ma valise là-bas! J'ai pas de vêtements de rechange ni de savon...

Je la coupe et indique:

— Y'a un dépanneur en bordure de la route, un peu plus loin. C'est pas le gros luxe, mais y'a sûrement moyen d'y trouver des trucs utiles. Comme une brosse à dents. Ce genre de choses.

— Ça, c'est s'ils ont de l'électricité, déclare notre prophète de malheur.

Je lance un regard à l'employé pour lui faire signe de se taire. Ce n'est pas le temps d'en rajouter. On verra en temps et lieu. On n'est pas non plus

à bout de ressources. On a une place pour passer la nuit, c'est le principal. Je remarque même des machines distributrices dans le couloir, mais je songe vite au fait qu'elles ne doivent pas fonctionner, sans source de courant.

Par chance, l'homme à ma droite nous annonce:

— On a un resto à déjeuner jumelé au motel. Évidemment, sans électricité, on pourra pas faire cuire des œufs ou du bacon, mais on a des fruits en abondance et même des céréales.

J'acquiesce avant de revenir à ma principale source de stress: Florence et son refus de partager ma chambre. Mais elle semble être en train de se résigner, car elle finit par dire:

— OK... on peut... dormir ensemble. Ben pas... pas ensemble! Je... je veux dire... Argh, tu m'as compris!

Je ne peux m'empêcher de sourire devant son bégaiement. Mais je me reprends vite en me mettant moi-même à m'imaginer «coucher» avec elle. Des images plus qu'explicites me viennent, et je dois détourner les yeux pour ne pas les superposer à la jeune femme, toujours assise sur le sofa. Pour passer à autre chose, je propose:

— Je vais aller voir de quoi a l'air la chambre en premier, puis je reviens te chercher. Ça te va?

Elle hoche la tête en soupirant.

— J'ai pas trop le choix, on dirait bien...

— Pendant ce temps, je vais aller voir si je trouve une batterie pour recharger vos téléphones. J'imagine qu'ils doivent être sur le point de vous lâcher? demande l'employé.

Florence se redresse sur son siège, soulagée. J'en profite pour ramasser tous les sacs qui traînent au sol afin de les apporter à la chambre qui sera la nôtre pour la prochaine nuit. Elle est située tout à l'arrière du bâtiment, ce qui signifie que je devrai une fois de plus porter ma compagne durant plusieurs minutes. J'essaie de ne pas y songer et je déverrouille la porte, sur laquelle je donne un coup d'épaule, car elle est un peu dure à ouvrir.

En grinçant, elle finit par bouger. Je pose le pied à l'intérieur et découvre un lieu... plutôt abandonné. Les murs sont couverts d'un papier peint horrible. Une salle de bain se trouve sur ma gauche et dans la pièce qui sert de chambre, je comprends que nous avons un plus gros problème encore...

Il. N'y. A. Qu'un. Seul. Lit.

Double. Même pas *queen* ou *king*. Avec mes grandes jambes, je suis assuré de mal dormir. Surtout si je dois le partager avec Florence.

Je cherche un fauteuil des yeux, mais tout ce que je trouve, c'est un vieux truc défoncé qui ne me permettrait même pas de déplier les jambes. En grimaçant, je pose les sacs par terre avant de saisir les draps que j'ai coincés sous mes bras. Je les déplie et les installe sur le matelas qui – évidemment – grince.

Vraiment, de mieux en mieux...

Avant d'aller retrouver les deux autres, je prends le temps de m'asseoir sur le bout du lit pour réfléchir. Qu'est-ce que je fais ici? Je devrais retourner chez moi au plus vite. Parce que comme c'est là, je ne suis même pas certain de pouvoir assister à l'enterrement de demain, à cause du pont bloqué. Sauf que sans moi – et surtout sans les cendres de mon père –, ma famille ne pourra procéder à rien du tout. Et j'oublie un détail important: la crevaison de mon pneu...

Je me laisse tomber sur le matelas, derrière moi, les bras en croix. Comme je le craignais, mon corps s'enfonce dans les ressorts, qui me blessent presque instantanément le dos. Je grimace et me redresse, ce qui est loin d'être évident. J'ai l'impression d'être aspiré par le centre du matelas. Ça va être beau quand on va s'y coucher, Florence et moi...

Je roule et parviens à me remettre debout après quelques secondes. Puis, je ramasse mon sac en bandoulière, duquel je sors l'urne. Je l'inspecte un instant pour m'assurer que l'eau ne s'est pas infiltrée à l'intérieur. Elle me paraît intacte, alors je la dépose sur la table de chevet, près du lit. Je lance mon sac sur le semblant de sofa et je reviens enfin sur mes pas. Avant de sortir de la chambre, je jette un œil à mon cellulaire. J'ai reçu plusieurs appels, que j'ai pris soin d'ignorer durant la journée.

Il y en a un de mon oncle, dont je reconnais le numéro, car il m'a appelé à quelques reprises depuis la mort de mon père, sans que je lui réponde... Un du prêtre, qui me confirme l'heure de la cérémonie. Et un dernier de mon cousin, qui veut me rencontrer, si j'ai un peu de temps. Je n'ai pas envie de le rappeler. Pas maintenant. Surtout que nous n'avons jamais été en bons termes, lui et moi. Je range donc l'appareil dans ma poche et je me presse d'aller rejoindre Florence. Elle doit se demander ce que je fabrique.

Sauf que lorsque je reviens à l'accueil, il n'y a plus personne sur place. Sans trop comprendre pourquoi, mon cœur se met à battre un peu plus vite. Où est-elle passée? Est-elle partie sans me le dire?

Ouais, et qu'est-ce que ça changerait, Chris, au fond?

T'en serais débarrassé, et c'est tout.

J'essaie de me convaincre que ce ne serait effectivement pas plus mal, mais on dirait que mon cerveau est incapable d'être en accord avec ça. Je longe le couloir, reviens sur mes pas pour finalement entendre une voix féminine que je reconnais. C'est celle de Florence. Elle a haussé le ton, un peu énervée.

Je me mets à courir pour aller voir ce qui ne va pas. J'imagine des scénarios où l'employé du motel a profité de mon absence pour...

Mais lorsque je pousse la porte du bureau dans lequel se trouve ma compagne – je ne sais pas comment elle s'y est rendue –, je constate qu'elle fixe l'écran de son cellulaire, les joues rouges et le regard furieux. Je parcours vite les lieux du regard et me calme enfin. Aucune trace de l'employé. Elle est seule.

Sauf qu'elle ne semble pas de très bonne humeur...

CHAPITRE 5

Florence

J'ignore Christophe, qui vient d'ouvrir la porte avec fracas et qui fouille la pièce des yeux d'un air mauvais. Je m'écrie plutôt à l'intention de Manon, avec qui je discute sur FaceTime:

— Je vais rater tout le congrès, à cause de cette histoire de chambre! C'est super frustrant. Avez-vous de l'électricité, au moins, au centre-ville?

— J'ai entendu dire que certains quartiers en manquaient, mais ici, tout va super bien. D'ailleurs, comme je te disais, la première conférence débute sous peu. Je sais que c'est plate pour toi, mais... je vais toucher un mot à notre marraine, voir si c'est possible que tu y assistes de manière virtuelle. On sait jamais... Je te tiens au courant, OK?

Déçue, je ferme mon cellulaire d'un geste brusque avant de me tourner vers mon compagnon, qui est en train de vérifier je ne sais quoi dans la pièce.

— T'es toute seule? demande-t-il.

— Euh... oui, l'employé m'a prêté cette batterie, puis il est parti faire l'inventaire de la nourriture dont il dispose.

— Et pourquoi t'es venue ici?

— Pour être tranquille. Et parce qu'il faisait froid, dans le portique, avec les courants d'air.

Je fronce les sourcils. C'est quoi cet interrogatoire, d'abord? Je fais ce que je veux. En plus, ça m'a pris tout mon petit change pour marcher jusque-là. Je n'ai pas envie de me justifier.

Je tente de me relever, mais c'est en grimaçant que j'y parviens. Christophe se porte aussitôt à mon secours et glisse son bras autour de ma taille. Je fais de même et on se dirige clopin-clopant jusqu'à la chambre, qui se trouve – ma foi – à l'autre bout du monde! Je ronchonne pour la forme. Pourtant, je ne suis pas du genre grincheuse, mais la douleur, l'épuisement et la frustration de la journée commencent à me peser. Je ne suis plus de très bonne compagnie. Je voudrais m'en excuser auprès de mon compagnon qui devra m'endurer, mais à la place, je m'écrie:

— Tu vas trop vite! Ralentis, s'te plaît!

Sans se vexer, il obéit, puis il me demande:

— As-tu quelque chose de prévu ce soir?

— Euh... je sais pas, dis-je en craignant qu'il me propose quelque chose...

Mais il ajoute plutôt, sarcastique:

— C'est parce que je suis pas sûr qu'on va être arrivés à la chambre avant minuit. Faudrait peut-être annuler ce que t'avais en tête.

— OK, t'es pas drôle.

Je reprends rapidement:

— En fait, oui... j'ai pensé à ça, pis j'ai une idée de ce que je vais faire, ce soir.

La fille joyeuse et enthousiaste refait enfin surface. Oui... autant s'amuser. Il me lance un regard perplexe. Je déclare:

— J'ai souvent coupé la barbe de mon père. Si tu me fais confiance, je peux te trimer la tie...

Pas le temps de finir ma phrase. Christophe se détache de moi et je passe près de tomber.

— Non, rétorque-t-il. Je suis pas un jouet pour passer le temps.

— Mais je...

— Tu vas pas me raser, tu vas même pas me toucher du bout des doigts, compris?

— Bon, bon... ça va. Pas de panique, j'allais pas te raser durant ton sommeil non plus. D'ailleurs, parlant de ça, les lits ont l'air confo?

Puisque nous sommes enfin arrivés à la porte de notre chambre, il me tourne le dos pour ouvrir la porte, sans me regarder. Puis, il se pousse du cadre et me laisse découvrir ce qu'il en est par moi-même. Dès que j'ai une vision des lieux, je fronce les sourcils. J'avance lentement, une main posée sur le mur pour me soutenir.

Je cherche ce qui cloche.

Je commence à sentir de la sueur me couler entre les omoplates, ce qui est pour le moins étrange, puisque je suis loin d'avoir chaud.

Non, ce qui fait monter l'angoisse en moi, c'est l'absence du second lit. Celui qui devait me permettre de dormir dans un semblant de sécurité. Parce que comme c'est là, en plus de partager ma chambre avec un inconnu, je vais aussi devoir partager MON lit!!!

Dans mon dos, Christophe marmonne:

— Je sais... c'est pas l'idéal.

— Peut-être que le sofa pourrait...

Il m'interrompt pour indiquer:

— Impossible de passer une nuit complète dessus, il est tout défoncé. On a juste le lit...

Je secoue la tête. Non, non, non! Ça ne va pas. Je ne suis pas prude, mais tout de même! J'ai mes limites. En plus, dormir avec un homme, ça signifie que je serai peut-être forcée de lui dévoiler des... détails de mon anatomie qui sont tout à fait privés. Intimes, quoi!

J'essaie de trouver une solution, mais Christophe me dépasse simplement et annonce:

— J'irais ben prendre une douche, mais... veux-tu y aller avant moi? Il doit encore rester un peu d'eau chaude, si tu te dépêches.

Je le remercie du bout des lèvres, prête à refuser son offre, quand je croise mon regard dans le miroir installé sur un des murs. J'écarquille les yeux, paniquée. Je ne me reconnais pas! *OH MY!* Est-ce vraiment moi, cette pauvre femme aux allures débraillées? Au maquillage qui a coulé et aux cheveux plaqués sur le crâne?

Tandis que je m'examine avec frayeur en pensant que je me balade ainsi depuis un moment déjà, mon compagnon se rend à la salle de bain. Il en ressort pour m'annoncer qu'il y a des produits pour le corps dans la douche. Donc, pas besoin de tenter d'aller dans un commerce pour s'en procurer.

Il me cède la place, et j'utilise mon cellulaire pour créer un peu de lumière. Je referme ensuite la porte derrière moi. Juste avant que je la verrouille à double tour – je ne veux courir aucun risque –, Christophe cogne dessus, puis m'indique:

— Écoute, je... je veux pas que tu te sentes mal, mais... si t'as besoin d'aide, je suis pas loin. Avec ta cheville, je veux dire.

— Ça va aller. Je vais être correcte.

Voir que je le laisserais venir m'observer pendant que je me lave, sous prétexte qu'il veut juste me porter secours. À d'autres! Je ne suis pas née de la dernière pluie. N'empêche qu'une dizaine de minutes plus tard, je m'en mords les doigts. J'essaie d'enjamber le bain-douche et je dois me retenir au rideau, ce qui produit un bruit de déchirure.

— Argh! Comment je fais pour...?

Je lâche le tissu de plastique en vitesse et me rattrape à la tringle, qui se détache du support et produit un bruit métallique infernal en tombant.

Moi à sa suite...

J'entends aussitôt Christophe se remettre à cogner à la porte.

— Hé, ho! Tout va bien là-dedans? Tu t'es fait mal?

— Non, je... j'ai décidé de me laver en position assise. Merci, je... je me dépêche.

— Prends ton temps, je suis pas pressé.

Je pousse un soupir avant de vérifier si je ne me suis pas fait mal ailleurs. Non, tout semble aller, si ce n'est cette cheville récalcitrante. Je plie le genou afin d'inspecter son état. Au moins, elle n'a pas changé de couleur et l'enflure est très légère. J'ai l'impression que dès demain, ça ira mieux.

J'ouvre l'eau et je vide l'air de mes poumons, tandis que j'apprécie la chaleur qui m'enveloppe. Très vite, toutefois, je dois me rendre à l'évidence: je suis en train de vider le réservoir. L'eau est devenue tiède, puis un peu froide. Je referme en vitesse et m'appuie au rebord du bain. J'attrape le petit savon offert par la place et je retire son emballage. Je me savonne avec force, afin d'enlever la boue et la crasse qui se sont accumulées sur moi. Puisque je n'ai pas de démaquillant, je me nettoie le visage comme je peux.

Lorsque je termine, je sens que je patauge dans de l'eau tiédasse, ce qui n'est pas très agréable. Je sors lentement de la baignoire, puis je me sèche tout le corps. En jetant un coup d'œil à mes vêtements, je ressens un brin de découragement. On dirait que je vais être obligée de les remettre, même s'ils sont sales.

Je tourne la tête vers les crochets dans la salle de bain et découvre deux robes de chambre roses bien épaisses. Hum... oui, ce sera bien mieux. Je décide donc de laver sommairement mes vêtements dans l'eau du bain, puis de les faire sécher sur les crochets, après y avoir pris un des deux peignoirs.

De meilleure humeur, je sors de la pièce et rencontre le regard de Christophe qui attend, étendu sur le lit. Dès qu'il m'aperçoit, il se racle la gorge, saute par terre et annonce que c'est son tour avant de disparaître dans la salle de bain.

Moins d'une minute plus tard, je l'entends qui pousse un cri de surprise en recevant le jet glacé sur lui. Je ne peux me retenir de sourire...

Christophe

Les mains posées sur le mur, alors que le jet glacial me frappe le dos et le cou, je serre les dents. Pourquoi je m'inflige une telle chose? Parce que j'ai besoin de refroidir mes ardeurs, tout simplement. Ça urge.

En voyant Florence sortir de la salle de bain, les cheveux mouillés coiffés vers l'arrière, le visage fraîchement lavé et les yeux brillants, j'ai... dégluti comme un adolescent. Puis, j'ai fait un rapide examen visuel de ce qu'elle portait: robe de chambre lui arrivant aux genoux, me permettant ainsi d'apprécier à la fois son décolleté – puisqu'elle avait bien mal attaché son peignoir – et ses jambes fuselées.

Je me suis détourné bien vite pour bondir du lit et me précipiter vers la salle de bain, la main cachant vaguement mon entrejambe... et ce début d'érection ridicule. Non mais franchement! J'ai quoi? Treize ans? Eh bien non! J'en ai vingthuit, totalement assumés. C'est fini le temps où j'observais mes voisines en cachette quand elles se changeaient à leur fenêtre. Un cou un peu humide et je devenais tout dur. Un début de sein et je sentais que j'allais éjaculer comme un débutant.

Alors voilà pourquoi je reste beaucoup trop longtemps sous cette douche qui n'a rien à envier aux froids de la Sibérie. Mais comme je ne peux pas non plus rester là une éternité sans faire des engelures, je ferme le robinet et

tends le bras pour attraper une serviette afin de m'essuyer au plus vite. Je sors du bain et tandis que je passe le tissu sur mon visage, je m'arrête et me fixe dans le miroir. Mon cellulaire ne m'éclaire que sommairement, mais je peux voir le principal.

J'ai une allure horrible. Je fais quasiment peur. Je jette un œil à la porte en songeant à la jeune femme qui se trouve de l'autre côté. Je peux la comprendre de ne pas se sentir à l'aise en ma présence.

Oui, mais qu'est-ce que ça peut bien te faire?

Ça me dérange.

Pourquoi ça te dérange, Chris?

Parce qu'elle est...

Je secoue la tête. Cette conversation avec moi-même est ridicule. Ça fait des années que je n'ai pas agi de la sorte, c'est-à-dire me fixer dans le miroir pour parler à quelqu'un. Quelqu'un qui m'écoute. Depuis que je suis parti de cette ville, je crois. Depuis que je me suis éloigné de cet endroit. De ma famille et de son indifférence...

Je lance la serviette dans un coin et je pose les paumes sur le rebord du comptoir-lavabo. Je me penche vers le miroir. Je m'examine. Je ne peux pas dire que je suis particulièrement fier de moi, en ce moment. J'arrive ici avec tellement de rancœur que ça me sort par tous les pores de la peau. Ça va finir par puer, toute cette frustration accumulée.

En secouant la tête, je prends une longue inspiration, et le déclic se fait. Sans plus attendre, je pivote, attrape l'autre robe de chambre et l'enfile en vitesse. Je flotte moins que Florence dedans. Les manches m'arrivent un peu en haut des poignets et mes épaules font craquer le tissu. Et... elle est rose!

Pas le choix. Je la retire, reprends ma serviette abandonnée et l'enroule autour de ma taille. Puis, je sors de la pièce pour me diriger d'un pas assuré vers mon sac en bandoulière, que j'ai posé sur le lit un peu plus tôt. Florence est étendue sur son côté de matelas. Je la vois écarquiller les yeux à mon approche et même se recroqueviller sur elle-même, effrayée.

— T'avais raison, tantôt, dis-je pour la calmer.

— J’a... j’avais raison sur quoi? demande-t-elle sans reprendre son sang-froid pour autant.

— Ma barbe... faut la couper. Je peux pas aller à un enterrement de même.

Ses muscles se détendent enfin, tandis que je sors mon rasoir de mon sac. Elle ose un commentaire:

— Tu disais pas que c’était dans le but que les gens te reconnaissent pas?

— Bah... dis-je en haussant une épaule. C’est pas comme s’ils savaient pas que je m’en viens.

Elle hoche la tête avant de se glisser par terre sur un pied et me pointer le fauteuil du doigt:

— Tu veux que je le fasse?

— Ouais... y’a pas trop de lumière, dans les toilettes, et je risque de me blesser.

— OK... je m’occupe de te rendre présentable, alors, indique-t-elle en souriant. Assois-toi là, ce sera plus facile que si tu restes debout. T’es... beaucoup trop grand pour moi.

Je m’exécute sans m’obstiner et retire les sacs qui sont sur le sofa pour y prendre place. Comme je le redoutais, pour le confort, on repassera. Je renfonce dans le siège, mais c’est parfait ainsi. Ça permet à Florence d’être plus confortable pour s’exécuter, puisque de cette manière, mon visage se trouve à la hauteur de ses seins.

Ouin.

De ses seins...

Je ferme les yeux, afin de ne pas être tenté de les fixer sans vergogne. De son côté, ma compagne attrape le rasoir et la bouteille de mousse que je lui tends. Si je les ai apportés dans mon sac de voyage, ce n’était pas parce que j’avais prévu de me raser. Simplement, ils y sont tout le temps. Ça fait partie de mon *kit* de secours, en quelque sorte. Je n’ai même pas pris la peine de vérifier tout le contenu du sac. Est-ce qu’il y aurait des condoms?

OK, ta gueule, Chris!

Les paupières toujours baissées, je l'entends secouer la bouteille, puis faire sortir un peu de mousse dans sa main. Elle me l'étend ensuite doucement sur les joues et le menton.

Je serre les mâchoires.

Et les poings.

Contrôle, Chris, contrôle.

J'expulse l'air de mon nez de manière un peu frénétique, ce qui l'incite à vérifier:

— Ça va? T'es correct? Je te le dis, t'as pas à avoir peur. Je suis pas une spécialiste, mais je sais quand même ce que je fais. Je te couperai pas la peau, promis.

— C'est pas ça, dis-je entre mes dents.

Un silence malaisant accueille ma réponse. Je n'ai pas le choix d'ouvrir les yeux et de les plonger dans ceux de Florence, qui est beaucoup plus près de moi que je le croyais. Il faut dire qu'elle semble s'appuyer sur mes jambes pour ne pas avoir à mettre de poids sur sa cheville blessée. J'ajoute, pour qu'elle cesse de me fixer de la sorte:

— Je vais avoir l'air d'un p'tit gars, sans ma barbe... Elle sourit, ce qui accélère mon rythme cardiaque.

Bordel, Chris, t'es pathétique!

Elle me soulève le menton en douceur et je la laisse faire sans plus parler. Ça vaut mieux. Je pourrais dire des niaiseries, je le sens. Mais je suis incapable de ne pas l'admirer. De ma position, je peux l'observer sans qu'elle s'en rende compte. Je remarque ses yeux en premier. Elle a de longs cils noirs. Je ne crois pas que ce soit du maquillage, étant donné qu'elle vient de prendre sa douche. D'ailleurs, elle n'a même pas besoin d'en mettre. Et la couleur bleue de ses iris m'hypnotise. Je remarque quelques taches de rousseur sur le bout de son nez et sur ses joues.

Je retiens un sourire. J'aurais l'air d'un parfait imbécile. À la place, je me renfrogne et fronce les sourcils. Il faut que ça s'arrête, ce cirque. Non

mais pourquoi j'ai eu l'idée qu'elle me rase, aussi?

Parce que tu ne voulais pas lui faire peur, cette nuit, me répond ma petite voix agaçante. Et parce que tu t'es dit qu'elle te trouverait peut-être attirant, sans ce poil hirsute qui te cache la moitié du visage...

Je voudrais dire à cette voix de se la fermer, mais Florence est maintenant rendue à raser ma moustache. Elle se poste face à moi, après avoir écarté mes jambes pour s'y immiscer.

Ma peau devient immédiatement brûlante. Je me retiens de toutes mes forces pour ne pas poser les mains sur ses hanches, à quelques centimètres de moi. J'agrippe plutôt les rebords du fauteuil, que je malmène par la même occasion. Des bouts de tissu me restent entre les doigts, mais je m'en fiche.

Dès qu'elle termine le dessus de ma lèvre, elle recule pour sortir d'entre mes jambes, mais en posant sa cheville blessée par terre, elle lâche un petit cri et trébuche vers l'arrière.

Pas le choix...

Je la retiens et l'attire vers moi. Elle me tombe dessus et s'écrase sur mon torse. Son visage se trouve tout près du mien. Mes yeux passent des siens à sa bouche. Elle respire difficilement. Je ne sais pas trop si c'est à cause de la douleur à son pied ou parce qu'elle ressent la tension entre nous.

Mais moi, je suis un bon gars.

Je ne profite pas des femmes comme ça.

Sans compter que je suis un parfait imbécile, aussi...

Alors je la repousse doucement pour la remettre en position debout. Elle retrouve son équilibre, un peu sonnée. Puis, sans prononcer le moindre mot, elle se déplace en faisant bien attention de ne pas retomber.

Et elle s'attaque à mon autre joue...

CHAPITRE 6

Florence

Pour ne pas laisser voir mon malaise, je sors mes plats de leur sac, je vérifie leur état et je les empile autour de moi.

Je me suis assise directement par terre pour avoir plus de place. Dans mon dos, j'entends le ventre de Christophe qui gronde. Le mien vient justement de produire un son plutôt gênant, alors on peut dire que je le comprends. Il est passé midi depuis longtemps, je n'ai rien mangé encore et l'après-midi tire à sa fin.

Dehors, l'orage fait toujours des siennes. Oui, on est désormais à l'abri, mais le temps s'étire à l'infini...

Surtout que je ne dois pas laisser mes pensées vagabonder. Je dois m'empêcher d'imaginer mon compagnon sans serviette, le visage désormais parfaitement lisse.

Il a des fossettes...

Je les ai découvertes en retirant ses poils, tout à l'heure. Et quand il m'a souri pour me remercier, j'ai senti mes genoux faiblir. Ça ne devrait pas être permis d'être aussi attirant. Ni de sentir aussi bon.

D'ailleurs, on ne se fera pas de cachette, c'est aussi pour cette raison que je ne me suis pas installée sur le lit près de lui. Plus je suis loin, mieux je me porte. Je tourne tout de même la tête vers Christophe pour lui demander

quelle heure il est. Mon cellulaire est toujours en train de charger sur une des tables de chevet.

— Presque dix-sept heures. T’as faim?

— Je commence. Mais c’est pas comme si on pouvait commander du resto...

— Hum... je pourrais aller voir s’il y a de quoi de potable au dépanneur et ramener des sandwiches, au pire.

Je jette un œil à la fenêtre, où un éclair zèbre le ciel avant de faire trembler les murs de la chambre. Et c’est sans oublier le déluge qui tombe toujours. Un chat est venu se coller à notre fenêtre en espérant qu’on le laisserait entrer. Je souris, sans me lever pour le caresser. Je me tourne vers Christophe et réponds, sans trop d’enthousiasme:

— Tu ferais mieux d’attendre encore un peu...

J’ai soudain une idée! Je m’écrie alors:

— Oh! je sais ce qu’on pourrait manger! Tu peux m’aider?

Il se rassoit dans le lit et me dévisage. Je tends le bras vers un sac de plats que je n’ai pas encore ouvert et lui fais signe de le rapprocher de moi. Il étire ses grandes jambes et le pose au sol. D’un coup de pied agile, il propulse le sac près de moi.

— Hé! C’est pas un ballon! Ça vaut super cher, ces plats!

Il hausse un sourcil, peu impressionné. J’insiste:

— Pour vrai!

Visiblement, il n’a aucune idée que le sac qu’il vient de *kicker* contient pour au moins deux cents dollars de produits!

Comme il conserve un regard de glace, je me remets sur pied difficilement et me dirige vers lui. Je grimpe ensuite sur le lit, mon sac dans les mains. Il me regarde faire, les bras derrière la tête, sans bouger. Je m’assois près de lui, les jambes étendues, et déballe mes affaires.

Victorieuse, je sors d’abord un Intelli-fraîcheur rempli de crudités encore délicieuses. Je lui explique:

— Tu vois ça? Ça garde les aliments en bon état durant des heures! Le truc, c'est de déplacer la petite languette, sur le dessus, selon ce que tu auras mis dedans. Comme tu vois, j'avais coupé des carottes, et elles sont super belles. Goûte!

Je lui mets un légume sous le nez. Il ouvre simplement la bouche, sans la prendre. Hésitante, je finis par lui mettre la carotte entre les dents, qu'il referme doucement.

Je reviens au reste de mes plats. Dans le second, il y a des biscuits, pour mes petites envies sucrées. Cette fois, il manifeste un peu plus d'intérêt, car il attrape le contenant pour piger dedans sans retenue.

— Hé! Laisse-moi-z'en!

— C'est pas bon pour la ligne, réplique-t-il, pince-sans-rire.

Je fronce les sourcils, pas certaine de la qualité de son humour. Il se reprend aussitôt pour dire:

— Je blague. T'es parfaite comme... comme t'es. Tiens.

Il me tend le plat, dans lequel je prends deux biscuits avec un petit air de défi. Christophe m'observe ensuite, tandis que je sors les autres plats dans lesquels j'avais déposé des collations avant de demander:

— Pis les autres, ceux qui sont sur le plancher, tu fais quoi avec ça?

— Avec mes autres plats?

— Hum, hum... t'en as des tonnes.

Je pousse un soupir en y jetant un coup d'œil à mon tour, puis explique:

— Au congrès, on est supposé avoir un espace pour en vendre aux visiteurs de l'hôtel. Normalement, les congrès sont destinés seulement aux représentantes, mais là, les proprios de l'hôtel nous ont offert cette opportunité. C'est pour ça que... que j'en ai apporté autant.

— Les proprios de l'hôtel, hein? marmonne-t-il, le regard vague.

— Oui. Vois-tu, moi, je débute à peine dans la vente. Je suis nouvelle. J'ai pas encore beaucoup de contacts ni de clients. Mais je monte mon affaire tranquillement et je suis pas mal certaine qu'à la fin de l'année, je vais pouvoir en vivre.

— C’est ton seul travail? demande-t-il, surpris.

J’acquiesce. Comment lui dire que je ne peux pas vraiment faire quoi que ce soit d’autre? De toute manière, ça me plaît d’être à mon compte, et c’est d’ailleurs ce que je lui réponds:

— J’aime être ma propre patronne. Je fais les heures que je veux. Je travaille où et quand je le veux. Je... je suis libre, en quelque sorte.

— Les patrons sont jamais libres, réplique-t-il, l’air sombre.

— En quoi tu y connais quelque chose? dis-je, un peu vexée. Tu travailles où, d’ailleurs? Tu fais quoi dans la vie?

Un autre coup de tonnerre me fait sursauter. Christophe profite de mon inattention pour ne pas répondre à ma question. S’il croit que je ne m’en suis pas rendu compte...

— Je vais me dépêcher, mentionne-t-il en se redressant. Je serai revenu vite, t’auras même pas eu le temps de t’ennuyer.

Sans réfléchir, je lui assène une petite claque sur l’épaule, pour blaguer, mais il bloque mon geste en attrapant mon poignet. On se fixe quelques instants, avant qu’il ne me lâche et se remette debout. Il attrape sa veste de cuir, que j’ai fait sécher sur le bureau près de la fenêtre, et demande:

— T’as des préférences pour les chips? J’ai ben peur que c’est tout ce que je vais trouver là-bas...

— Prends ce qu’il y a. Ça me dérange pas, je suis pas difficile.

Il hoche la tête et sort en refermant doucement la porte derrière lui. Je me permets de souffler tout l’air de mes poumons. Ouf... l’atmosphère est chargée, quand il est près de moi. Je ne sais pas s’il le remarque, mais j’ai de la difficulté à être naturelle.

Après m’être tourné les pouces durant une éternité, je tente de me brancher sur le site de la conférence Supercare, sans succès. Internet est vraiment mauvais, ici. Ça ne va pas du tout.

En soupirant, je me dis que je vais en profiter pour terminer de faire l’inventaire du *stock* que j’ai réussi à traîner dans la chambre.

Puisqu'il y a très peu de meubles dans la chambre, je fais une belle pile sur ma table de chevet. J'y mets toutes les énormes cloches à gâteau. Elles prennent de la place, mais elles sont tellement pratiques! Finalement, je termine en tentant de poser les derniers contenants sur le meuble du côté du lit de Christophe. Il y a un drôle de récipient avec un couvercle en bois, que je tasse légèrement afin que tout puisse tenir sur le meuble. Je ne vois pas trop ce que je fabrique, car j'ai les mains pleines, et je fais soudain basculer le pot par terre.

— Argh! Mais qu'est-ce que c'est que cette poussière?!

Je me débarrasse de ce que je tiens toujours dans les mains afin d'examiner le dégât qui vient de se produire.

Et là... je comprends.

J'ai gaffé, et pas qu'un peu!

Tout ce dégât, à mes pieds, ce sont sûrement les cendres de son père! Et ce réceptacle qui les contenait, c'était l'urne!

Mais quelle maladroite je fais! Christophe va m'en vouloir à mort!

Mauvais jeu de mots...

Je m'agenouille pour constater l'état de l'urne. Elle est fêlée et il manque même un morceau sur le côté. Impossible de ramasser les cendres, ni vu ni connu, pour les remettre dedans. Ça va ressortir dans le temps de le dire!

Bon, d'abord, tout ramener en un petit tas. Je m'exécute avec les mains en grimaçant, pour me rendre compte que de la cendre, ce n'est pas du tout comme de la simple poussière. C'est tellement plus volatile. Et quand je prends le temps d'y songer, je frissonne: je suis en train de respirer le père de Christophe, moi!

Je parviens je ne sais comment à créer une montagne de cendres. Ouin, je ne suis pas tellement plus avancée. Je fais quoi, maintenant? Ce qu'il faudrait, c'est trouver un contenant pour mettre les cendres. Mais ce n'est pas dans une chambre d'hôtel que je vais trouver une urne intacte!

Mon regard tombe alors sur un Intelli-fraîcheur.

Non... quand même pas.

Mais d'un autre côté...

Est-ce que j'ai vraiment le choix?

Christophe

J'ai à peine poussé la porte extérieure que je reçois une énorme bourrasque en plein visage. Je me protège avec mon bras et je m'enfonce dans la pluie, le brouillard et les éclairs.

J'aurais peut-être dû attendre... me dis-je en arrivant au coin de la rue, détrempé comme si je venais de prendre une deuxième douche. Surtout que le dépanneur ne me semble pas très éclairé. Il ne doit pas y avoir plus d'électricité là qu'à l'hôtel. En grognant, je décide de ne pas rebrousser chemin pour autant.

Le fait de marcher contre les éléments me permet de réfléchir, ce qui m'est impossible dans la chambre, en compagnie de Florence. Sa présence ne m'est pas désagréable, loin de là. Disons seulement qu'elle m'empêche de penser à ce qui s'en vient. À l'enterrement et à l'affrontement qui ne tardera pas à avoir lieu avec le reste de ma famille.

J'imagine le visage de mon oncle, quand il me verra avancer vers l'endroit où doit se dérouler la mise en terre. Quand j'oserai prendre la parole devant tout le monde, pour dire ce que je pense de celui qui m'a élevé. Quand je ferai enfin un homme de moi.

J'ai la rage au cœur. Je me sens blessé, repoussé une fois de plus. Pourtant, j'ai tout fait comme mon père le voulait. Je suis allé étudier dans

les plus grandes écoles. J'ai eu des résultats plus qu'acceptables. J'ai décroché tout un tas de diplômes. Mais... je n'ai jamais fait ce qu'il espérait de moi. Je ne me suis pas aplati devant lui. Je suis parti quand il voulait que je reste.

Et j'ai démarré ma propre entreprise, il y a cinq ans.

Ça, il ne me l'a jamais pardonné. D'un autre côté, qu'est-ce que j'aurais pu faire de plus? Aucun poste ne m'était offert dans le commerce familial. Il aurait fallu que j'attende mon heure et que je me plie à ses quatre volontés. Je suis un homme d'action, moi, pas une carpette, et encore moins un bibelot. De toute façon, avec mes études en génie robotique, je n'allais pas me tourner les pouces durant des années!

C'est Jay – le fils de mon oncle – qui a pris le relais et qui est devenu le lèche-bottes de service. Il a cru amadouer mon paternel et se tailler une belle place. Mais il a été tout aussi surpris que moi, à la lecture du testament. Rien pour lui. Même pas la plus petite mention de son nom. En fait, tout le monde est sorti de là complètement désenchanté. À croire que mon père espérait apporter ses richesses avec lui dans sa tombe.

Qu'il aille en enfer, ce vieux fou!

Pour le moment, c'est encore mon oncle qui dirige tout, et je compte lui céder ma place, puisque c'est ce qu'il désire. Parce que des enfants, une famille, je ne suis pas prêt à en avoir. Encore moins si c'est pour faire plaisir à mon défunt père.

Un éclair brille dans le ciel au moment où je longe une vieille grange. Dans un réflexe, je m'en rapproche pour me protéger, le temps que le coup de tonnerre se fasse entendre. Quelques secondes plus tard, ça pète si fort que je plisse les yeux. Je recule encore un peu et la porte en bois, dans mon dos, grince en s'ouvrant.

Mon regard tombe sur ce qui pourrait ne sembler que des vieilleries aux yeux d'un autre, mais pas pour moi. Je souris et vérifie si le propriétaire des lieux habite tout près. Il y a bel et bien une petite maison, au bout du terrain, sauf qu'elle paraît tout aussi abandonnée. Il faudrait que je revienne y jeter

un coup d'œil demain, lorsque la tempête se sera calmée. Du moins, si la voiture de Florence est toujours en panne et qu'aucune dépanneuse n'est venue la remorquer.

Si je pouvais discuter avec les gens qui vivent là, je saurais les convaincre de me vendre certaines pièces. Avec un nom de famille tel que le mien, disons que je me fais rarement dire non lorsque je passe dans le coin. Ce qui, à proprement parler, n'arrive jamais...

Mais j'ai des souvenirs de mon père agissant ainsi. Des rares moments où je pouvais rester près de lui pour le regarder travailler et sortir en sa compagnie. Dire que j'ai déjà été fier d'être son fils... C'est que je ne comprenais pas qui il était vraiment, à ce moment. Ni les privilèges qu'il utilisait dès qu'il en avait l'occasion.

Le pouvoir de la richesse... du prestige, de la notoriété.

Je n'en veux pas. La seule chose que je souhaite, c'est...

Je ne sais pas ce que je souhaite, en fait. Je n'en sais rien.

Mes pensées dévient vers la femme qui m'attend, dans la chambre d'hôtel que nous avons louée pour la nuit. Étrangement, ça me remet sur le droit chemin. Ça me donne l'énergie pour atteindre le dépanneur. Je pousse la porte, priant intérieurement pour ne pas avoir fait tout ce chemin pour rien. Je croise les doigts pour qu'elle ne soit pas verrouillée...

Heureusement, elle s'ouvre sans problème, ce qui me permet de pénétrer dans le commerce. J'avance jusqu'au plein centre de la place, puis je baisse les yeux vers l'énorme flaque d'eau qui se répand à mes pieds.

— Yo, vous pourriez faire attention! s'écrie le jeune employé qui me voit débouler. Va falloir que je passe la moppe, moi!

Je marmonne à peine des excuses en me dirigeant vers les rangées de nourriture. Je fais des provisions de ce qui se conserve sans réfrigérateur, puis je vais déposer mon butin sur le comptoir. Le jeune soupire, car après m'avoir fait des reproches, il est retourné à l'écran de son cellulaire.

— Vous avez de l'électricité, ici? dis-je sans me soucier de son humeur.

— On a une génératrice. Mais pour Internet, ça vaut pas de la marde. Je pogne rien depuis tantôt.

— Hum... Tsé, la grange, pas loin d'ici...?

— Ché pas de quoi tu parles.

— Mais oui, la vieille bâtisse qui est sur le point de tomber par terre...

— Celle du vieux Lessard?

— J'imagine. Il habite dans la maison en arrière?

— Ben... je sais pas trop. J pense qu'il a reçu une offre pour vendre. Aucune idée s'il a accepté ou pas. C'était un gros montant, me semble. Paraît que les acheteurs veulent construire un autre hôtel, par ici. Y'a de la place en masse, en tout cas.

Je renifle un petit coup en devinant qui est derrière ce rachat, puis demande:

— Donc, il est plus là?

— Je sais pas. Faudrait aller voir. Y'est peut-être même mort, le vieux. Les promoteurs, ils étaient ben achalants avec leur offre. Ils l'ont peut-être achevé!

Ça se pourrait bien...

— Et ses héritiers, ils...?

— Ben non, y'a jamais eu d'enfants, Lessard.

Je hoche la tête. Je n'ai pas envie de voler les choses d'un vieillard ni de ceux à qui il les a léguées, mais s'il n'y a personne dans l'histoire... j'imagine que ça ne dérangera pas que je prenne certaines pièces du moteur. Elles me seront beaucoup plus utiles qu'à d'autres. Et si je me fie aux paroles de cet employé, il y a des chances pour que ce soit ma propre famille qui ait racheté l'endroit.

Au pire, je laisserai quelques billets sous le capot pour compenser.

Je paie mes achats, puis je repars sous la pluie, deux sacs dans les mains. Ils sont plutôt lourds, ce qui ne me cause pas vraiment de problème, mais les poignées me font vite mal aux paumes. Je me mets à jogger, mais les flaques d'eau me font glisser. En rageant, je ralentis et je jure de rester bien au sec à l'hôtel pour le reste de la soirée.

Quand j'arrive enfin devant la porte de la chambre, je donne un coup de coude, espérant que Florence viendra m'ouvrir assez rapidement. Je suis frigorifié et c'est avec un *look* de canard mouillé qu'elle me découvre, sur le seuil. Elle pose la main sur sa bouche pour retenir un fou rire nerveux avant de se tasser, voyant mon empressement à venir me réchauffer.

Si seulement il y avait du chauffage! Mais non, l'air est glacial, à l'intérieur. Dire que je ne pourrai même pas profiter d'une douche bien chaude. En grognant, je lâche les sacs et retire ma veste sans attendre pour la balancer sur...

Je parcours la pièce des yeux, à la recherche d'un endroit qui n'est pas enseveli sous les pots de plastique. En secouant la tête, je m'apprête à en faire la remarque à ma compagne quand je me fige.

L'urne n'est plus sur ma table de chevet. Je lève aussitôt le bras pour pointer le meuble et rugir:

— Où elle est?

Silence. Je tourne la tête vers Florence, qui se mord les lèvres. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Je répète, lentement cette fois, en essayant vraiment de ne pas me mettre en colère:

— Où. Elle. Est???

— Écoute... j'ai pas fait exprès. Je voulais pas, mais... j'avais les mains pleines et...

Je passe ma langue sur mes lèvres et j'expire bruyamment l'air par mon nez. Florence recule d'un pas, nerveuse. Je ne vais pas lui faire de mal, mais je dois clairement en donner l'impression. Essayant de ne pas crier, je reprends:

— L'urne contenant les cendres de mon père, tu en as fait quoi? Je te promets de pas... de pas paniquer.

Elle semble piteuse, mais ce n'est pas suffisant pour m'amadouer, surtout quand elle avoue:

— Elle s'est brisée en heurtant le sol. Pas de panique, j'ai tout ramassé en vitesse et je te jure, j'ai réglé le problème comme j'ai pu. Non, attends! Reviens... reviens ici! Christophe, écoute-moi, s'te plaît!

Je m'éloigne déjà d'elle en me tirant les cheveux. Sans l'urne, pas d'enterrement. Sans enterrement... je vais me faire étripier. Pas que les autres me fassent particulièrement peur, mais... tout de même un peu.

Les poings sur les hanches, je m'arrête, dos à elle, et lui demande:
— Dans quoi tu les as mises?

Mais je n'ai pas besoin d'entendre sa réponse. J'ai déjà saisi ce qu'il en était, alors que je vois les piles de plats sur les tables de chevet.

Je ne peux pas croire...

*Je ne peux pas croire que mon père va se faire enterrer
dans un plat Suppercare!*

Et là, sans pouvoir me retenir, j'éclate de rire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7

Florence

Christophe rit tellement qu'il s'étouffe et doit s'asseoir au bout du lit pour retrouver son souffle. Il prend ensuite une grande inspiration et me fixe en secouant la tête. Très franchement, je ne sais pas trop s'il est en train de devenir fou ou si ce n'est qu'un épisode de psychose passagère...

Lorsqu'il reprend la parole, je décrispe mes muscles, comprenant que ce n'est pas le cas:

— S'il voyait dans quoi tu l'as mis, il en mourrait une deuxième fois.

Lentement, son sourire s'évanouit, alors qu'il redevient plus sérieux. En haussant les épaules, il déclare:

— Tu sais quoi? Je m'en fous. J'ai juste hâte de voir la face des membres de ma famille quand ils vont voir ça...

— Je m'excuse encore, dis-je une fois de plus, surprise par sa réaction. Je pourrais... je pourrais en acheter une autre demain. On aura juste à transférer les cendres dedans, personne va s'en rendre compte.

Je jette un œil vers la fenêtre et ajoute:

— Ça, c'est si le pont est débloqué... Sinon, je sais pas trop comment on va se sortir de là.

— T'inquiète, répond-il en se penchant pour attraper ses sacs, posés par terre. J'ai peut-être une solution.

— Ah oui? C'est quoi?

— Une chose à la fois, on verra demain. Je peux rien promettre non plus, mais... je devrais pouvoir m'arranger même sans la remorqueuse.

Il me tend un sac de jujubes. Je me retiens de le lui arracher des mains. À la fois parce que je suis affamée, mais aussi parce qu'il a choisi les petites framboises en gelée... mes préférées! Je saisis le sac, mine de rien, puis je m'assois à côté de lui, l'eau à la bouche. Mais avant d'avoir pris un seul bonbon, je remarque les autres choses qu'il a achetées.

Il les dépose entre nous, sur le matelas. On y retrouve deux sacs de chips, des barres de chocolat, des bouteilles d'eau, des guimauves, du pain tranché, du beurre d'arachides et... du fromage en grains.

— T'es allergique à quelque chose là-dedans? J'en prendrai pas, si tu...

— Non, tout est beau. Y'avait pas de sandwiches déjà préparés, hein?

Il secoue la tête et pointe le pain:

— On pourra se faire des beurrées, par contre. C'est pas un repas quatre étoiles, mais... ça fait la *job*.

— Pour vrai, c'est parfait. T'es super gentil d'y être allé. Sans toi, je sais pas ce que j'aurais fait.

— Sans moi, t'aurais pas eu d'accident, je pense.

Je secoue la tête:

— Ça, on peut pas le jurer. C'est ma faute, dans le fond, j'ai changé de voie sans vérifier s'il y avait quelqu'un. Ça aurait pu être pire si t'avais pas réagi aussi vite. Et si j'étais rentrée dans un camion...

Je m'arrête de parler, imaginant une telle situation. Christophe pose la main sur mon épaule pour me réconforter, mais c'est plutôt moi qui lui attrape le poignet en m'écriant:

— Mais t'es complètement gelé!

Il tente de retirer sa main des miennes, mais je ne le laisse pas faire. Au contraire, je lui empoigne l'autre pour la frotter elle aussi. Ça ne semble pas tellement fonctionner, alors je les glisse sous mes cuisses, sans trop réfléchir. Ce n'est que lorsque je lève les yeux pour regarder mon compagnon que je comprends mon erreur.

Il va finir par croire que je lui fais des avances!

On se fixe un instant, sans bouger.

En fait, je ne pourrais pas dire s'il apprécie mon contact. Son visage sérieux ne me donne aucun indice de son intérêt envers moi. Mais pourquoi en aurait-il, de toute manière? Les filles doivent se jeter dans ses bras. Peut-être pas avec sa barbe d'homme des cavernes, mais quand il se donne la peine de la raser, je ne peux pas me mentir, il est fichtrement attirant.

Lentement, je retire ses mains de sous moi en me raclant la gorge. À voix basse, je demande:

— C'est mieux? Tu... tu as moins froid?

Sa voix est particulièrement rauque quand il me répond:

— Ouais, je... je vais mieux. Mais je vais quand même aller me changer, déclare-t-il en sautant sur ses pieds pour s'éloigner, comme s'il voulait se sauver de moi.

Mes épaules s'affaissent légèrement, mais je me reprends vite, car je ne veux pas que Christophe le remarque. Au lieu de ça, je m'exclame en plongeant la main dans le sac qu'il n'a pas vidé en entier:

— Attends... tu as aussi pris des Smarties!

Il sort de la salle de bain, où il vient de retirer son chandail mouillé, et se précipite vers moi. Torse nu, il tente de me les reprendre. Je lève le bras pour les mettre hors de sa portée.

— Tu voulais les cacher!? dis-je, les yeux exorbités.

Sans me répondre, il m'immobilise le bras et s'apprête à récupérer son bien. Voyant que je ne réussirai pas à empêcher mon compagnon de me les voler, vu sa force et la longueur de ses bras, je ne réfléchis pas davantage et j'enfouis la boîte sous mon soutien-gorge. Il cesse aussitôt de bouger, la mâchoire serrée. Je poursuis mes accusations:

— Tu achètes LES meilleurs chocolats au monde et TU REFUSES DE PARTAGER AVEC MOI?

— Là, je te ferai remarquer que c'est toi qui m'empêches d'en avoir.

— Change pas de sujet!

Il sourit en coin, lève le menton, puis mentionne:

— Je pourrais aller les chercher pareil, tu sais...

Je change d'air et me protège la poitrine à deux mains. Il hausse un sourcil. Je murmure:

— Tu oserais pas...

— Tu veux gager?

Je déglutis en le voyant baisser les yeux vers mes seins. Je pourrais lui remettre la boîte de Smarties, mais... je souris et pivote sur le lit. Aussitôt, de larges mains m'entourent la taille et me clouent sur le matelas. Je pouffe de rire en m'enfonçant entre les oreillers, que je tire vers moi pour ensuite les balancer sur la tête de mon assaillant.

Mal m'en prend, car une seconde plus tard, je me retrouve sur le dos, Christophe installé à califourchon sur moi. Il soulève mes bras au-dessus de ma tête et les retient d'une main, tandis que de l'autre il se met à me chatouiller. Je me tortille pour l'en empêcher, mais ça ne sert à rien. Il est beaucoup trop fort. Je me mets donc à crier:

— STOP! STOP! C'est beau, je te les redonne. Lâche-moi.

— Tu le jures?

J'acquiesce, le souffle court. Il me délivre sans faire de mouvement brusque. Vaincue, je plonge la main dans mon décolleté et en sors les Smarties tant convoitées. Il les saisit et se relève. Je reste étendue quelques secondes, le temps de permettre aux battements de mon cœur de ralentir.

Puis, je m'appuie sur mes avant-bras et redresse le haut de mon corps. Christophe se lève pour sortir un chandail sec de son sac en bandoulière, l'enfile, et ouvre ensuite la boîte de Smarties. Avec un clin d'œil, il en enfourne plusieurs dans sa bouche. Je réagis au quart de tour:

— Et moi?

Sans me lâcher des yeux, il en fait tomber un dans sa paume. Il lève ensuite le bras et m'indique:

— Ouvre la bouche...

J'obéis. Il le lance avec précision, de telle sorte que je le reçois directement sur la langue. En mâchouillant la friandise, je me rassois complètement, satisfaite. Je ne sais pas exactement ce que signifie cette complicité qui semble se développer entre nous, mais je l'apprécie.

Peut-être même un peu trop...

Christophe

La sonnerie d'un téléphone détourne notre attention. C'est celui de Florence. Puisqu'elle l'a posé par terre, près de l'appareil qui le recharge, je me penche, l'attrape et le lui apporte. Dès qu'elle aperçoit le nom de l'expéditeur, elle l'agrippe et appuie sur l'écran.

— Manon! Et puis, comment c'était, la conférence?

— Tu l'as pas écoutée?

— J'ai pas pu. Internet boguait tout le temps. Raconte...

— Écoute, t'aurais A-DO-RÉ être là! On a appris des tas de trucs de vente. J'ai pris des notes, je te les refilerai, promis.

— T'es fine, merci.

— Tu ferais la même chose pour moi.

Pendant que les deux femmes continuent de discuter, j'en profite pour ouvrir la porte menant dans le couloir, afin de passer moi-même un appel. Ça ne me tente absolument pas, mais je n'ai pas trop le choix. En soupirant, j'appuie sur le nom de mon oncle et je porte le cellulaire à mon oreille après m'être appuyé contre le mur.

Il répond après trois sonneries, d'un ton pressé:

— Pierre Hilson à l'appareil.

— Salut... c'est moi, Christophe.

Mon oncle enchaîne, sans même me demander comment je vais:

— Ah, enfin. La mise en terre aura lieu demain à quinze heures, si la température le permet. As-tu reçu le message du prêtre à ce sujet?

— Oui. Mais c'est pas un peu tard?

— J'étais occupé, avant ça. Les affaires tourneront pas toutes seules, tu sais...

Petit silence, puis il ajoute:

— Non, tu le sais pas, justement... Tu l'as jamais su. Bref, sois là. Après tout, c'est toi qui as les cendres de mon frère.

— Et j'imagine que c'est la seule raison pour laquelle ma présence est requise?

— Fais pas l'enfant, Christophe. J'ai pas de temps à perdre. Je te laisse, on se voit demain.

Il coupe la ligne en premier, et je reste là, sans bouger, durant de longues secondes. Quand enfin je me redresse, la sonnerie me surprend. Pourquoi mon oncle me rappellerait-il? Tout a été dit, il me semble. Mais je constate vite que ce n'est pas lui qui tente de me joindre. C'est plutôt Marc-André, qui m'appelle sur FaceTime. Il doit vouloir s'assurer que je vais bien. Il n'est pas au courant que l'enterrement n'a pas eu lieu aujourd'hui. Ni de la situation dans laquelle je me trouve en ce moment...

En tentant de retrouver le sourire, j'accepte la communication, et le visage de mon ami et collègue apparaît à l'écran. Je le vois ouvrir la bouche, stupéfait. Je fronce les sourcils en tentant de comprendre sa réaction, quand il s'écrie:

— T'es ben *cute*, mon gars, quand on te voit la face!

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je passe une main sur mon menton nouvellement lisse. Mon ami enchaîne:

— Je pensais jamais que tu te mettrais beau de même pour ta famille. Est-ce qu'elle a été aussi choquée que moi?

— En fait... personne ne m'a encore vu.

— Hein? Ah non... t'as *choké* pis t'as viré de bord, c'est ça? T'es où, là?

— C'est pas ça pantoute. Je suis dans un motel, à l'extérieur de la ville.

— Un motel... tout seul?

J'hésite et je jette un coup d'œil vers la porte. Marc-André remarque mon geste, car il reprend en riant:

— Chris, me dis pas que tu t'es trouvé une fille pour te changer les idées! C'est qui? Je la connais?

— Non, pis c'est pas ce que tu crois non plus. Il se passe rien entre nous, c'est juste... Je viens à peine de la rencontrer.

— Ça t'a jamais arrêté, avant aujourd'hui.

— C'est pas pareil. Pis tu le sais que je suis plus de même.

Mon ami renifle pour me signifier son désaccord. Je lui lance un regard noir, auquel il répond en levant les mains devant lui en signe de défaite:

— OK, OK, c'est vrai. T'es pas un *fuck boy*, mais quand même... c'est pas comme si t'avais jamais eu de la misère à ramener une fille.

— Sauf que je suis pas venu ici pour ça. *Anyway*, même si je te racontais ce qui m'arrive, tu me croirais pas.

— Essaie toujours...

— Si je résume, ça ressemble à: orage, enterrement reporté à demain, accident sur la route, panne d'électricité, seule chambre de motel disponible et... nuit avec cette parfaite inconnue.

Mon ami ne sait plus trop quoi dire, alors il va droit au but:

— Pis... elle est *cute*, au moins?

— Marc... lâche-moi. Je vais pas la baiser, compris? Même qu'on va dormir sagement, chacun de notre côté du lit, sans se toucher.

— Tu vas coucher dans le même lit qu'elle? Sans rien faire? Tu me prends pour un cave ou quoi?

— Ah, *enough*. On change de sujet. Tu voulais quoi?

Il secoue la tête, puis reprend son sérieux et me questionne:

— Comment tu vas, toi? Pour vrai, là. Pas de menteries. Ça fait des semaines que tu me dis pus rien. Je suis à deux doigts de m'inquiéter, moi, lance-t-il à la blague.

Mais son air inquiet me prouve qu'il s'inquiète réellement. Je prends une bonne inspiration et lui avoue:

— C'est *tough*. Être ici, savoir que demain je vais devoir jouer le jeu. Accepter les condoléances de tous ces hypocrites qui en veulent juste à mon *cash*. Je déteste ça. Y'a personne qui veut vraiment me voir la face là-bas. Mais r'garde-les ben jouer le jeu pis tout faire pour me lécher les bottes.

— Ouais... tu m'en as déjà parlé, d'eux. J'imagine que maintenant que t'es rendu le *boss* de...

— J'suis pas le *boss* pantoute. C'est mon oncle qui gère la place en attendant que je remplisse toutes les conditions de mon père.

— Pourquoi mon p'tit doigt me dit que juste par esprit de contradiction, tu serais prêt à faire exactement l'inverse?

— Parce que tu me connais trop bien...

La porte s'ouvre soudain, à ma droite, et le visage de Florence apparaît sur le seuil. Elle baisse le menton vers mon téléphone, ouvre de grands yeux surpris et s'excuse à mon ami et moi de nous déranger. Puis, juste avant de refermer derrière elle, elle me souffle d'un air coquin:

— Désolée, j'ai fini les Smarties pendant que t'étais pas là...

Elle retourne cacher son joli minois dans la chambre. Je secoue la tête, sourire aux lèvres. Quand je reviens à MarcAndré, il me fixe drôlement. Je demande:

— Quoi?

Il ne répond pas et se contente de me regarder en étirant lentement les lèvres. Je répète, énervé:

— QUOI?!

— Chris, Chris, Chris... tu vas pas me faire croire que vous allez rester chastes touuute la nuit? L'as-tu vue? Oui... évidemment que tu l'as vue. Et ta façon de la regarder, c'était... *priceless*!

— Hey, Marc?

— Hum?

— Va chier.

Il éclate de rire, mais moi, un peu moins, alors je lui raccroche au nez. Je fourre le cellulaire dans ma poche, puis je retourne dans la chambre, où je trouve Florence, assise sur le lit, une jambe sous elle, l'autre étendue sur le matelas. Elle agite la boîte dans les airs pour me montrer qu'elle blaguait et qu'il en reste encore.

Pour toute réponse, je ne fais que grogner. Les derniers mots de Marc tournent en boucle dans ma tête; ceux qui faisaient référence à ce qui risque de se passer, cette nuit, dans ce lit qui nous attend...

J'attrape un sac de chips et je vais me réfugier sur le sofa inconfortable. Florence en profite pour ouvrir l'autre sac et m'expliquer, avant de piger dedans à pleines mains:

— Selon Manon... Manon, c'est ma collègue représentante... Bref, selon elle, le pont sera rouvert à la circulation dès demain matin.

— Elle connaît la région?

— Euh... je sais pas, mais elle croit que c'est impossible qu'une ville soit fermée sur elle-même aussi longtemps et...

— Eh bien, elle sait pas de quoi elle parle, ton amie.

— Ma collègue, me corrige-t-elle.

— Ta collègue a jamais vu l'eau qui monte au printemps, par ici. Y'a des années où c'est resté bloqué une semaine entière.

Les épaules de ma compagne s'affaissent. J'ajoute, pour ne pas la décourager plus qu'il le faut:

— Mais je connais un autre chemin pour entrer au centre-ville. C'est dans les terres agricoles. T'inquiète, on va trouver un moyen de passer. On sera pas coincés là plusieurs jours. Fais-moi confiance.

— Tu... tu vas m'aider? Je veux dire... On se connaît pas vraiment et... et dès demain, tu pourrais vouloir partir de ton côté, sans... sans moi.

— On s'en va à la même place. Autant s'entraider.

— Sauf que je peux rien te donner en retour.

Je balaie l'air d'une main et rétorque:

— Je te demande rien.

Elle se mord les lèvres avant de reprendre, quelques secondes plus tard:

— Je sais! Si l'électricité est revenue à notre réveil et que ma voiture est réparée, je vais t'amener magasiner!

J'arrête de mastiquer la croustille dans ma bouche, pour la fixer. Mais qu'est-ce qu'elle raconte? Je ne suis pas sa *chum* de fille, moi! Je n'irai certainement pas «magasiner» avec elle! La voilà déjà qui enchaîne:

— Je doute qu'un veston et une cravate entrent dans ton sac en bandoulière.

— Et alors?

Elle fait claquer sa langue avant d'expliquer, comme si elle s'adressait à un enfant de cinq ans:

— Tu peux pas te rendre à l'enterrement de ton père habillé en...

Je baisse les yeux vers mon t-shirt noir et mes jeans de la même couleur. Je relève la tête, tandis qu'elle conclut:

— En motard! Tu vas faire peur aux gens!

Je reste *stické* sur le mot qu'elle a employé pour me décrire:

— Un motard? J'ai l'air d'un motard?

— Ben... c'est mieux depuis que je t'ai rasé, mais... oui, t'as le *look*. J'avais un peu peur de toi, au début, à cause de ça. Mais maintenant que je sais que t'es doux comme un agneau, tu m'effraies plus, lance-t-elle avec un sourire moqueur.

Je ronchonne tout bas.

— C'est pas un défaut, tsé, ajoute-t-elle, mais... Il s'agit de ton père, quand même. Tu devrais faire un effort.

J'avale ma bouchée et pige de nouveau dans le sac, sans grand enthousiasme. Florence, de son côté, me fait un autre de ses sourires craquants.

Bon... me connaissant, je sais d'avance que je serai incapable de lui dire non. Il faut dire qu'elle a un peu raison: des vêtements propres ne me

feraient pas de tort.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Florence

L'employé du motel est gentiment venu nous porter des chandelles afin qu'on puisse s'éclairer dans la chambre. Christophe en a installé sur plusieurs meubles, ce qui permet de ne pas se cogner les pieds sur les pattes du lit quand on se déplace. J'ai laissé les rideaux ouverts pour avoir un aperçu de ce qui se passe à l'extérieur.

L'orage a laissé place à une pluie drue, intense et sans pitié. Elle glace les os et fait grelotter. Je le sais, car je suis sortie il y a quelques minutes afin de me dégourdir les jambes avant la nuit. J'étais tannée de rester assise sur le lit. De plus, ma cheville élançant beaucoup moins, j'ai pris le risque de poser mon poids dessus. Le chat qui était à la fenêtre un peu plus tôt est venu se frotter contre mes jambes dans le but de me témoigner son affection. Je l'ai caressé un peu, sans plus. Dès qu'il a entendu du bruit un peu plus loin, il est reparti se cacher.

Je suis revenue dans la chambre moins d'une minute plus tard, toute dégoulinante. Je me suis séchée en vitesse avant de me réfugier sous la couette. Christophe, qui m'avait pourtant mise en garde, n'a pas prononcé les mots qui m'auraient fait sortir de mes gonds, à savoir: «Je te l'avais dit!» À la place, il a fait une boule avec le sac de chips qu'il venait de terminer, puis il l'a lancé dans la poubelle, sans rater sa cible.

Pendant qu'il se lave les mains en vitesse dans la salle de bain, j'en profite pour réinstaller les coussins sur le lit. Je bâtis une clôture censée

séparer le matelas en deux espaces bien distincts. Le côté droit pour moi, le gauche pour lui. Ainsi, pas de malaise ni de malentendus. Une fois revenu dans la chambre, mon compagnon hausse les sourcils en m’observant, mais il garde le silence.

Un homme de peu de mots...

Il fait ensuite le tour de chacune des chandelles en soufflant dessus pour les éteindre. Ne reste plus que la toute dernière, posée sur la table de chevet de Christophe. On se retrouve donc presque plongés dans le noir. Des frissons m’envahissent.

Je n’arrive pas à dire si ce sont des frissons causés par le froid – j’aurais des raisons d’être toujours frigorifiée – ou par l’anticipation – là aussi, ce serait normal d’être un peu stressée. Je prends de longues inspirations et rabats la couverture jusqu’à mon cou en m’installant dos à mon voisin. Le hic, c’est que je fais ainsi face à un meuble sur lequel se trouve un miroir, alors je peux assister au déshabillage de mon compagnon. Je voudrais pouvoir fermer les yeux, mais je n’y parviens pas. La curiosité l’emporte sur le bon sens.

Toujours debout, Christophe lève les bras et tire sur le collet de son chandail. Il le fait passer au-dessus de sa tête pour ensuite le lancer dans un coin. En sautillant sur une jambe, il retire un de ses bas, puis un autre. Je souris en le voyant faire. Il passe près de basculer sur le matelas, mais reprend son équilibre avec agilité. Il passe finalement à son pantalon, qu’il fait glisser sur ses cuisses...

... fermes...

... musclées...

... et diablement attirantes.

Je déglutis, puis je pose la main sur ma bouche en espérant que mon compagnon n’a rien entendu. Sauf qu’il relève la tête. Son regard rencontre le mien dans le miroir. Je cesse de bouger. Quasiment de respirer. Il fait un mouvement pour descendre son genou qu’il a relevé, mais il s’enfarge dans ses pantalons et tombe vers l’avant.

Cette fois, je ne peux me retenir de pouffer de rire. Il s'écrie, tandis qu'il s'assoit sur le matelas pour être plus confortable:

— Hé! C'est moi ou t'étais en train de m'espionner?

Je tourne sur moi-même et m'installe sur l'autre côté pour le regarder de face. Sans perdre mon sourire, je réplique:

— Pas du tout! Pas ma faute si tu te changes devant le miroir!

— Je me changeais pas devant...

Il ne termine pas sa phrase. Je le vois secouer la tête avant de baisser les yeux vers moi. Il tend le bras au-dessus de la rangée de coussins et me donne une petite poussée:

— Allez, regarde ailleurs, espèce d'obsédée! Faut que je finisse de me déshabiller.

Mais au lieu d'obéir, j'écarquille les yeux.

— Euh... hein? Mais tu vas enlever quoi de plus? Il te reste que ton boxeur!

— Justement...

Ma gorge s'assèche et c'est d'une voix rauque que je vérifie:

— Tu dors tout nu? Avec... avec rien du tout?

— Pas toi?

— Absolument pas! J'ai même gardé le peignoir de l'hôtel!

— Ben là, tu réussiras jamais à t'endormir. Faut être un minimum confo, durant la nuit, tu crois pas? indique-t-il en se glissant sous les draps.

— Sauf qu'il y a confo, pis confo! Remets ton boxeur!

Il ronchonne, mais me répond tout de même:

— C'est beau, pas de panique. Je l'ai pas encore enlevé, madame la pudique.

— Je suis pas pudique, dis-je en tirant sur la couverture. J'aime juste la bienséance...

— La bienséance... Qu'est-ce qu'il faut pas entendre! répliquet-il en s'étendant sur le dos pour fixer le plafond.

Les coussins me cachent sa vue. Je ne peux donc plus l'observer à ma guise. Je l'entends toutefois respirer. Ça m'empêche de fermer les yeux pour tenter de dormir. Il faut dire que ce n'est pas la seule chose qui nuit à mon sommeil. La fraîcheur de la pièce n'aide en rien à me détendre. Il commence vraiment à faire de plus en plus froid.

Le matelas bouge et je me fige. Qu'est-ce que fabrique Christophe?

La chambre est soudain plongée dans le noir, et je comprends que mon voisin de lit a soufflé la dernière chandelle. Il se repositionne, ce qui fait bouger une fois de plus le matelas.

Je me racle la gorge.

Je soupire.

Je compte tout ce que je peux dans ma tête, sans grand succès.

Je me tourne sur un côté, puis sur l'autre, avant que Christophe ose demander:

— Ça va pas?

— J'arrive pas à dormir. C'est... c'est peut-être le froid, je sais pas. T'es pas gelé?

— Un peu. T'as raison, y fait pas chaud du tout. La température extérieure a dû baisser de quelques degrés.

Il réfléchit quelques secondes avant de proposer:

— Tu veux que je rallume les bougies? Ça ferait un peu de chaleur.

Je réagis aussitôt:

— Non... Imagine que le feu pogne pendant qu'on dort!

Il s'appuie sur son coude pour m'observer par-dessus la rangée de coussins. Je ne vois pas bien son regard, dans l'obscurité, mais je saisis vite qu'il me trouve ridicule avec mes craintes. J'ajoute:

— Quoi? C'est déjà arrivé! Quand j'étais jeune, il y a eu un feu dans un immeuble, près de chez moi, parce que la femme avait laissé des chandelles allumées. Toute la bâtisse y est passée. Et cette famille a dû...

— OK, OK, capitule Christophe, je touche pas aux bougies. Tu suggères quoi, d'abord? On peut pas monter le chauffage ni ouvrir les fenêtres pour

laisser entrer la chaleur, vu qu'il fait encore plus froid dehors. On a pas trop d'options à part se cacher sous les couvertures et essayer de pas claquer des dents.

— Ben... on pourrait...

Je n'ai sincèrement aucune idée pourquoi cette solution me vient en tête. Juré! Ç'a fait *pop*, tout simplement, et je n'arrive plus à penser à autre chose. Me voyant hésiter, mon compagnon répète mes paroles:

— On pourrait...? On pourrait quoi?

Je prends une grande inspiration avant d'expliquer:

— Il paraît que la façon la plus rapide et efficace de réchauffer une personne qui est en train de geler, c'est de faire du peau à peau.

— Du... peau à peau? Je suis pas sûr de...

Je m'assois dans le lit, les jambes croisées, afin de développer mon idée:

— Tu sais, les bébés qui viennent de naître?

— Euh... ouin? Je suis pas un spécialiste, mais pour le moment, je te suis...

— Quand ils sont encore à l'hôpital avec leurs parents, les infirmières proposent souvent que le papa ou la maman fasse du peau à peau. Autrement dit, le bébé est collé contre la peau de son parent. Ça l'aide à conserver sa chaleur et ça... ça crée un lien, dis-je rapidement.

— Hum... et tu sais ça parce que...?

— Mon amie est infirmière.

Il hoche la tête et, tout en s'asseyant lui aussi, il demande, pour être certain:

— Donc, si j'ai bien compris, tu veux que toi et moi, on retire nos vêtements et qu'on... se colle? Me semblait que ça te choquait, tantôt, que j'enlève les miens...

— Oui! Non! Je... je pense que même si on se touche pas, mais qu'on se rapproche un peu, ça pourrait... fonctionner?

— Ah... Alors on enlève la rangée de coussins, c'est ça?

J'acquiesce et répète:

— On enlève la rangée de coussins...

Il me fixe un instant. Puis, sans ajouter quoi que ce soit, il attrape le premier coussin à sa portée et le balance au sol. Je fais pareil et, bientôt, il n'y a plus rien qui nous sépare. Je m'étends lentement et rapproche mon oreiller du sien. Je ne suis plus qu'à quelques centimètres de lui. Je sens sa chaleur, sans toutefois pouvoir y avoir accès. C'est limite frustrant.

Je me remets à soupirer et à me tourner d'un côté, puis de l'autre.

Une seconde plus tard, un bras m'encercle la taille. Je cesse de bouger. Un sourire s'étire sur mon visage et je me laisse doucement sombrer, autant dans les bras de Morphée que dans ceux de Christophe...

Christophe

J'ai l'impression qu'un changement vient de se produire...

Les yeux fermés, je suis toujours à moitié endormi, et pourtant, quelque chose a changé, je le sens. Un peu perdu, je soulève les paupières pour les refermer aussitôt. Ma rétine vient d'en prendre un coup.

Mais une fraction de seconde plus tard, je tente l'expérience de nouveau. Et cette fois, je parviens à garder les yeux ouverts un peu plus longtemps. J'essaie de me protéger de l'éclairage éblouissant en mettant ma main gauche devant mon visage, mais je sens quelque chose de lourd qui pèse dessus. Je tourne la tête et constate qu'effectivement, un corps doux et chaud est là, collé au mien.

Les souvenirs des dernières heures me reviennent en vrac. Le nom de cette fille que je tiens dans mes bras, son visage, son sourire, ses jolis yeux bleus... Cette étrange nuit que nous sommes en train de passer. Et, bien sûr, l'électricité qui vient de revenir!

Ma compagne grommelle, près de moi. Je chuchote à son oreille:
— Chut... chut... rendors-toi.

Mais au lieu de s'exécuter, elle se détache de moi en vitesse et passe même près de tomber de l'autre côté du lit.

— Hé! Du calme, c'est juste moi, dis-je en récupérant mon bras gauche par la même occasion.

Je lève les deux mains pour lui montrer que je suis inoffensif, mais elle continue de m'observer, les yeux gonflés de sommeil, avec un air effarouché.

— L'électricité est revenue. Je vais juste aller fermer la lumière, d'accord? Pas de panique.

Elle hoche la tête et semble enfin se détendre, tandis que je sens qu'elle replace les éléments dans sa tête. Elle se permet d'ailleurs de murmurer, alors que je me remets debout:

— Allume le chauffage, s'te plaît.

— Oui, c'est ce que je comptais faire.

Je vais vite monter le thermostat, près de la porte, puis je reviens vers le lit. En chemin, mon regard s'arrête sur mon sac, que j'ai abandonné par terre. Je me penche pour le ramasser et le tasse, quand je réalise que... je devrais peut-être en profiter pour aller demander d'avoir une autre chambre, au fond. Puisque le système informatique est de nouveau fonctionnel, je n'ai plus aucune raison de rester ici avec cette femme.

Je ressens un pincement au ventre à cette pensée, mais je me secoue bien vite et me mets à ramasser mes choses pour les lancer dans mon sac. J'enfile ensuite mon chandail ainsi que mes pantalons et je file vers la salle de bain pour m'assurer que je n'oublie rien.

Le tout n'a dû me prendre que trois ou quatre minutes. Je suis sur le point de partir tel un voleur quand Florence se redresse sur le lit et demande, dans le noir:

— Tu... tu fais quoi?

J'hésite, la main sur la poignée. Avec un petit soupir, je me retourne et explique:

— Écoute, je... je me suis dit que j'allais te laisser la chambre.

— Me laisser la chambre? Mais... tu vas dormir où? s'écriet-elle en reprenant ses esprits.

— Je vais aller voir à l'accueil pour qu'on me donne accès à une autre. Je... je vois pas pourquoi je resterais ici, maintenant que...

Elle hoche la tête. Les rideaux demeurés ouverts permettent à la lune d'éclairer le profil de Florence. Il ne pleut plus. Tout va rentrer dans l'ordre, on dirait bien. À cette pensée, j'ai de nouveau ce pincement. Je l'ignore et poursuis:

— J'espère juste que l'employé sera pas couché. Je sais pas s'il y a quelqu'un à l'accueil toute la nuit.

Elle renchérit aussitôt, comme si elle sautait sur l'occasion:

— Ouin, imagine qu'il est pas là. Tu vas faire quoi?

— Je... je vais sonner pour qu'il arrive.

— Hum... mais il pourrait être ailleurs et pas t'entendre.

Je me frotte le menton, entrant dans le jeu:

— C'est vrai... alors dans ce cas, je reviendrais cogner à ta porte, j'imagine.

Elle semble d'accord. Elle ajoute même:

— D'ailleurs, tu imagines comme les autres chambres doivent être gelées? Ça doit être... vraiment désagréable.

— Bah... Ici aussi, le chauffage vient d'embarquer.

— La différence, indique-t-elle, c'est que nous, on a eu le temps de réchauffer les draps.

Je me détache de la porte, attiré comme un aimant vers le lit. Je souffle:

— Effectivement... Ce sera pas super confo au début.

— Vraiment pas. En plus, ça va te prendre des heures pour te rendormir...

— Pis il faut que je me lève tôt, demain, si je veux avoir le temps de magasiner pour être présentable à l'enterrement.

Elle sourit et conclut:

— En tout cas, si j'étais toi, je terminerais la nuit ici, mais je vais pas décider à ta place, hein? C'est pas... c'est pas ma vie.

Elle tortille le drap entre ses jambes, puis murmure:

— Tu me déranges pas du tout, si tu veux rester. Je voulais juste que... que tu le saches.

Et c'est comme ça que j'abandonne définitivement l'idée de quitter cette chambre. Au contraire, je retire mes chaussures d'un coup de pied, je m'empresse de retirer mon chandail et je fais glisser mon pantalon sur mes cuisses. Puis, je me faufile sous les draps tièdes que j'ai quittés tout à l'heure. Un état de bien-être m'envahit presque aussitôt. Mais il manque quelque chose.

J'étire le bras et j'essaie de rapprocher Florence de moi, sauf qu'elle est demeurée couchée à l'autre extrémité du matelas. Dépité, je m'installe sur le dos et je joins mes mains sur mon torse. Après quelques instants de silence, ma compagne me demande:

— Je voulais pas te forcer à rester non plus, si tu... si tu voulais pas, tu sais?

— T'inquiète, c'est correct.

— Mais... tu peux...

— Florence, dis-je en l'interrompant, je suis très bien ici, dans ce lit, avec toi. J'ai pas l'intention de m'en aller.

— Mais tantôt, c'est ce que t'allais faire... me répond-elle avec justesse.

— En effet, mais... c'est surtout que je voulais te laisser la place. Je me disais que si je restais, tu allais te demander si j'avais de mauvaises intentions. Donc, j'ai préféré te céder la place plutôt que de te mettre dans l'embarras. Tu comprends?

— Oui... et donc, tu en as?

Ne comprenant pas sa question, je demande:

— Donc j'ai quoi?

— De mauvaises intentions, reprend-elle d'une toute petite voix.

Est-ce que c'est une invitation, ça? J'ai quelques doutes. Surtout qu'elle ne bouge pas d'un poil. Je ne suis guère mieux. Je reste planté là, sur le dos, comme un adolescent qui ne sait pas trop de quelle manière se comporter avec sa première blonde.

Ça fait longtemps que je ne me suis pas senti ainsi. J'hésite tellement longtemps qu'elle finit par dire:

— Oublie ça, ma question était idiote. Je dois être fatiguée. Désolée.

Elle se tourne pour me faire dos. Je réagis enfin, mû par une force que je ne peux pas contrôler. Je n'ai pas envie que cette femme passe la nuit si près et si loin de moi à la fois. Je glisse ma main sous les couvertures et je la pose sur sa hanche. Doucement, je l'attire vers moi. Elle revient sur le dos et me jette un coup d'œil surpris.

Je la fais se tourner en entier, de manière à me faire face. Ma main remonte sur ses côtes, effleure ses seins, caresse son épaule, continue sur son cou et arrête enfin sa course dans ses cheveux, que j'empoigne en poussant un petit soupir. Ils sont doux, épais, agréables à toucher.

Nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres seulement, quand je me penche vers elle. Ma bouche sur la sienne. Ma langue qui se fraie un chemin entre ses lèvres. Nos souffles qui s'entremêlent.

Je ne sais plus si c'est une bonne ou une mauvaise idée. J'ai cessé de réfléchir dès que ma peau est entrée en contact avec la sienne. Dès que nos odeurs se sont mélangées. À l'instant où nous avons fermé les yeux pour oublier ce qui nous entoure et, surtout, qui nous sommes.

Mais il y a cette petite voix qui en profite pour marmonner, dans ma tête: ce serait peut-être le temps de vérifier s'il y a bel et bien des préservatifs dans ton sac en bandoulière...

CHAPITRE 9

Florence

SAMEDI MATIN

C'est dans un cocon douillet que je me réveille, le lendemain matin. Je souris avant même d'avoir ouvert les yeux. Mais je ne sens pas de bras autour de moi. Je tends aussitôt les miens, à la recherche d'un corps dur et musclé. Je ne rencontre que le vide.

Un vide encore chaud, néanmoins...

Christophe était là il y a peu de temps. Pour savoir où il est passé, je repousse les couvertures qui me recouvrent le visage et plisse les yeux. Le soleil entre à flots dans la chambre. Je tourne la tête en direction de la salle de bain.

Porte ouverte...

À moins que l'homme avec qui j'ai passé la nuit se sente assez à l'aise pour faire ses besoins sans barrière entre nous, je doute qu'il soit dans cette pièce. De toute manière, aucun son ne me parvient de là. Je me rassois pour mieux réfléchir. Les draps glissent sur mon corps, dévoilant ma poitrine dénudée. Je me cache en vitesse, prise d'un sursaut pudique.

Quelques secondes passent pendant lesquelles j'attends que Christophe sorte de je ne sais où. Rien... Les sourcils froncés, je décide d'aller prendre

une douche. Il est peut-être seulement parti chercher à déjeuner. Je l'imagine me ramener un bon *latte* extra mousse. En souriant, je pose le pied à terre. Je m'apprête à crier aussitôt, par réflexe, mais pas de douleur. Au contraire. Une fois debout, je peux même faire quelques mouvements de danse sans avoir mal du tout.

Décidément, la journée débute du bon pied... sans vilain jeu de mots! Puisque l'électricité est revenue, je prends tout mon temps pour me doucher, tandis que ma tête est envahie par les images de la nuit que je viens de passer. Je frissonne de bien-être et ferme les yeux sous le jet bienfaisant. J'ai l'impression de sentir encore les mains de Christophe sur moi. Je me savonne sans perdre mon air heureux et ferme le robinet seulement lorsque je commence à avoir le bout des doigts un peu fripés.

J'essuie chaque petite partie de mon corps, comme pour refaire le tracé des mains de mon amant. Pour me rappeler ses caresses et pour les revivre encore un peu, car... Je cesse soudain d'afficher ce sourire béat pour réfléchir à ce qui nous attend. Je ne connais quasiment pas cet homme, au fond. Je ne sais même pas où il habite. Ni ce qu'il fait dans la vie, tiens.

Pendant que je remets mes vêtements d'hier, qui ont eu le temps de sécher durant la nuit, je continue de réfléchir. Je ne suis pas certaine des intentions de Christophe, qui plus est. Peut-être... peut-être a-t-il fichu le camp sans me dire au revoir! Qu'est-ce que j'en sais?

Je reviens vite dans la chambre et cherche un détail qui m'indiquerait qu'il n'a pas pris la poudre d'escampette avant mon réveil. Son sac ne se trouve nulle part. Ni ses souliers, bien que ça, ce soit plutôt normal s'il est parti acheter notre déjeuner. Je continue de chercher quand mon regard tombe sur le contenant en plastique rempli de cendres.

Non... il ne serait pas parti sans son père, quand même.

D'un autre côté, il ne semblait pas en parler avec affection. Il pourrait avoir voulu s'en débarrasser...

Je secoue la tête. Je suis ridicule. Il ne peut pas être bien loin. Pour en être certaine, je remets mes propres souliers et je sors dans l'air frais du

matin. À l'ombre, c'est plutôt frisquet, mais dès que les rayons du soleil touchent ma peau, je me sens un peu mieux. Je me rends jusqu'au portail du motel, à la recherche de l'employé de la veille.

Ce n'est pas lui qui se trouve de l'autre côté du comptoir, mais plutôt une jeune fille à peine majeure. Elle mâche une gomme balloune et la fait éclater à répétition. J'avance vers elle et demande:

— Bonjour, je... je suis une cliente. J'ai dormi dans la chambre 55.

L'ado hausse un sourcil, cesse de mastiquer, puis répète:

— La 55?

Je hoche la tête, et elle réagit au quart de tour:

— Impossible. On la loue jamais, cette chambre.

— Disons qu'hier, avec la panne, le... l'autre employé avait pas trop le choix. Peu importe, je voulais savoir si vous aviez vu l'homme avec qui j'ai...

J'hésite, me trouvant ridicule. Je reprends donc:

— L'homme qui a partagé la chambre avec moi.

— De quoi il a l'air? s'informe la jeune, sans se soucier de mes hésitations.

— Eh ben... il est grand comme...

Je lève le bras au-dessus de ma tête, mais je le baisse aussitôt, constatant que je n'ai aucune idée de la grandeur de Christophe.

— En tout cas, il doit mesurer plus de six pieds. Et il porte une veste en cuir. Il a une... Ah non, il n'a plus de barbe, c'est vrai. Il est... il est assez mignon.

— Hum... non, pas vu, déclare finalement l'employée en haussant une épaule.

Je soupire, puis je songe à un détail:

— Il y a un restaurant adjacent au motel, je pense? On peut y déjeuner, il me semble, non?

Elle m'indique comment m'y rendre, et je la remercie avant de m'y diriger. Peut-être que Christophe s'y trouve. Mais une fois sur place, je ne découvre pas la haute silhouette de mon compagnon. En fait, il n'y a qu'un

petit couple dans la cinquantaine qui s'engueule à propos de la nuit dernière et du choix merdique de ce motel.

Je ne peux pas leur donner complètement tort sur ce point. Toutefois, dans mon cas, disons que ça a favorisé les rapprochements. Je réprime un sourire et je vais plutôt me chercher un croissant dans le buffet. Puisque je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve Christophe, autant me ravitailler en attendant son retour. En espérant qu'il reviendra bel et bien... Ma crainte à ce sujet est vite réglée lorsque je vois apparaître, par la vitre du restaurant, une voiture qui me rappelle vaguement...

Mais oui! C'est la mienne... enfin, celle de Lou! Et elle roule!

Je me précipite à l'extérieur, où je croise le regard complice de mon amant d'une nuit, alors qu'il descend du véhicule. Je passe la main sur la carrosserie, stupéfaite de voir qu'elle roule encore, puis je demande:

— Comment c'est possible? Elle a été remorquée dans un garage si tôt? Et tu es allé la chercher?

Il secoue la tête et semble fier de son coup. Je reprends:

— Allez, explique! Qu'est-ce que tu as fait?

— Eh bien, pour commencer, j'ai pris tes clefs et... désolé, tu dormais, je voulais pas te réveiller pour te les demander. Tout ça pour dire que j'ai quelques notions de mécanique...

— Mais c'était pas dangereux, avec le poteau électrique?

— Un gars m'a aidé à la pousser. Après, ç'a été facile. J'ai même réussi à la débosser un peu, dit-il en pointant le coffre arrière.

— Donc... tu l'as réparée toi-même?

— Tu sais, hier soir, quand je suis sorti pour aller chercher de la bouffe au dépanneur?

J'acquiesce. Il poursuit:

— En chemin, j'ai croisé une vieille grange et, dedans, j'ai vu qu'il y avait tout ce qu'il me fallait pour réparer ta voiture. Ce qui fait que ce matin, j'y suis retourné et... et voilà! Elle est en parfait état, maintenant.

Je tape dans mes mains, joyeuse, avant de le questionner:

— Combien ça a coûté pour acheter les pièces?

Il se gratte l'arrière de la tête avant d'avouer:

— Rien...

— Rien? Attends... Tu as volé les...

Il me coupe la parole en se rapprochant de moi pour poser une main sur ma bouche.

— J'ai rien volé, t'en fais pas, chuchote-t-il. J'ai laissé un mot dans la grange avec mon numéro de téléphone. Le propriétaire pourra m'appeler pour que je le paye. Mais je doute que l'homme à qui elle appartenait s'en rende compte un jour. Il paraît qu'il est mort. Donc...

Il conclut par une petite moue charmante, à laquelle je peine à résister. De toute façon, il a sans doute raison. Personne ne risque de venir réclamer les pièces qu'il a prises. Et puis, il a eu la décence de laisser ses coordonnées...

Sans plus me soucier de ces détails, je me dirige d'un pas sautillant vers l'auto de ma coloc. Tout en m'observant, Christophe me fait remarquer:

— Eh, tu boites plus?

— Non, je pense que c'est guéri.

Sur ces mots, je m'avance jusqu'à la portière avant et j'enclenche le mécanisme relié au coffre. Je reviens sur mes pas et ajoute:

— Tu sais ce que ça signifie?

Mon compagnon me lance un drôle de regard, attendant la suite. Je déclare, tandis que je soulève la valise:

— Ça signifie qu'on va pouvoir magasiner sans que tu doives me porter sur tes épaules...

Je me tais aussi sec et fixe le contenu du coffre arrière, la gorge nouée.

Christophe s'avance vers moi afin de comprendre la raison de mon soudain silence. Et tous les deux, on observe le coffre béant...

... vidé de son contenu...

... pillé.

Il n'y a que ma veste, qui traîne tout au fond. Je ne peux pas le croire:
quelqu'un a profité de l'orage pour me voler tous mes plats!

Christophe

Durant quelques secondes, je ne sais pas trop quoi dire. Au bout d'un moment, je finis par demander:

— Euh... ton coffre, il était plein, c'est ça?

Et là, Florence explose. Carrément. Elle lève les bras dans les airs et se met à gesticuler, tout en haussant le ton et en m'engueulant. Oui! Moi! Alors que je n'ai rien fait de mal. Au contraire.

Non mais c'est quoi son problème de m'attaquer de la sorte? Je reste de marbre un instant, attendant qu'elle se calme. Comme ça ne semble pas se produire, je grimace, puis je secoue la tête. Elle n'en tient pas compte et continue son petit manège:

— Il aurait fallu y aller hier, aussi, au lieu d'aller chercher de la foutue bouffe au dépanneur! Je savais que ça arriverait! JE. LE. SAVAIS! As-tu une idée du coût de tout ce qu'il y avait là-dedans?

— Non, aucune, dis-je alors qu'elle reprend son souffle.

Ma réponse lui donne l'énergie de s'époumoner de plus belle:

— DES CENTAINES DE DOLLARS! Non... DES MILLIERS! Et je vais devoir tout rembourser. Avec quel argent, tu le sais, toi?! Évidemment que non! T'en sais rien! Tu... tu...

— Je quoi? dis-je en me penchant vers elle pour entendre la fin de sa phrase.

— Rien! Laisse faire! Ma carrière est foutue! F.O.U.T.U.E!

Je prends une bonne inspiration et, voyant qu'elle passe en mode déprime, j'interviens:

— OK, je sais pas où sont tes bébelles de plastique...

— C'EST PAS DES BÉBELLES!!! me hurle-t-elle au visage.

Je passe ma langue sur mes lèvres pour ne pas me laisser influencer par la rage qui bout en elle. Lorsque je suis certain de ne rien dire que je pourrais regretter, je poursuis:

— Je sais pas où sont tes plats. Sauf que... je peux t'aider à les chercher, si tu veux.

— Comment tu vas faire ça? demande-t-elle aussitôt en ouvrant très grand ses jolis yeux remplis de larmes.

— On va aller au poste de police et faire une déposition. T'as l'inventaire de tout ton *stock* quelque part, j'imagine.

— OUI! Oui, j'ai ça sur moi quelque... commence-t-elle en se mettant à fouiller sur elle.

Elle s'arrête après quelques secondes seulement et déclare d'une petite voix:

— Non... non, c'était dans un des sacs que j'avais laissés dans le coffre. Oh! mais qu'est-ce que je vais faire? pleurniche-t-elle de plus belle.

— OK, c'est pas grave. On va quand même y aller.

— T'es sûr? Les policiers pourraient me revirer de bord, vu que j'ai pas de preuve que...

— Tu dois bien en avoir sur ton ordi ou je sais pas où. Non...?

Son regard s'illumine enfin, tandis qu'elle hoche la tête avec vigueur. Ses joues reprennent des couleurs, ce qui me rassure. Mais alors que je crois avoir trouvé un début de solution, elle se fige et me fixe, le regard égaré.

— Oh non... murmure-t-elle.

— Quoi?

— Dans la... dans la valise, y'avait aussi mes... mes effets personnels. Avec mon *laptop* et... Christophe, ça va pas. Ça va pas du tout!

— OK, une chose à la fois. Ça sert à rien d'en faire une montagne. On t'a tout volé, c'est assez clair. On va d'abord aller ramasser nos affaires, régler la note, pis aller au poste. Ensuite, on... on avisera. C'est un bon plan?

Elle acquiesce, sceptique. Je la guide malgré tout jusqu'à la chambre, et je l'aide à transporter ses multiples sacs remplis de plats de toutes sortes. Je ne peux pas croire qu'elle en ait apporté autant. Ni comment tout ça, en plus du *stock* volé, a pu entrer dans l'auto. Elle devait être bonne à Tetris, enfant, car le siège arrière déborde déjà et j'en ai même balancé dans le coffre quand Florence avait le dos tourné.

Une fois cela fait, je me dirige du côté conducteur, mais ma compagne me bloque le chemin. Elle tend la main et demande:

— Mes clefs?

Évidemment... Je fouille dans ma poche et fais une tentative pour la persuader de me laisser conduire:

— Avec ta cheville blessée, t'es certaine que ça va aller?

— Elle est guérie, indique-t-elle en saisissant le trousseau.

Je fais un second essai:

— Mais tu connais pas trop le coin. Moi, je suis né ici, alors je sais où aller pour...

— Tu me guideras, répond-elle en se glissant derrière le volant.

Échec total. Je grimace, car je n'ai jamais tellement aimé me faire conduire. Ça me ramène à mon enfance où j'étais assis sur le siège passager et que mon père m'ignorait.

Une fois de plus...

J'accepte quand même de m'installer de l'autre côté, où je dois reculer le siège pour que mes jambes y entrent sans toucher la boîte à gants. Ce n'est pas l'idéal, car le dessus de ma tête frôle le plafond. Mais ça, je l'avais déjà remarqué en conduisant l'auto. J'essaie de me caler pour être plus

confortable, sans grand succès. Surtout que Florence a tendance à conduire de manière un peu... nerveuse.

Elle s'excuse à plusieurs reprises lorsqu'elle freine brusquement, ce qui crée des secousses. Je marmonne entre mes dents:

— Pas grave. Bon... prends cette sortie. Ça va nous amener sur une petite rue qui longe le bord de l'eau. Après on... Non, pas celle-là, l'autre qui...

Je retiens un soupir. Florence fait demi-tour et s'engage dans la bonne voie. La route est plus longue, mais au moins, elle nous permet d'entrer au centre-ville sans passer par le pont fermé à la circulation. Après avoir parcouru quelques kilomètres, ma conductrice fronce les sourcils et me questionne:

— Mais... ta moto, t'en as fait quoi? Tu l'as laissée là-bas?

— Faut que je change le pneu, et j'en ai pas trouvé dans la vieille grange. Je l'ai cachée dans un bosquet en attendant. Je reviendrai la chercher plus tard, quand j'aurai trouvé ce qui me manque.

— Donc, d'ici là, je suis ta...

Elle me lance un regard rapide, mais je lui fais signe de se concentrer sur la route. Je conclus pour elle:

— Si tu y vois pas d'objection, ouais... t'es ma chauffeuse désignée. Mais je te dérangerai pas longtemps. J'irai louer quelque chose au centre-ville.

— Tu me déranges pas, répond-elle du tac au tac.

Puis, elle se mord les lèvres, signe qu'elle est nerveuse. Je ne la connais pas très bien, mais je sens que quelque chose la chicote. D'ailleurs, ça ne prend pas de temps qu'elle se lance dans le vif du sujet:

— Tu sais, pour la nuit passée...?

Je la sens hésitante. Elle cherche ses mots et je vois bien qu'elle essaie de ne pas me vexer. De toute manière, nous sommes sûrement sur la même longueur d'onde, tous les deux, alors je la coupe et déclare:

— T'inquiète. On pense pareil.

— On... pense pareil? répète-t-elle en serrant les doigts sur son volant.

— Oui, t'en fais pas. C'était... c'était très bien. Vraiment bien, même. Sauf que... ça voulait pas dire grand-chose. Les chances qu'on se revoie après ce week-end sont plutôt limitées, mettons. Je sais même pas où t'habites.

Elle ne réagit pas immédiatement. Au contraire, elle ne dit plus rien. Pour être certain de ne pas l'avoir blessée – je me suis peut-être trompé, au fond... elle pourrait avoir eu l'intention que ça aille plus loin, qu'est-ce que j'en sais –, j'ajoute:

— Mais on est pas obligés de discuter de ça maintenant, tsé.

On a juste à pas trop y penser. Normalement, j'aurais déjà dû être reparti, mais avec l'enterrement de mon père qui a été retardé, je vais peut-être rester jusqu'à demain. Donc...

Elle ralentit, tourne la tête vers moi et murmure:

— Donc...?

On se fixe durant de longues secondes. Je la trouve belle. Ses yeux sont magnifiques. Son regard me donne des frissons jusque dans la colonne vertébrale. Je me penche inconsciemment vers elle, et elle m'imit.

Mais un coup de klaxon, derrière nous, nous fait sursauter. Florence se repositionne et appuie sur le frein par réflexe. On est projetés vers l'avant, et je dois me retenir des deux mains sur la boîte à gants pour ne pas m'y frapper le nez.

— Désolée, s'écrie-t-elle en lâchant la pédale. Je... j'ai été prise par surprise.

— Ça va, dis-je en tournant la tête vers le chauffeur, derrière nous.

Ce dernier décide d'ailleurs de nous dépasser en faisant gronder son moteur. Le tout en levant un fabuleux doigt d'honneur vers nous. Je secoue la tête. D'abord parce que je le trouve ridicule, mais aussi parce que je l'ai reconnu.

Ce gars, je sais très bien qui il est.

Il s'agit de nul autre que Jay, mon cher cousin. Le fils de celui qui a pris les rênes de cet empire qui aurait dû me revenir. Celui qui espère pouvoir un

jour prendre ma place. Je ne crois pas qu'il ait remarqué ma présence.
Sinon, il n'aurait pas osé agir de la sorte.

Il a trop à perdre en étant en froid avec moi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

Florence

Je tente de cacher ma réaction du mieux que je le peux. Ce n'est pas évident. Je me sens rejetée. Pourtant, c'est ridicule. Pas plus tard qu'hier, je criais sur tous les toits que je ne voulais pas de *chum* et que la moindre relation allait être un frein dans ma vie. Il n'a fallu que cet accident sur la route pour me faire douter...

Je me secoue. Non, je ne doute pas. Je reviens au plan initial qui est, je me le rappelle dans ma tête, d'augmenter les revenus de mon entreprise et de devenir une représentante hors pair. De me concentrer sur mes clients et non sur les hommes qui pourraient croiser ma route. Bref, tout va pour le mieux. Si ce n'est de ce vol!

N'empêche que d'ici la fin du week-end...

je ne sais pas trop ce que je vais faire de ce béguin...

De son côté, Christophe enchaîne, sans remarquer que je réfléchissais. Il marmonne en direction du chauffard qui vient de m'envoyer promener, avec beaucoup de classe:

— Occupe-toi pas de cet imbécile. On est presque arrivés. Ç'a été moins long que je pensais. Le poste de police est juste là.

Je m'engage dans le stationnement et me gare devant les portes principales. Je détache ma ceinture de sécurité et m'apprête à descendre, mais je remarque alors que Christophe n'a pas bougé. Je demande:

— Tu... tu viens pas? Quoique c'est vrai que t'es pas obligé de me suivre...

Je jette un coup d'œil à la bâtisse, puis je reviens à mon compagnon. Il semble réfléchir. Finalement, il déclare:

— C'est beau, je te suis. C'est juste que... Non, oublie ça.

Il détache sa ceinture à son tour, sans toutefois m'expliquer davantage son hésitation. Aurait-il un casier judiciaire? A-t-il déjà eu des démêlés avec la police? Ou est-ce seulement parce qu'il considère que ça ne le concerne pas et que je peux me débrouiller toute seule? Je devrais peut-être lui dire de rester ici?

Mais je ne le fais pas. À la place, je sors de l'auto et je l'attends pour marcher vers le poste. Sa haute silhouette me surpasse de plusieurs centimètres, ce qui me réconforte, en quelque sorte. Je n'ai jamais mis les pieds dans un tel endroit, moi. Je n'ai aucune idée de la façon dont je serai reçue. Est-ce qu'on va me dire que tout est ma faute? Que je n'aurais jamais dû laisser mon matériel dans la voiture?

Stressée, je finis par entrer dans le poste avant Christophe, qui m'a galamment ouvert la porte pour me laisser passer devant lui. Il y a un moment de flottement où je cherche mes repères et où je me demande ce que je dois faire. La main de mon compagnon se pose dans le bas de mon dos. Ça me rassure. Je finis par avancer jusqu'au comptoir, où j'attends que l'homme sur place lève la tête.

Comme il ne semble pas pressé de s'exécuter, Christophe se racle la gorge en se mettant à tapoter sur la surface. L'homme délaisse sa paperasse et demande d'une voix morne:

— Oui? C'est à quel...

Il ne termine pas sa phrase. Ses yeux se posent plutôt sur celui qui se trouve à ma droite. Après une hésitation, il reprend:

— Désolé, je vous avais pas vu. Vous êtes là pour...?

Christophe détourne le regard, obligeant l'employé à se concentrer sur moi. J'explique:

— On m'a volé le contenu de ma valise. Je suis ici pour porter plainte et aussi pour... pour qu'on retrouve mes choses.

— Quand vous dites valise, vous parlez de...? me questionne l'employé.

— Elle veut dire le coffre arrière de sa voiture, intervient mon compagnon. Il faudrait voir un enquêteur. C'est possible de faire ça tout de suite?

— Oui, oui, évidemment. Je vous appelle quelqu'un. Ce sera pas long. Vous pouvez aller vous asseoir dans la salle d'attente.

Mais on n'a pas le temps d'y prendre place que déjà, un policier sort de son bureau pour venir nous voir. Après un regard rapide vers Christophe, il nous invite à le suivre. Une minute plus tard, nous sommes assis face au policier, qui prend des notes, installé devant son ordinateur.

— Donc... vous dites que vous avez eu un accident sur la route, hier soir. Pourquoi vous avez pas appelé une remorqueuse à ce moment-là?

— On cherchait surtout à se protéger de l'orage. En plus, mon cell était mort et... et ça répondait pas quand Christophe a téléphoné. Avec le pont fermé et la panne d'électricité généralisée, on avait pas trop le choix de laisser les véhicules sur place.

— Hum... et pourquoi vous étiez venue en ville?

— Pour le congrès qui a lieu à l'hôtel. Mais j'ai pas eu de chambre. Un problème de réservation, je sais pas. Ça fait que je me cherchais un endroit où dormir quand l'accident s'est produit.

Le policier lâche l'ordinateur des yeux un instant, les sourcils froncés. Il observe Christophe, comme si un détail le chicotait. Mon compagnon ouvre la bouche pour la première fois depuis que nous sommes là pour mentionner:

— Vous lui demandez pas ce qu'elle s'est fait voler?

— Oui, ça vient, monsieur Hilson. C'était ma prochaine question.

Je fronce les sourcils en entendant le nom de famille de Christophe, qui me dit vaguement quelque chose. Je n'ai pas le temps d'y réfléchir plus longtemps, car l'homme revient à moi et m'interroge effectivement sur le contenu du coffre.

— Tout mon matériel de vente. Voyez-vous, au congrès, on devait avoir la possibilité de vendre nos plats aux visiteurs qui viendraient y assister.

C'est un gros événement. J'ai apporté facilement pour quelques milliers de dollars de contenants, vous comprenez! Et là, j'ai tout perdu ou presque. Je sais même plus si ça vaut la peine d'aller à ce congrès, maintenant!

Le policier tente de me rassurer en me disant que ses collègues et lui vont tout faire pour retrouver le voleur, mais que par contre, ça pourrait prendre un certain temps. Je tente de ne pas me décourager, mais c'est plutôt difficile. Je n'ai aucune idée de ce que je vais faire. Est-ce que je devrais appeler mes assurances?

D'ailleurs... est-ce que mes assurances vont couvrir un vol pareil? Rien n'est moins sûr. Pour la simple et bonne raison que je ne leur ai jamais mentionné que j'étais devenue travailleuse autonome.

En soupirant, j'accepte la main tendue du policier, qui promet de me tenir au courant. Il salue ensuite Christophe et ajoute du bout des lèvres:

— On est tous désolés du décès de votre père. J'imagine que votre venue dans le coin indique que c'est désormais avec vous qu'on devra communiquer quand...

Je fronce les sourcils, sans comprendre de quoi il est question. Mon compagnon coupe le policier en le remerciant, sans rien ajouter de plus. Je me remets debout, confuse, puis je suis Christophe, qui me paraît pressé de quitter les lieux.

Tout en déverrouillant les portières avant de la voiture, je songe à la façon dont l'employé, à l'accueil, a réagi en apercevant mon compagnon. Comme s'il le connaissait. Il semblait vouloir lui plaire à tout prix. Même chose pour le policier qui a ouvert le dossier à propos du vol.

N'a-t-il pas appelé Christophe «monsieur Hilson» alors que celui-ci ne s'était même pas encore nommé? De plus en plus intriguée, je joue un instant avec la clef de l'auto. Christophe s'installe à ma droite, toujours aussi coincé, et j'en profite pour lui demander:

— T'as déjà eu affaire à la police?

Il tourne la tête vers moi, cherchant visiblement la bonne réponse à me donner. Voyant que ça ne lui fait pas plaisir d'exposer cette partie de sa vie, je reprends, avant même qu'il ait eu le temps de dire quoi que ce soit:

— Non, laisse faire... C'est pas important. Tu peux avoir braqué une banque, fait des graffitis sur les murs durant ton adolescence ou même avoir participé à une contrebande de gommes ballounes dans la cour d'école, je veux pas le savoir. C'est ta vie, après tout. On a tous...

J'inspire un bon coup, pour conclure:

— ... nos secrets.

Je lui fais un petit sourire en démarrant le véhicule. Alors que je me mets en marche arrière, il répète à voix basse, un sourire aux coins des lèvres:

— De la contrebande de gommes ballounes... C'est vraiment ça que je t'inspire?

— Non... dis-je en lui rendant son sourire, tu me donnes plutôt l'impression d'avoir tabassé les méchants de ton école. Tu fais le gros dur, mais dans le fond, tu devais être un tendre, j'en suis certaine.

Son sourire se fige. Il se renfonce dans son siège, le regard perdu sur la route devant nous. Après un moment, il rétorque:

— J'étais pas un gros dur. Ni un tendre. J'étais... pas grandchose...

Le ton qu'il emploie me fait l'effet d'un coup de poignard. Je ressens sa douleur dans ma poitrine. Je voudrais réagir, dire quelque chose d'intelligent, mais il change vite d'expression et déclare:

— Bon! Alors, t'es toujours partante pour m'aider à m'acheter un complet?

— Euh... oui. Oui, c'est d'accord. De toute façon, les conférences reprennent pas avant midi, alors j'ai du temps devant moi.

Avec un faux enthousiasme, je m'en rends bien compte, Christophe me guide une fois de plus sur la rue principale, direction les boutiques pour hommes. Bien hâte de voir de quoi il aura l'air, ainsi vêtu. Je mettrais ma main au feu qu'il sera encore plus craquant que maintenant...

Christophe

Contrairement à sa façon de conduire, Florence semble être une experte pour se stationner. Impressionné, je lui lance un regard qui lui fait gonfler la poitrine. Plutôt fière d'ellemême, elle sort de l'auto, le menton bien haut. Mais son enthousiasme se dégonfle vite lorsqu'elle s'arrête face à une première boutique et s'aperçoit des prix affichés.

— Ouch... ils sont pas donnés, les habits, ici. Il doit sûrement y avoir un autre magasin où on pourrait en trouver des plus abordables, mentionne-t-elle en observant les affiches des commerces adjacents.

— Ça va aller, lui dis-je en pénétrant dans le magasin. Un costume peut être porté de nouveau à plusieurs occasions, non?

— Genre? répond-elle en m'emboîtant le pas.

— Ben... pour un mariage.

— Tu comptes te marier dans la prochaine année, toi?

Je ne réponds pas à la question et suggère plutôt:

— Ou pour ma propre mort, tiens. On sait jamais.

— Sois pas prophète de malheur. Faut pas parler comme ça, me souffle-t-elle, l'air sombre.

— Je blaguais, dis-je en détournant les yeux d'un complet pour les poser sur elle.

— On doit pas faire de blagues avec ça, c'est tout.

Elle n'ajoute rien et se dirige vers le fond de la boutique. Je la regarde s'éloigner, surpris par sa réaction. Je ne crois pas que Florence soit une fille dénuée de tout sens de l'humour. Donc, si le sujet la heurte, c'est qu'elle a dû vivre de mauvaises expériences dans le passé. Un parent qui est mort... un ami ou une amie? J'aimerais en apprendre davantage sur cette femme que je côtoie depuis près de vingt-quatre heures, mais je n'en ai pas l'occasion.

Elle vient de retirer d'un cintre un superbe complet noir, pour venir me le coller sur le torse. Elle fait un pas de reculons, le bras tendu, et m'examine sans aucune gêne.

— Hum... le noir, ça te va bien, mais tu sais quoi? Je pense qu'il faudrait une teinte plus pâle.

J'attrape le vêtement et m'écrie:

— Plus pâle? Du noir, c'est... c'est noir. Y'a pas d'autres teintes que ça.

— Ah, ah... c'est là que tu te trompes. Je savais bien que t'allais avoir besoin de moi.

Une vendeuse s'approche de nous au même moment et demande:

— Monsieur aime la teinte noir d'encre?

Je bafouille un oui sans enthousiasme.

— Si je peux me permettre, reprend-elle, avec votre teint et la couleur de vos cheveux, j'irais plutôt vers aile de corbeau. Ou noir de jais. Oui, attendez une minute, je reviens avec ces couleurs.

Je baisse les yeux vers Florence en grimaçant, mais au lieu de me prendre en pitié, elle éclate de rire devant mon désarroi. Elle ajoute même:

— Je te l'avais dit!

Je grogne pour la forme, mais je me tais en voyant la vendeuse revenir. Elle dépose une pile d'habits dans mes bras, puis elle me fait signe de la suivre. Le tout, accompagné d'un clin d'œil. Puis, en marchant devant nous,

elle balance les hanches et se tourne à quelques reprises pour me jeter un regard complice. Je ne réagis pas, mais je sens que ça commence à agacer Florence, qui ralentit le pas pour me permettre de la devancer. Je l'imité et l'attends. Elle accélère en soupirant. Une fois qu'elle est près de moi, je me penche pour lui murmurer:

— Qu'est-ce qu'il y a?

Haussement d'épaules. J'insiste:

— Pour vrai, y'a un problème?

— Non, non, laisse faire.

Je m'arrête complètement, cette fois, et lui fais face. Me doutant bien de ce qui la chicote, je plonge mon regard dans le sien et chuchote, pour ne pas être entendu de la vendeuse:

— Elle est pas mon genre, tsé.

— Oh, c'est pas ça! réplique-t-elle en vitesse.

Je la fixe. Elle se racle la gorge, pour finalement avouer:

— OK, mais tu l'as vue? Elle se dandine comme si elle était en maillot de bain et qu'elle voulait que tu admires ses fesses. Je veux dire... elle exagère!

Je secoue la tête en souriant. Je ne sais pas pourquoi cette pointe de jalousie me fait autant plaisir. Au contraire, ne devrait-elle pas me donner le goût de fuir à toutes jambes?

Il faudra que j'y réfléchisse plus tard. Pour le moment, la vendeuse nous attend. Elle commence même à taper du pied. Sans me poser plus de questions, je me penche et embrasse le bout du nez de Florence, qui le fronce de façon mignonne. Avant que je m'éloigne, elle m'attrape soudain par le collet et me rapproche de son visage pour me souffler:

— Je sais qu'on a dit que ça irait pas plus loin que la nuit d'hier et qu'en plus, on repart tous les deux bientôt, mais... ce week-end, il est pas encore fini, non?

Je hoche la tête. Elle continue sur le même ton:

— Alors au moins jusqu'à demain, on pourrait peut-être...?

— ... peut-être quoi?

Elle se mordille les lèvres. Ça me chatouille immédiatement dans le bas du ventre. Elle ajoute, l'air de rien:

— ... continuer à... à passer du temps ensemble? Sans aller voir ailleurs?

Elle a murmuré les derniers mots si bas que je peine à les comprendre, mais lorsque mon cerveau enregistre l'information, je souris et me permets de poser mes lèvres sur les siennes...

Elle se hisse sur la pointe des pieds pour m'encercler les épaules et le cou. Un raclement de gorge nous fait tourner la tête. La vendeuse – encore elle – pointe une cabine et dit:

— Vous pouvez utiliser cet espace. Merci de remettre les vêtements sur cette tringle, s'ils ne font pas.

Elle s'en va, le visage crispé. Florence pose les talons au sol. Inconsciemment, je suis son mouvement et me penche vers elle. Mais parce que ce n'est ni le lieu ni le moment de reprendre nos ébats de cette nuit, je me redresse en soupirant et la laisse s'éloigner à regret. Puis, comme un bon petit soldat, je prends la direction de la cabine d'essayage.

Demeurée de l'autre côté de la porte, ma compagne se fait un plaisir de juger chacun des habits que j'essaie. Elle secoue la tête ou, au contraire, me fait un grand sourire lorsque ça lui plaît. Moi, je la laisse décider. Très franchement, je m'en fous. Après une demi-heure de ce supplice – le magasinage et moi, ça ne sera jamais une histoire d'amour –, je décide que j'en ai assez et je sors de la cabine en ne tenant qu'un seul costume dans la main.

— Hé, mais l'autre aussi, il te faisait super bien! s'écrie Florence en allant chercher celui que j'ai abandonné derrière moi.

— Tout comme lui, dis-je en pointant celui que je tiens.

— Je sais, mais... c'est dommage. Le noir de jais était...

— OK, OK, je prends les deux, si c'est ce que tu préfères.

Elle relève la tête et me fixe, interdite. Puis, elle éclate de rire, croyant que je blague. Mais son rire s'éteint lentement quand elle me voit attraper

les deux habits et me diriger vers la caisse. Elle me suit en murmurant:

— Attends... Tu vas pas...? T'as vu le prix? Christophe, ils coûtent une fortune. T'es pas obligé de...

— J'ai pas le goût de me casser la tête, lui dis-je tandis qu'elle me talonne. Et ça pourrait être pratique si je...

J'hésite à continuer. Elle reprend à la blague:

— Si tu deviens PDG d'une entreprise multimilliardaire, oui! Allez, donne-moi-z'en un, je vais aller le porter à sa place.

Sauf qu'au lieu d'obéir, je pose les costumes sur le comptoir où la vendeuse, tout sourire de me voir dépenser autant, se met à *scanner* mes articles.

— Monsieur a trouvé tout ce qu'il voulait? me demandet-elle.

Je hoche la tête. Elle enchaîne en mentionnant le prix, ce qui fait pousser un petit cri de stupeur à ma voisine de droite. Je tends ma carte de crédit à la vendeuse, tandis que Florence reprend à mon oreille:

— Écoute, c'est ridicule de s'endetter comme ça.

— Je m'endette pas, arrête un peu.

— Mais tu paies avec une carte de crédit! C'est exactement la définition de s'endetter, selon moi.

Très franchement, je commence à croire que c'était une mauvaise idée de prendre les deux costumes, mais pas à cause du prix. Plutôt à cause de la petite pie, près de moi, qui ne peut s'empêcher de me donner son avis. Il faut dire qu'elle ne connaît rien de ma situation. Comment pourrait-elle savoir ce que ce montant représente pour moi et ma famille?

C'est vrai aussi que je n'ai pas l'intention de m'étendre sur le sujet ni de lui donner des explications. Pour clore la conversation, je me dépêche de terminer la transaction, d'attraper le sac dans lequel l'employée a déposé mes achats, puis de sortir de cette boutique, Florence sur les talons.

Mauvais *timing*...

Juste là, sur le trottoir, se trouve celui que je n'avais pas envie de voir. Celui qui s'est fait un plaisir de nous dépasser en sauvage, sur la route, un

peu plus tôt aujourd'hui. Et j'ai nommé mon cher cousin...

Dans mon dos, Florence continue de me rebattre les oreilles, mais je ne l'écoute plus. Mon regard est fixé sur Jay.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Florence

Je ne remarque pas tout de suite le changement d'attitude de Christophe. Trop occupée à tenter de le raisonner pour qu'il retourne dans la boutique afin de rapporter un des deux habits, je ne vois pas tout de suite l'autre homme qui se trouve près de nous. Mais après quelques secondes pendant lesquelles mon compagnon semble m'ignorer, je reprends mon souffle. Ce n'est qu'à ce moment que je comprends que quelque chose cloche.

Un homme à peine plus petit que Christophe le dévisage. Ce dernier, la mâchoire serrée, les yeux plissés, ne dit pas un mot, mais son visage parle pour lui. Ça ne semble pas être l'amour fou entre ces deux-là. Et d'abord, de qui s'agit-il? Afin de comprendre ce qui se passe et d'attirer leur attention, je me racle la gorge, mal à l'aise. C'est l'autre qui baisse les yeux vers moi. Aussitôt, son regard se transforme. Il paraît s'amuser de la situation.

D'ailleurs, il me tend la main et se présente:

— Bonjour, je suis Jason... Jay, pour les intimes.

— Euh... salut. Moi, c'est Florence. Je suis...

Je jette un coup d'œil à Christophe, ne sachant trop de quelle façon décrire notre relation, mais il ne me vient pas en aide du tout. Il semble figé dans le roc. Je reprends donc:

— Une amie de Christophe.

— Sa petite amie? s’informe Jason sans aucune gêne.

Je bredouille:

— C’est-à-dire que je... ben... on se connaît pas depuis très longtemps, donc...

L’autre hoche la tête avant de revenir à Christophe. Je ne saisis toujours pas très bien le lien qui les unit, mais je ne tarde pas à l’apprendre.

— L’enterrement de Claude va avoir lieu à quinze heures. Tu seras là?

Un membre de sa famille, donc...

— Ouais... c’est moi qui ai les cendres, alors j’ai pas trop le choix.

— T’étais où, hier, d’ailleurs? Je t’ai cherché dans l’hôtel, mais je t’ai pas vu. Faut dire qu’il y avait du monde en masse, avec le congrès des dames plastiques, indique-t-il avec un sourire méprisant.

Je fronce les sourcils. Mais c’est qu’il parle des représentantes Supercare, lui! J’ouvre la bouche quand Christophe interrompt ma lancée:

— J’ai pas dormi là. J’avais pas envie de croiser ton père.

Confuse, je tourne la tête vers mon compagnon. Il avait une chambre là-bas, et il n’y est pas allé? Comment peut-il avoir préféré le motel où nous avons passé la nuit à cet immense hôtel? À moins que lui non plus n’ait pas réussi à réserver à temps.

— T’étais où, d’abord? À part notre hôtel pis le vieux motel à l’extérieur de la ville, je vois pas où...

Jason s’arrête, tandis qu’un large sourire s’épanouit sur son visage.

— J’en reviens pas! T’as préféré aller dans ce motel miteux plutôt que de dormir dans ta suite? Chris, tu le sais, hein, que t’es un cas désespéré?

Je cligne des yeux à plusieurs reprises, tentant de remettre en ordre les infos qui me parviennent au compte-gouttes. J’observe Christophe, qui me jette un coup d’œil rapide avant de rétorquer:

— J’avais besoin d’air. Pis c’était pas si infernal que ça.

Je réagis enfin, croyant avoir saisi ce qui se passe. Je pose la main sur le bras de Christophe et vérifie:

— T'avais une suite à l'hôtel? Pourquoi t'es resté avec moi, dans ce cas? Pour...

Mon visage se vide de tout son sang, alors que je crois avoir tout compris.

— C'était pour profiter de moi? Pour pouvoir passer la nuit avec moi?

Enfin, il détourne son attention de l'autre homme pour me l'accorder. En secouant la tête, il réfute:

— Non! Bien sûr que non! J'avais pas prévu d'avoir un accident avec toi, d'abord. Ni qu'il y aurait une panne d'électricité.

— Mais quand t'as vu qu'on était coincés là, t'aurais pu... je sais pas, appeler quelqu'un pour qu'il vienne te chercher, il me semble. Tu viens d'ici, tu me l'as déjà dit. Et visiblement, tu connais... des gens! dis-je en pointant Jason du menton.

Ce dernier semble prendre plaisir à assister à la dispute qui vient d'éclater entre Christophe et moi. Son regard passe de l'un à l'autre, sans qu'il perde sa belle assurance.

— En plus, les routes étaient dégueu, reprend mon compagnon, tu le sais autant que moi. C'était pas le moment de sortir.

— N'empêche que t'as pas été honnête avec moi!

— Florence, c'est pas comme si on se connaissait depuis des lustres. Qu'est-ce que tu croyais? Que j'allais tout te déballer juste parce qu'on était sur le point de passer une nuit ensemble? Je suis... je suis pas... bredouille-t-il en faisant un pas vers moi.

Mais je ne le laisse pas terminer sa phrase. Ce qu'il vient de me dire me blesse beaucoup plus que ça le devrait. Je lève les mains devant moi pour l'empêcher de s'approcher. Jason, toujours aussi amusé par la situation, déclare à mon intention:

— Tu sais, si c'est d'une chambre à l'hôtel que t'as besoin, je peux t'aider, moi. Parce que notre cher Christophe ici présent, il a pas l'air trop pressé de le faire...

— Ah, ferme-la, toi! s'écrie aussitôt mon compagnon en me lâchant des yeux un instant.

Jason lui fait signe de se calmer, mais ajoute tout de même:

— J'ai une belle suite que je peux te prêter... T'auras jamais été aussi bien logée, me propose-t-il.

— Une suite dans cet hôtel de luxe? C'est que... je peux pas me le permettre. C'est beaucoup trop cher.

— Mais non... t'es une amie de mon cousin Chris. Donc, t'es un peu mon amie à moi aussi... Et les amies, on les fait pas payer, conclut-il avec un sourire un peu trop étincelant.

N'empêche que son offre est alléchante. Très alléchante. Si je me laisse convaincre, je pourrais dormir à l'hôtel et ainsi assister à toutes les conférences qui auront lieu durant le week-end. Plus besoin de retourner à ce motel! Ni de m'obstiner avec la réception de l'hôtel pour tenter de comprendre d'où vient l'erreur de réservation.

Christophe, toutefois, ne reste pas silencieux à attendre que je me décide. Il me tire par le bras pour discuter sans que les oreilles indiscrètes de son cousin nous entendent:

— Florence, c'est pas une bonne idée, murmure-t-il. Jay est pas... c'est pas un gars à qui tu peux faire confiance.

— Alors que toi, oui? Tu m'as menti, je te ferai remarquer!

— J'ai pas menti! se fâche-t-il. J'ai juste pas... pas tout dit. Et qu'est-ce que ça change? Oui, j'ai une suite à l'hôtel. Non, j'avais pas envie d'y aller. Ça fait quoi?

— Ça fait que... que tu savais que je ratais toutes les conférences d'hier! Et t'as rien dit!

Il secoue la tête en soupirant, à court d'arguments. Je reprends:

— Pire que ça, t'avais pas l'intention de m'en parler aujourd'hui non plus. Tu comptais faire quoi, ce soir? Me ramener dans ce motel pour qu'on y passe une autre nuit?

— J'avais... j'avais pas de plan.

On se regarde un moment, sans rien ajouter. Je retiens mes larmes. Je ne peux pas croire que ça va se terminer comme ça. Mais il ne dit rien. Il ne tente pas de me retenir, alors j'acquiesce et je murmure :

— Dans ce cas, c'est réglé. Je vais profiter de la générosité de ton cousin.

Sur ces mots, je le plante là pour aller rejoindre Jason, qui m'a gentiment attendue. Je lui annonce que j'accepte son offre. Il me gratifie d'un clin d'œil, puis il me propose de prendre sa voiture pour s'y rendre de ce pas.

— C'est que je... j'ai des tas de trucs dans mon auto, alors...

— Chris te la ramènera. Hein, Chris, tu peux au moins faire ça pour elle ?

Ce dernier enfouit les mains dans ses poches et fixe le sol. Il hoche malgré tout la tête à la question que lui a posée son cousin. Je lui tends ma clef de voiture, qu'il accepte sans dire un mot. Seule la paume de sa main effleure la mienne. Je frissonne, mais je n'en montre rien. Je suis en colère contre lui. Contre ses mensonges.

Et aussi parce qu'il ne me montre pas qu'il veut que je reste avec lui...

Sur ce, j'emboîte le pas à Jason, qui me guide vers son véhicule. Cette auto me dit vaguement quelque chose, mais je n'ai jamais eu l'œil pour les voitures. N'empêche que celle-ci me paraît être de luxe. Je me glisse sur le siège passager et j'apprécie aussitôt le cuir sous mes cuisses. Ça sent le neuf, là-dedans. Je me redresse toutefois sur le banc pour jeter un dernier coup d'œil à Christophe. Il a déjà tourné les talons pour se diriger vers mon auto.

Pourquoi est-ce que j'ai l'impression de faire une gaffe ?

Christophe

Je n'ai absolument aucune envie de voir le petit air suffisant de mon cousin. C'est pourquoi je file sans demander mon reste. Je balance le sac contenant mes achats sur le siège passager de la voiture de Florence, puis je me glisse sur le banc côté conducteur. Dans la rue, j'entends vrombir la décapotable de Jay. Il passe à toute vitesse près de moi, et je serre les poings sur le volant.

Je le vois disparaître au loin et me retiens de le suivre pour le forcer à faire descendre Florence du véhicule. J'ai cette désagréable impression qu'elle n'est pas en sécurité avec mon cousin. J'aurais peut-être dû en faire davantage pour la retenir, mais j'étais convaincu qu'elle ne m'écouterait pas, alors j'ai laissé Jay l'entraîner avec lui.

Quel imbécile je suis!

Je donne un petit coup sur le volant, puis je prends une longue inspiration afin de retrouver mon calme. D'abord, aller porter la voiture de Florence à l'hôtel.

Ensuite...

Ensuite, une bonne discussion avec mon oncle s'impose. Discussion que je repousse depuis trop longtemps déjà.

Je démarre l'auto et je la conduis à bon port sans encombre. Elle serait due pour un bon entretien, cette bagnole, mais ce n'est pas à moi de m'en charger. Je la stationne à ma place attitrée, et je remarque que celle de Jay n'est pas à la sienne. Étrange. Il est parti bien avant moi et, à la vitesse où il roulait, il aurait dû être ici depuis un moment déjà.

Ne pouvant décemment pas rester là à les attendre tel un mari jaloux, je sors de l'auto et me dirige vers l'impressionnant portique de l'hôtel. Je ne m'habituerai jamais à toute cette opulence. C'est grotesque et tellement tape-à-l'œil. Mais ça semble plaire aux visiteurs qui viennent séjourner ici par milliers, et ce, malgré les prix plus qu'extravagants des chambres.

Je passe le hall d'entrée et atteins l'ascenseur, dans lequel je pénètre moins d'une seconde plus tard. Je sors ensuite ma carte personnalisée et appuie sur le bouton menant au dernier étage.

Là où se situe ma suite...

Je me tasse dans un coin de l'ascenseur, tête baissée, car il s'arrête à quelques reprises et je n'ai pas envie de faire des sourires à tout un chacun. Lorsqu'enfin je parviens à mes appartements, je sors en vitesse et balance mon sac contenant mes nouveaux habits fraîchement achetés sur le sofa. Puis, je sors mon cellulaire de ma poche et j'appelle mon oncle.

Ça sonne une, deux, trois fois avant qu'il réponde, toujours aussi sèchement:

— C'est encore toi, Christophe?

— Tu as reconnu mon numéro, cette fois?

Sans répondre à ma pique, il demande:

— Où es-tu?

— Ici... à l'hôtel. Dans ma suite.

— Enfin! J'arrive.

— Non, je... c'est moi qui viens. Bouge pas.

— Trop tard, je suis déjà devant ta porte. Ouvre-moi.

Je soupire, coupe la ligne, puis je vais ouvrir la porte, sans toutefois rester sur place pour l'inviter à entrer. Il le fait de toute manière et se dirige

d'un pas ferme vers le salon, une enveloppe à la main. Il la dépose sur la table basse avant d'attraper un verre de cristal, pour ensuite se verser l'alcool de son choix. Tout en s'exécutant, il déclare:

— Ton absence a été remarquée, hier. On s'est réunis en soirée en hommage à ton père.

— J'ai pas été invité, dis-je en fixant l'extérieur, planté devant les immenses fenêtres du salon.

— Jason devait pourtant le faire, répond mon oncle en se rapprochant de moi.

— Parlant de mon cousin, où il dort? dis-je en me tournant vers le frère de mon père pour lui faire face. J'ai besoin d'avoir son numéro de chambre.

— Hum... je ne sais pas trop. Ici et là... Il n'a pas de suite réservée à son nom comme toi, tu sais. Alors il change au gré de ses envies.

— Faut que je lui parle.

— Appelle-le. Il répond, lui, quand on lui téléphone, me lance mon oncle.

Je soupire, puis je vais m'écraser sur un canapé. Avec une certaine retenue, mon «invité» prend place sur celui qui me fait face et pose son verre sur la table basse. Puis, en s'adossant tranquillement, il défait le premier bouton de son veston, tout en m'annonçant:

— Depuis la lecture du testament, qui nous a tous causé un choc, tu t'en doutes bien...

— Pas autant qu'à moi...

— On a dû effectuer quelques changements, continue-t-il sans se soucier de ma remarque. Puisque c'est moi qui dois tout gérer, j'ai décidé de...

Je me penche vers l'avant et pose les coudes sur mes genoux, la mine basse. S'il ne tenait qu'à moi, ça ferait longtemps que j'aurais envoyé promener cette compagnie et tout ce qui vient avec. Sauf que je n'en ai pas les couilles, il faut croire. Pas encore. Et je ne le ferai peut-être même jamais, si je me fie à ma manière de gérer ma famille. Je songe de nouveau aux demandes ridicules du testament de mon père.

Trouver une femme et fonder une famille...

Je ne peux m'empêcher de songer à Florence et à son sourire délicat. Je me secoue. Non. Il ne s'agit que d'une histoire d'un week-end, pas plus. Et encore! Elle est partie avec ton cousin, je te rappelle, mon pauvre Chris!

À voix basse, je me permets malgré tout de couper mon oncle, qui a décidé de m'expliquer en long et en large les changements qu'il a apportés à l'entreprise:

— Pourquoi mon père a mis un truc pareil dans ses derniers souhaits, tu le sais, toi? Pour me faire suer, une fois de plus?

— Justement, Christophe. Parlant de ça, il y a des choses que tu dois savoir...

Je soupire, ce qui n'empêche pas Pierre de continuer sans se laisser démonter:

— Il aimait ta mère comme un fou et... et il était prêt à tout pour son bonheur. Même à...

Il se tait en me fixant, reprend son verre pour en boire une autre gorgée avant de souffler:

— T'étais pas un enfant facile.

Je m'esclaffe. Il poursuit:

— Et puis il y a quelque chose que j'aimerais que tu voies, termine-t-il en tendant la main vers son porte-document.

Je l'ignore pour me lever et faire les cent pas dans la pièce. Après m'être éloigné, je réplique:

— Si tu veux mon avis, la seule chose que mon père espérait, c'était que je disparaisse de sa vie! Il a jamais pu tolérer ma présence.

— Il avait ses raisons.

— Ses raisons, tu dis? Je devais rester constamment seul! J'ai jamais pu aller à l'école avec les autres enfants. Je devais rester caché ici comme un... comme un paria! C'est comme s'il voulait que personne me voie!

— Il t'a payé les meilleurs professeurs! rétorque mon oncle en se levant à son tour, mais tu n'as toujours été qu'un ingrat, à constamment juger ses décisions.

Je m'arrête pour lui faire face.

— J'ai pas été ingrat. J'ai fait exactement ce qu'il voulait. Jusqu'à... jusqu'à ce que j'en puisse plus!

Les traits de mon oncle se crispent au moment où il marmonne:

— De toute façon, tu comprendras vite ce qu'il en est en jetant un œil à ce que j'ai déposé sur ta table.

— Bon, ça suffit! Si tu voulais me voir juste pour me parler de la compagnie, j'ai pas de temps pour toi. Faut que je mette la main sur ton fils avant qu'il...

— Avant qu'il quoi?

— Oublie ça. Je veux juste savoir où il est.

Pierre émet un long soupir. Il rattache ensuite son veston et se dirige vers la sortie. Avant de pousser la porte, il se tourne vers moi et déclare:

— Tu ferais un bon président, si tu te décidais à faire ce qu'on te demande, pour une fois. Mais il faut croire que t'as de la mauvaise graine en toi... comme l'a toujours su ton père.

Je serre les poings, sans bouger.

— Dès le début, ajoute-t-il, j'ai averti ton père que c'était une mauvaise idée d'épouser ta mère. Je savais ce que ça donnerait...

— OK, ça suffit. J'en ai assez entendu.

— Et moi, j'en ai déjà trop dit.

Sur ces mots, il sort et referme la porte sans se retourner. Je reste là à fixer le vide. Je pense aux raisons pour lesquelles je suis parti. À la réaction de mon père face à ce départ.

J'observe ce qui m'entoure. Florence aurait aimé que je l'amène ici. Ce qu'elle ne sait pas, c'est ce qu'il m'en aurait coûté. Je déteste tellement cet endroit... Ce qu'il me rappelle. Ce qu'il signifie.

Je voudrais pouvoir me sauver une fois de plus, mais mon cellulaire sonne sur le canapé où je l'ai lancé avant l'arrivée de mon oncle. Je vais le récupérer pour y lire le texto qui vient d'entrer. Il provient de Jay, qui m'écrit, plus fier que jamais:

Jay

Elle est plus chaude qu'il y paraît, ta petite amie. Merci de me l'avoir présentée...

Je pousse un juron. Sans lui répondre, je pars à la recherche de cet enfoiré. Je ne me fais néanmoins pas trop d'espoirs. L'hôtel est immense et ça pourrait prendre du temps avant que je ne lui mette la main au collet.

Mais je sais être patient.

Jay est mieux de rester caché s'il ne veut pas passer un très mauvais quart d'heure...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12

Florence

QUELQUES MINUTES PLUS TÔT

J'ai le dos collé au siège et la main droite agrippée à la poignée de la porte, tellement mon chauffeur conduit vite. Je n'ai jamais été nerveuse en voiture, mais cette fois, disons que je ne suis pas du tout à l'aise. Puisque Jason ne semble même pas s'en rendre compte, je finis par lui mentionner :

— Tu... tu vas vite. C'est pas cinquante, la limite, sur cette rue ?

— Hum... ça se peut.

Il me jette un coup d'œil accompagné d'un petit sourire condescendant. Je l'apprécie de moins en moins, cet homme. Comment peut-il avoir des liens de parenté avec Christophe ? Les deux ne se ressemblent absolument pas. Ni physiquement ni du point de vue de leur personnalité.

Si Christophe est grand et plutôt musclé, Jason est mince et délicat. Ses longs doigts sont posés sur le bras de vitesse, ce qui me permet de les détailler. Je revois ceux de mon amant de la nuit dernière, ce qui me donne presque immédiatement des frissons.

Je ne peux pas croire qu'il m'ait menti de la sorte ! Il ne peut pas avoir tout programmé d'avance, c'est vrai. N'empêche qu'il aurait pu être un minimum sincère. Sans compter que je me rends compte qu'il est un vrai

mystère, au fond. D'où sort-il tout cet argent, d'abord? Avait-il vraiment les moyens de se payer deux complets à ce prix ou a-t-il seulement voulu m'impressionner?

Perdue dans mes pensées, je ne réagis pas à la question que me pose Jason, alors qu'il tourne dans une rue commerçante. Il finit par s'arrêter complètement sur le bord de la rue pour couper le moteur. Je tourne la tête vers le trottoir pour comprendre ce qu'on fait là.

— Euh... on allait pas à l'hôtel?

— Avant, j'ai un truc à acheter ici. Tu m'accompagnes?

J'acquiesce et je sors pour le suivre vers une boutique. Je lève les yeux et remarque les lettres SQDC. Ah... N'étant pas une consommatrice de cannabis, je n'avais pas reconnu immédiatement l'affiche. Jason, pour sa part, semble être un habitué des lieux, car il pénètre à l'intérieur et salue le vendeur comme s'il était un grand ami à lui. Je le laisse discuter un instant, sans intervenir.

Lorsque le vendeur s'éloigne pour aller chercher quelque chose, je murmure:

— Dis, ça te dérange si je t'attends dehors?

— Quoi, t'es pas à l'aise ici? blague-t-il.

— C'est pas ça... Je vais juste en profiter pour aller à la boutique d'en face. Je me suis fait voler et j'ai besoin de deux ou trois articles. On se rejoint à ta voiture dans une vingtaine de minutes?

Il hoche la tête sans me regarder, car le vendeur est revenu. Je sors donc de là en vitesse. Sans pouvoir m'en empêcher, je vérifie si des gens m'ont vue pousser la porte. Je ne devrais pourtant pas avoir honte d'y être entrée. C'est légal, désormais, d'acheter du cannabis. Me trouvant ridicule, je traverse la rue et entre dans la pharmacie, où je trouve ce qui me manque. Je sors avec mon sac pour retourner à l'auto, mais Jason n'y est toujours pas.

Je prends donc mon temps et flâne devant la vitrine d'un autre magasin. Le mannequin, de l'autre côté de la vitre, porte un déshabillé des plus affriolants. Je m'avance pour mieux l'admirer.

Autrefois, je me rappelle avoir porté ce genre de vêtements. Avant mon opération. Avant la cicatrice. Ça me ramène à la nuit dernière. Au moment où Christophe a touché mon corps. J'ai habilement déjoué ses caresses pour éviter qu'il ne voie cette marque, sur mon ventre. La noirceur aidant, il n'a rien vu. Du moins, il n'a rien dit.

Je frissonne une fois de plus en pensant à ces moments intimes. J'aperçois mon sourire, qui se reflète dans la vitrine... ainsi que le visage de Jason, qui s'approche de moi. Je cesse aussitôt de sourire et lui annonce que je suis prête. Il ignore mes paroles et demande plutôt en pointant le mannequin du menton:

— Tu veux entrer essayer quelque chose?

— Non! Non, merci. J'ai... j'ai trouvé tout ce qu'il me fallait.

— T'es certaine? Parce que moi, j'irais bien y faire un tour...

Je refuse une fois de plus, mais Jason n'y prête guère attention. C'est clairement une habitude, chez lui, de ne pas se soucier de ce que veulent les autres, on dirait... Il m'abandonne d'ailleurs sur le trottoir et entre dans la boutique avant de se diriger vers une employée. Je le vois montrer le mannequin, ce qui me pousse à le suivre en vitesse.

— Qu'est-ce que...? Es-tu en train de demander ce déshabillé pour moi? J'en veux pas! Je te le dis, j'ai fini mes achats, on peut partir.

— Attends... je suis pas pressé. Ça va te prendre un p'tit cinq minutes pour l'essayer. S'il te plaît... Allez, je te l'achète.

— Pour quelle raison tu me paierais un truc pareil?

— Pour te faire plaisir. Et parce que tu traînes avec mon cousin. Juste pour ça, tu mérites une compensation.

Je le tire par le bras, mais il insiste:

— Allez, fais pas l'enfant. Tiens, la vendeuse revient, justement.

Cette dernière me tend le déshabillé avec un sourire complice. Elle me pousse carrément dans la cabine d'essayage, où elle murmure:

— S'il est trop petit, j'irai chercher une autre taille, t'en fais pas. Ton *chum* en saura rien...

— C'est pas mon...

Elle ne me laisse pas terminer et tire le rideau. Je rage toute seule quelques secondes avant de me calmer. En soupirant, je place le cintre sur un crochet, question d'observer le déshabillé. C'est vrai qu'il est beau. Je suis à moitié convaincue qu'il plairait à Christophe. Et peut-être même que ma cicatrice ne serait pas trop évidente, là-dedans. Il y a du tissu sur le ventre, au niveau du nombril. Il est transparent, c'est vrai, mais il faudrait que je l'enfile pour m'assurer que...

Me voilà déjà en train de retirer mon chandail et ma jupe. Je suis pathétique. Pourtant, je sais que j'aurai l'air d'une folle avec ça sur le dos. N'empêche que c'est plus fort que moi. Je veux vérifier si je peux encore séduire un homme. Un homme du nom de Christophe...

J'insère mes bras dans le minuscule vêtement de dentelle, puis je le laisse descendre sur mes hanches. Je tire un peu vers le bas avant de me tourner vers le miroir. Là, je m'admire de haut en bas.

Pas si mal...

Mes cuisses sont mises en valeur, ainsi que mes seins, que je n'ai pourtant pas en abondance. Avec ce support, on croirait presque que je porte une taille de plus. Je souris et pivote pour observer mes fesses. Waouh... je ne m'attendais pas à ça. Tandis que j'évalue ma silhouette, j'en oublie quasiment où je me trouve. Un bruit de rideau qui glisse me fait toutefois écarquiller les yeux.

Je m'apprête à crier à l'intrus de sortir de là quand je croise le regard de la vendeuse, qui tend déjà les bras vers moi en se glissant dans la cabine. Heureusement, le rideau se referme derrière elle. N'empêche que ses mains se posent sur mes bretelles, qu'elle ajuste en un clin d'œil. Tout en s'exécutant, elle babille sans arrêt:

— Très joli! Vraiment très joli. Votre corps est fait pour porter ce déshabillé. Vous avez pas beaucoup de poitrine, mais ce *push-up* est conçu exprès pour ça. Regardez un peu comme il parvient à soulever vos seins.

En prononçant cette dernière phrase, elle se permet de soupeser mes atouts comme deux petites pommes qu'elle hésiterait à acheter à l'épicerie! Je déglutis, sans oser la repousser. Elle me lâche enfin et descend les paumes sur mes fesses, afin de bien y mouler le tissu.

Je ne sais plus quoi faire pour retrouver un semblant de dignité. J'ai l'impression d'être une livre de viande qu'on soupèse et évalue! Lorsqu'elle termine enfin son inspection, la vendeuse repousse le rideau pour sortir, tout en m'observant une dernière fois, satisfaite. Son regard me met déjà assez mal à l'aise, mais c'est encore pire quand je me rends compte qu'elle n'est pas la seule à admirer le spectacle.

Juste derrière elle se trouve Jason, qui sourit en m'examinant sans la moindre gêne. Je me cache comme je le peux avec mes bras avant de crier:

— Mais fermez ce foutu rideau!

— Ben quoi...? Quand on a un si joli corps, il faut pas en avoir honte! réplique la vendeuse.

Elle soupire en secouant la tête, mais finit malgré tout par obéir. Je m'empresse de me rhabiller avec des gestes brusques. Je ne peux pas croire que Jason vient de me voir ainsi vêtue!

Une minute plus tard, je sors de la cabine, le visage fermé, et je passe devant la vendeuse sans me soucier de lui parler. Je quitte cet endroit, furieuse, et tape du pied en attendant que Jason daigne me rejoindre. Il ne le fait que quelques instants plus tard, un sac dans les mains. Et là, fier comme un paon, il déclare:

— Ça te faisait si bien. J'ai pas pu me retenir de te l'acheter...

Je voudrais le lui arracher pour le déchirer en morceaux, mais Jason semble pressentir mon geste, car il déverrouille les portières et lance le sac sur la banquette arrière. Puis, sans plus de cérémonie, il s'installe derrière le volant et fait rugir son moteur. Les poings serrés, je m'assois à mon tour sur mon siège, me jurant bien de ne plus prononcer un seul mot du trajet.

Vivement que je sois débarrassée de ce crétin!

Christophe

Un second texto entre. Il ne s'agit que d'une photo, cette fois.

De Florence...

Je manque de m'étouffer en cliquant sur l'image. C'est bien elle. À moitié nue en plus, si ce n'est de ce minuscule déshabillé! Mais qu'est-ce qu'ils ont foutu, tous les deux? J'ai bien envie de serrer mon cellulaire jusqu'à en faire craquer la vitre, mais je me contrôle en prenant plusieurs inspirations. Après un moment, je me dis que cette fille, je ne la connais pas du tout. Et si c'était son genre de séduire les hommes les uns à la suite des autres?

Oui, mais mon cousin? Il me semble qu'elle mérite mieux. Beaucoup mieux.

Je rapproche la photo de mon visage, car un détail me chicote. L'expression de Florence ne paraît pas du tout détendue. Au contraire, elle paraît crispée. Un peu comme si elle venait d'être surprise. Surprise et choquée.

Cet enfoiré est allé voir de quoi elle avait l'air dans... mais oui, c'est bien une cabine d'essayage! Je le remarque aux miroirs, sur les côtés. Et au cintre, accroché derrière elle.

Voilà où ils sont allés, au lieu de se rendre directement à l'hôtel. Cette saleté de Jay l'a traînée dans les magasins où il l'a convaincue je ne sais comment d'essayer ce genre de tenue. C'est qu'il est doué pour manipuler les gens, mon cher cousin.

Écœuré, je décide de prendre les choses en main. Ça presse. J'appelle illico la réception et demande à avoir le numéro de la suite de Jay. Pas besoin de me présenter, puisque la réceptionniste remarque vite que l'appel provient du dernier étage. Je note le numéro de l'étage où se trouve mon cousin, puis je m'empresse de m'y rendre sans plus attendre.

Il ne s'y trouve évidemment pas déjà, mais avec ma carte donnant accès à toutes les chambres, je peux ouvrir la sienne et l'attendre sagement sur place. Je ne sais pas dans combien de temps ils arriveront, alors je vais m'asseoir confortablement sur un des canapés de sa suite.

Hmm... Pas si mal. Moins confo que les miens, mais à peine. Je fixe le vide pendant un long moment. J'entends enfin la poignée tourner, dans le portique. Je reste assis sans bouger, les bras étendus de chaque côté de moi.

Mais je saute vite sur mes pieds quand me parvient le cri de surprise de la femme qui accompagne Jay.

— Hé, mais! Mais qu'est-ce que tu...? Lâche-moi!

— Allez... avoue que t'as pas essayé ce déshabillé pour rien. T'avais clairement des idées derrière la tête. Laisse-toi faire un peu.

— Arrête!

— Chris en saura rien, c'est promis. Apprécie le moment et tais-toi un p...

Il ne termine pas sa phrase. Il faut dire que ce serait vachement difficile, étant donné que je lui ai agrippé le cou pour le coller au mur. Son visage devient vite rouge tomate, tandis qu'il essaie de me repousser. Il n'a aucune chance. Tout ce qu'il réussit à faire, c'est chuchoter, la gorge compressée par ma poigne:

— C'est... quoi... ton... problème... foutu... bâtard?

— Mon problème, c'est toi, dis-je à cinq centimètres de sa face. T'espérais quoi en m'envoyant une photo d'elle? Que j'allais rester dans mon coin sans rien faire?

La principale intéressée s'écrie en reprenant ses esprits:

— Quelle... quelle photo? De quoi tu parles?

Je lui jette un coup d'œil pour m'assurer qu'elle va bien dans les circonstances. Puisque ça semble être le cas et que mon cousin va devoir s'expliquer, je le relâche brusquement. Il passe près de tomber par terre, mais se retient à la dernière seconde.

Le souffle court, il se met à chialer comme un gamin:

— Méchant malade! Je vais le dire à mon père! Il va... il va...

— Il va rien dire du tout quand il va savoir ce que TOI, t'étais en train de faire avec Florence. Maintenant, tu vas t'excuser.

— Pff... M'excuser? T'es malade? Elle voulait que je la baise autant que...

Une fois de plus, je ne lui permets pas de finir. Je le repousse contre le mur et l'y tiens solidement. Puis je murmure, tout sourire:

— Tu t'excuses... maintenant.

Avec rancœur, il tourne la tête vers Florence, qui a reculé de quelques pas, pour lui cracher qu'il est désolé. Je vois bien qu'il n'est pas sincère, mais je doute de pouvoir en tirer quoi que ce soit d'autre. Je le lâche donc de nouveau et demande à Florence si elle préfère venir avec moi ou demeurer sur place avec mon cousin.

— Je... je te suis. Pas question que je reste avec lui une seconde de plus.

Je hoche la tête, satisfait, puis je salue Jay, qui nous regarde partir d'un air mauvais. Mais il ne fait aucun mouvement pour retenir Florence. Il a intérêt... Il sait très bien que je ne l'aurais pas toléré. Une fois dans le couloir, ma compagne demande:

— On va où?

— Dans ma chambre.

Elle s'immobilise dans le couloir. Je reviens sur mes pas et la rassure:

— T'inquiète, je suis pas comme lui. Je vais pas te sauter dessus. Fais-moi confiance.

Elle secoue la tête. Ses yeux se remplissent de larmes. J'amorce un geste pour la calmer, mais elle lève la main pour que je ne la touche pas. Elle ne

fait que murmurer:

— C'est le choc, désolée. Je m'attendais pas à ce qu'il... Au début, il avait l'air correct. Je veux dire... il était un peu intense, mais sans plus. Et c'est ton cousin, alors j'ai cru que je pouvais lui faire confiance.

— Je suis désolé. J'aurais pas dû te laisser partir avec lui. Mais... t'étais tellement en colère contre moi que...

— Je sais... j'étais surtout fâchée de savoir que tu m'avais menti.

— C'était pas mon but. J'avais juste pas envie de penser à... à cette vie, quoi. Excuse-moi encore.

— Ça va. Je suis plus en colère.

Elle prend une grande inspiration, essuie le bord de ses yeux, puis déclare:

— OK, alors tu me montres cette superbe suite que tu as louée? Tu dois vraiment être riche pour pouvoir te payer un endroit pareil, même pour seulement un week-end. C'est énorme, ici!

J'ouvre la bouche dans le but de lui expliquer réellement ce qu'il en est, quand la porte de l'ascenseur s'ouvre, au bout du couloir. Elle se met à courir vers celui-ci, tout en me tirant par le bras pour que je la suive. Elle se faufile avant moi dans la cabine et bloque la porte, me permettant ainsi d'y entrer à mon tour. Elle s'apprête à appuyer sur un bouton, mais lève les yeux vers moi pour me demander:

— Quel étage?

— Le dernier. Mais attends, je dois *scanner* ma carte.

Ce que je fais aussitôt. Elle fronce les sourcils, et je vois bien qu'elle est confuse. Il est décidément temps que je mette les choses au clair, alors je n'hésite pas une seconde de plus et j'appuie sur le bouton qui commande l'arrêt de l'ascenseur. Nous nous immobilisons entre deux étages. Et là, je me lance dans le vide:

— Écoute... ce que tu vas voir en entrant dans ma suite va peut-être te causer un choc, mais... je vais tout t'expliquer, promis. En gros, c'est... c'est juste ma vie. Et il se pourrait qu'elle te surprenne un peu.

— De quoi tu parles? rétorque-t-elle avec un demi-sourire.

Elle tente de repartir l'ascenseur, mais je l'en empêche et ajoute:

— Je... je suis pas pauvre.

— Oui, ça, j'avais compris.

— Non, je veux dire... vraiment pas. Même que... j'ai pas mal d'argent. Ou plutôt, ma famille en a. Moi... moi, je viens pas ici très souvent. Mais quand je le fais, je dois vivre avec tout ce luxe qui me met mal à l'aise, tu vois.

— Je vois... enfin, je pense, répond-elle.

Mais je serais prêt à parier que ce n'est pas le cas. Alors, avant qu'elle me découvre sous mon vrai jour, je ne peux résister à l'envie de la prendre dans mes bras une toute dernière fois. Parce qu'après ça, je ne pourrai plus savoir si elle est sincère ou pas avec moi.

C'est ainsi.

Je le sais. J'ai souvent vécu cette situation.

Les femmes que j'ai connues et qui se sont la plupart du temps jetées sur moi ne l'ont pas fait pour les bonnes raisons. Elles ne l'ont fait que pour l'argent...

CHAPITRE 13

Florence

Christophe m'entoure de ses bras en se penchant vers moi. Je frémis, ne réussissant pas à résister à cet assaut. Je gémis plutôt, les lèvres collées aux siennes. J'en rêve depuis ce matin. Mon corps n'en pouvait plus d'attendre que mon amant me touche de nouveau. Nos langues dansent l'une avec l'autre avant qu'il se détache à peine afin de reprendre son souffle.

Il murmure, près de mon oreille:

— J'étais en train de devenir fou, à penser à ce que mon cousin et toi...

— Tu me connais mal si tu pensais que j'allais lui tomber dans les bras, dis-je à voix basse.

Il recule la tête et me fixe avant de répondre franchement:

— Justement. C'est à peine si on se connaît, toi et moi, et pourtant...

J'acquiesce. Je comprends ce qu'il veut dire. De mon côté aussi, c'est quelque chose que je n'ai pas vécu souvent. Jamais, pour être honnête. Mais ça, je le garde pour moi. Je souris simplement et l'embrasse du bout des lèvres avant de chuchoter:

— Il va falloir repartir l'ascenseur à un moment ou un autre, tu crois pas?

Il sourit, puis donne une petite tape sur les boutons, sans même les regarder. La cabine se remet en branle. Christophe, lui, fronce les sourcils avant de soupirer lorsque les portes s'ouvrent sur notre destination. Le dernier étage... Wow, c'est vraiment le gros luxe.

Il pose la main dans le creux de mes reins et me guide vers ses appartements, qu'il a loués pour je ne sais combien de temps. En m'avancant dans ce qui semble être une salle de séjour, je reste sans mot. C'est... immense. Et incroyablement beau. Luxueux. Je tourne les yeux vers mon compagnon, qui évite toutefois mon regard. Je reviens au décor qui m'entoure afin de l'admirer plus en détail.

Je fais quelques pas en direction des fenêtres. Elles prennent quasiment tout un pan de mur. J'en perds mes mots. Je jette un second coup d'œil à Christophe, qui ne dit toujours rien. Il s'est arrêté au centre de la pièce, la tête baissée, les mains dans les poches.

Je continue à avancer et pose les mains sur la vitre. J'ai l'impression que je vais tomber. Ça donne le vertige, mais c'est aussi plutôt agréable, cette sensation d'adrénaline qui me parcourt en entier. Après quelques secondes à contempler la rue, tout en bas, je pivote et, en gardant les bras dans mon dos, je le questionne :

— Comment c'est possible ?

— Quoi ? marmonne Christophe en relevant lentement le menton.

— Tout ça ! dis-je en écartant les bras. Cette... richesse ! Tu fais quoi, dans la vie, pour pouvoir te payer un truc pareil ? C'est insensé. Et... un peu déstabilisant, pour être honnête.

Je le vois se débattre avec ce qu'il va me dire. Il détourne la tête, prend une grande inspiration, puis ouvre la bouche. Mais il est bloqué sur sa lancée par mon cellulaire qui se met à sonner.

— Oh, désolée. Je le ferme et je te laisse... Attends, non, c'est Manon ! Je dois répondre.

Un doigt dans les airs, je lui tourne le dos et j'appuie sur l'écran. Ma collègue n'attend même pas que j'aie prononcé le moindre mot. Elle s'écrie :

— Florence ! Où tu es ?

— Euh... je... je suis à l'hôtel. Je viens d'arriver, pourquoi ?

— Parce que la conférence d'Amanda Martin a été devancée! Elle commence maintenant! Si tu veux y assister, tu vas devoir te dépêcher. Les organisateurs ne laisseront plus entrer les gens quand les portes se seront fermées. Vite!

— Merde, t'es sérieuse?!

— Ouuii! Grouille!

— J'arrive! Demande à l'organisateur de m'attendre, s'te plaît!

— Je vais faire mon possible, mais je te promets rien. Amanda apprécie pas les retardataires, à ce qu'il paraît.

Là-dessus, elle me raccroche au nez. J'enfouis mon téléphone dans ma poche et je vole quasiment jusqu'à la porte. Là, j'appuie à plusieurs reprises sur le bouton de l'ascenseur, dans l'espoir qu'il ne soit pas redescendu.

— Euh... tu t'en vas déjà? me demande Christophe, qui m'a suivie.

— Écoute, faudra remettre cette discussion à plus tard. Il y a une conférence que je veux absolument pas rater, et elle est sur le point de débiter. Argh, foutu ascenseur, qu'est-ce qu'il fabrique!?

Je tape encore et encore sur le bouton, mais rien ne se passe. Le bras de Christophe passe devant mon nez et son doigt appuie au bon endroit pour rappeler la cabine. Je pousse un soupir de soulagement quand les portes s'ouvrent enfin. Mon compagnon bloque le mécanisme un instant, le temps de me dire:

— Rappelle-moi quand ce sera fini.

— J'ai pas ton numéro...

— Demande-le à la réception, on va te le donner.

Je fronce les sourcils, un peu surprise, mais il lâche la porte à ce moment, et elle se referme rapidement. Je m'appuie au mur derrière moi et me mets à bouger la jambe droite sans arrêt. C'est la nervosité. J'ai peur d'arriver trop tard et de tout rater, une fois de plus. Par chance, la descente est rapide, et quelques secondes plus tard, je me précipite hors de la cabine. Mais je m'immobilise après deux ou trois pas, car je n'ai aucune idée de

l'endroit où je dois aller. Je ne sais pas où ont lieu les conférences, moi! Et l'hôtel est si grand!

Je fais un arrêt au comptoir d'accueil, mais il y a déjà une longue file de clients qui attendent. En grognant, je reviens sur mes pas et me dirige vers le restaurant. Au mur, j'aperçois une plaque indiquant où se trouvent les salles de conférence. C'est au bout du couloir.

Je sprinte comme je peux. Je parviens finalement devant une large salle dont la porte n'est plus ouverte que par un mince interstice. C'est le souffle court et le cœur pompant beaucoup trop fort que je glisse la main dedans. Un homme m'y accueille de l'autre côté en haussant un sourcil.

J'essaie de parler, mais j'en suis incapable après la course folle que je viens d'effectuer. Heureusement, je n'en ai pas besoin. L'homme, vêtu d'un costume noir et d'une chemise blanche, se penche vers moi et chuchote:

— Vous êtes mademoiselle Florence?

— Je... je... oui... oui! C'est... c'est moi!

— Entrez, on vous attendait pour fermer les portes.

Il me désigne les estrades, où j'aperçois Manon. Surprise de me voir arriver, elle me fait un petit signe de la main, puis désigne la place à côté d'elle. Quelqu'un s'y est déjà assis. Je hausse les épaules et cherche une chaise encore libre. Je n'ai pas besoin d'être près de Manon pour écouter cette conférence, après tout. N'empêche qu'elle ne semble pas avoir tenté de garder la porte ouverte bien longtemps, celle-là!

D'un autre côté, l'employé connaissait mon nom. Avant de m'éloigner de lui, je demande à voix basse:

— C'est mon amie Manon qui vous a dit de m'attendre?

— Manon? Désolé, je ne connais pas de Manon.

— Alors... alors qui vous a...?

La conférencière monte à ce moment sur le *stage* et saisit son micro pour nous saluer. L'homme me presse gentiment d'aller m'asseoir, mais je m'obstine. Je sais, je sais, je suis ridicule. Mais c'est plus fort que moi. J'ai besoin de savoir.

En soupirant, il finit par m'expliquer:

— C'est le propriétaire de l'hôtel qui m'a demandé de m'assurer que vous puissiez entrer. Il vient d'appeler.

— Le... le propriétaire de...?

Cette fois, l'homme ne me laisse pas la chance de le questionner davantage. Il me pointe un siège du doigt et me pousse carrément vers celui-ci. C'est à peine s'il n'appuie pas sur mon épaule pour m'y faire asseoir. J'obéis, car j'attire déjà un peu trop l'attention sur moi. Certaines femmes me lancent des regards noirs, et je grimace pour m'excuser silencieusement.

Je tente de me concentrer sur la conférencière, à l'avant, mais c'est peine perdue. Après quelques minutes, je dois me rendre à l'évidence: je n'ai rien écouté! Au contraire. Dans ma tête, ça tourne en boucle. J'essaie de replacer les morceaux du casse-tête.

Le propriétaire de l'hôtel? Mais je ne le connais même pas! Je ne l'ai jamais vu de ma vie. En plus, je n'ai pas de chambre, ici, alors comment peut-il savoir que je suis là? Je ne suis inscrite nulle part.

C'est à n'y rien comprendre...

Je secoue la tête et prends une bonne inspiration. OK, on verra ça plus tard. Ne gâche pas le moment, Flo! Tu rêves de ce week-end depuis tellement longtemps. Ce n'est pas vrai que tu ne vas pas en profiter.

Je me repositionne sur ma chaise et fais le vide comme je peux.

Ça dure... à peine un quart d'heure. M'avouant vaincue, je finis par attraper mon cellulaire et le poser à plat sur mes genoux. Puis, je démarre l'enregistrement.

Au moins, je pourrai réécouter cette conférence plus tard, quand j'aurai la tête à ça...

Christophe

Je range mon cellulaire dès que je termine mon appel. Ce n'était pas grand-chose, mais ainsi, Florence sera assurée de pouvoir assister à la conférence qui l'intéresse tant. Être le futur propriétaire de cet hôtel a ses avantages, après tout...

La discussion que je voulais avoir à ce sujet devra attendre, toutefois. Et puisque la cérémonie d'enterrement n'a pas lieu avant quelques heures, autant en profiter pour régler le cas de ma moto et de son pneu crevé. J'appelle le service aux chambres et, en attendant qu'un employé se pointe, je vérifie si j'ai encore quelques contacts en ville.

Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis, par ici. Et la famille, on n'en parle même pas. Mais il y a bien une personne qui pourrait accepter de m'accompagner. C'est que je ne peux pas conduire une voiture jusqu'à l'endroit où j'ai laissé ma moto et revenir en conduisant les deux véhicules.

Je tente le tout pour le tout et je retrouve le numéro de ma toute première belle-mère. La seule qui ait réussi à établir une relation avec moi. La seule qui m'a peut-être déjà aimé, en tant qu'enfant...

— Salut, Amy, dis-je en souriant, alors que je reconnais sa voix au timbre particulier, un peu rauque. T'as toujours pas arrêté la cigarette, à ce que je vois!

— Christophe! Petit vaurien! Veux-tu me dire pourquoi tu m'appelles, mon sacripant!

— Bon, ça suffit les gros mots. T'as plus l'âge d'en dire, tu sais.

— Viens pas me dire ce que je peux ou peux pas faire, toi. T'es qu'un gamin!

— Un gamin de six pieds trois, ouais...

— Pff... Je demande à voir, rétorque-t-elle, sceptique.

— Justement... Si je passe te chercher maintenant, tu serais dispo pour me rendre service?

— Ça dépend pour quoi, mon chou.

— Ben... ton permis de conduire est toujours valide?

— Attends, tu me prends pour qui? s'insurge-t-elle aussitôt.

— Pour la femme qui a eu tellement de *tickets* dans la même année qu'elle a trouvé le moyen de se faire remorquer sa voiture alors que j'étais là...

— Ça fait des années de ça, voyons. J'ai vieilli.

Je rigole tout bas, car j'ai quelques doutes là-dessus. Cette chère Amy... Elle doit être la même, malgré les vingt années qui ont passé. De plus, elle n'avait que dix-huit ans quand mon père a décidé de la fréquenter, ce qui fait qu'elle n'est pas si vieille, aujourd'hui. Elle doit même être dans la force de l'âge.

Je lui donne rendez-vous devant chez elle dans une dizaine de minutes. Je lui demande de me texter son adresse, car je ne peux pas m'imaginer qu'elle habite encore dans cette vieille baraque où mon père l'a installée, lorsqu'il a rompu avec elle. Mais elle m'étonne en s'écriant:

— Tu sais très bien où je vis!

— Non... t'es encore là?

— J'aime pas déménager. Et j'ai fait quelques... aménagements. Tu verras. Bon, à tout à l'heure.

Et là-dessus, elle coupe la ligne.

Des souvenirs plein la tête, je vais ouvrir la porte au *groom* qui vient de cogner. Je lui explique ce que j'attends de lui, puis je lui remets les clefs de la voiture de Florence.

— Vous poserez tout dans la salle de séjour de ma suite. Comme il y a beaucoup de sacs, vous feriez peut-être mieux d'y aller à deux... À vous de voir.

— Parfait, monsieur. Ce sera fait dans la demi-heure.

— Merci, je l'apprécie.

L'employé effectue un petit salut et, avant de partir, il me lance:

— En passant, on... on est tous bien contents de vous revoir, monsieur. Et on espère que cette fois, vous allez rester.

Je préfère ne pas trop m'avancer sur la question, alors je réponds simplement:

— Oui... c'est toujours aussi beau et bien entretenu, en tout cas.

L'homme accepte le compliment avec reconnaissance, puis il s'éclipse sans rien ajouter. J'écris ensuite un rapide texto à Marc-André, qui me harcèle depuis ce matin pour savoir comment a été ma nuit.

Moi

Pas de tes affaires, mec. Occupe-toi de ta propre vie sexuelle, moi, je vais gérer la mienne.

Il m'envoie un même ridicule, que j'ignore alors que je me dirige vers l'ascenseur. Je me retrouve vite au sous-sol de l'hôtel, où je sors pour parcourir le stationnement intérieur. Dans l'aile réservée aux employés, je trouve exactement ce qu'il me faut. La Porsche m'attend sagement, brillant sous les lumières artificielles.

C'est Amy qui sera contente de pouvoir la conduire pour revenir... À moins que je lui laisse les rênes de ma moto? Nah... aucune chance! Elle

l'enverrait dans le décor dans le temps de le dire. J'hésite d'ailleurs un instant devant la voiture étincelante. Mouais... celle-là aussi, je cours un risque en la mettant entre les mains de mon ancienne belle-mère.

Je hausse les épaules en la déverrouillant. Bah... les assurances, c'est pas fait pour les idiots, après tout. Et ce n'est pas comme si on ne pouvait pas s'en payer une nouvelle. Je me glisse derrière le volant et fais rugir le moteur. Il faut bien l'avouer, cette voiture a de la gueule. J'embraye en marche arrière, puis je recule en faisant crisser les pneus.

Mmm...

C'est loin d'être désagréable, ça. J'en avais quasiment oublié la sensation. Peut-être que je devrais revenir dans le coin plus souvent, après tout. Sur ces pensées, je fonce vers la sortie et plisse les yeux lorsque les rayons du soleil m'apparaissent, une dizaine de secondes plus tard.

Me voilà à parcourir les rues sans me soucier des regards envieux que je provoque. Ouais, cette voiture n'est qu'une grosse enseigne lumineuse démontrant toute la richesse de ma famille. Aujourd'hui, je me fiche bien d'être vu. Je n'ai plus rien à prouver.

Le seul qui aurait pu me dire quoi que ce soit est mort.

Mort et presque enterré...

Je freine une vingtaine de coins de rue plus loin, devant une maison de briques roses. J'abaisse les lunettes de soleil que j'ai trouvées dans la boîte à gants, afin de la détailler. Mouais... Quand Amy disait qu'elle avait fait quelques ajustements, elle ne mentait pas. C'est quoi, cette couleur?

Je descends lentement de la Porsche et m'avance vers le portique, quand une femme dans la quarantaine sort sur le balcon et me fixe, cigarette au bec. Ses cheveux blond platine sont toujours les mêmes, eux. Ainsi que son lourd maquillage. Et ses faux ongles... Dire qu'autrefois, je les trouvais si beaux. Maintenant, mes goûts en la matière sont un peu moins excentriques.

Je repense aux mains de Florence et souris. Oui... beaucoup moins excentriques.

Mais Amy me ramène vite à la réalité:

— Six pieds trois mon cul! Tu les fais pas, le jeune.

— Et pourtant, dis-je en m’approchant, sourire aux lèvres.

— Ça doit être parce que t’es trop gros.

Stupéfait, je m’arrête et baisse les yeux vers mon corps avant de relever le menton pour me justifier:

— Je suis même pas gros! Je suis... je suis musclé! Et solide. Et...

Amy éclate alors de rire:

— Je l’sais ben, fiston. Je te faisais marcher. T’es donc ben susceptible!

Elle ricane encore un peu avant de demander:

— Allez... raconte à ta belle-mère préférée ce que tu fais ici. Pourquoi t’es venu?

— Je t’expliquerai dans l’auto.

Je tourne la tête vers la Porsche et demande avec un regard complice:

— Ça te tente de la conduire? Je te permets de faire un tour si tu la ramènes à l’hôtel avant la fin de la journée.

Son visage s’éclaire d’un sourire machiavélique. Lentement, elle tend la main vers moi, paume vers le haut.

— Eh non! Pas tout de suite. Pour le moment, c’est encore moi qui conduis. Mais tantôt, promis, tu...

— Pas question! réplique-t-elle. Si tu veux que je vienne, c’est moi qui chauffe. Et tout de suite.

— Amy... je suis pas sûr d’avoir envie de finir dans un poteau électrique, moi.

— Tu fais confiance à personne, toi, hein? Allez... je blague pas. Donne les clefs à maman... me dit-elle en repliant les doigts à plusieurs reprises.

Je soupire avant de finir par obéir. Mais avant que le trousseau tombe dans sa paume, je murmure:

— OK... mais t’es pas ma mère.

Ses doigts se referment sur les clefs. Elle me fixe un moment avant de chuchoter à son tour:

— J’aurais bien voulu l’être, mon chou... J’aurais bien voulu... Puis, sans plus de cérémonie, elle me passe sous le nez et se dirige vers la voiture. Après une hésitation, je la suis, non sans prier Dieu, Jésus et tous les saints que le trajet se passe sans encombre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

Florence

Pour terminer la conférence sur une note positive, Amanda Martin nous invite à faire connaissance entre nous. Manon vient rapidement me rejoindre et elle se confond en excuses:

— Désolée! Je savais pas quoi faire. On m’a dit d’aller m’asseoir, que ça allait commencer. Je pouvais pas rester sur place à t’attendre, tu comprends?

— Mais oui, t’en fais pas.

— Comment t’as réussi à entrer quand même? Les portes étaient fermées, non?

— Ben... l’employé m’attendait. Il avait l’air de me connaître. J’ai pas trop compris. Mais comme je te dis, c’est pas grave. Je suis là, et c’est le principal.

Elle m’attrape les mains et s’écrie, enthousiaste:

— Si tu savais à quel point c’était génial, hier! J’aurais tellement aimé que tu sois parmi nous! On nous a donné des tas des trucs sur la vente et on a aussi gagné des prix de présence. J’ai été nommée la meilleure représentante de ma région! C’est fou, hein?

— Wow... C’est génial! dis-je, même si je ressens une pointe de jalousie.

Manon et moi, nous avons commencé ce travail à peu près en même temps. C’est certain que de la voir percer et réussir mieux que moi me fait

un petit quelque chose. D'un autre côté, je suis contente pour elle. Drôle d'émotion. Je la félicite de nouveau pour ne pas qu'elle se doute de ce que je pense vraiment, puis je demande:

— C'était quoi, les prix?

— Une fille a reçu le dernier téléphone intelligent.

— Oh, *cool*!

— Sinon, il y avait des cafetières à espresso, des tablettes et... Ah! J'allais l'oublier! Le grand prix sera remis seulement à la fin du week-end, et c'est un voyage dans le Sud. J'ai sûrement pas beaucoup de chances de le remporter, mais on sait jamais...

— Ouin... ce serait génial. Et pour les ventes? Il y a eu quelques clients, hier soir?

— Pas tant. Il faut dire qu'avec le mauvais temps. Ben... moi, j'ai presque tout vendu, mais certaines filles ont dû ramener leur *stock* à leur chambre. J'imagine qu'elles vont se réinstaller dans le hall d'entrée après le souper tout à l'heure, comme elles l'ont fait hier.

— Tu comptes pas y retourner?

— Bof... j'ai plus grand-chose à montrer, alors sûrement pas. Je verrai. Et puis, mon *chum* est là, alors on veut en profiter un peu, tous les deux.

Je hoche la tête, comprenant ses raisons. Pour ma part, il est hors de question que je rate cette occasion. De plus, même si je me suis fait voler la moitié de mes plats, je compte sur la vente de ce qui reste pour ne pas tomber dans le négatif.

Manon vérifie l'heure sur son cellulaire, puis elle m'indique que son *chum* l'attend pour dîner au resto. Ils vont se trouver un endroit sympa en ville, car le resto de l'hôtel est vraiment trop dispendieux pour leurs moyens. Je n'ose pas lui proposer de me joindre à eux. N'empêche que je suis un peu déçue. Moi qui me faisais une joie de passer cette fin de semaine avec ma collègue, disons que nos plans sont tombés à l'eau. Pourquoi a-t-elle amené son *chum*, aussi? Il me semble qu'il n'a pas sa place ici, même si son excuse est de vouloir faire un article sur notre travail.

En retenant un soupir, je la salue, puis je tourne la tête vers la salle qui se vide progressivement. Puisque je suis là seulement depuis aujourd'hui, je ne me suis pas liée d'amitié avec les autres représentantes. Celles-ci sont toutes en train de jacasser en sortant de la pièce. Moi, je reste là, désappointée, puis je décide soudain d'aller échanger un mot ou deux avec la conférencière, qui range ses documents. Elle m'impressionne vraiment beaucoup, alors je tiens à lui dire à quel point je la trouve géniale. Elle s'est lancée en affaires avec presque rien et elle est devenue la meilleure vendeuse du pays en un rien de temps! Je ne connais pas tout son parcours, mais j'aimerais en apprendre plus sur sa vie...

Je m'approche d'elle en me raclant la gorge. Je suis étonnée de voir que je suis la seule qui ose aller lui parler. Elle relève la tête à mon approche et me sourit gentiment.

— Bonjour, me dit-elle. J'espère que la conférence t'a plu?

— Oh oui! Oui, beaucoup!

Même si, pour être honnête, je n'ai pas retenu grandchose... Je reprends:

— En fait, je me demandais... ça fait combien de temps que vous faites ça?

La dame réfléchit un instant sans se départir de son sourire, puis répond:

— Hum... au moins vingt ans, je crois. Et j'adore ça. J'ai commencé quand mon mari a perdu son emploi. Il était sur le chômage et on se demandait comment on allait y arriver. J'avais déjà l'habitude de recevoir un tas d'amies et de voisines, alors... alors ça s'est fait naturellement. J'ai débuté avec elles, pour ensuite étendre mes contacts progressivement. Chose certaine, je ne regrette rien de tout ça. Mais je parle trop. Tu voulais me demander quelque chose?

— Oui et non. Je... je voulais juste venir vous saluer. Savoir comment vous aviez réussi à percer et tout. Mais je veux pas vous déranger.

— Au contraire, ça me fait plaisir de discuter avec toi. D'ailleurs... tu as faim? J'irais bien dîner, mais je déteste aller au resto toute seule. Est-ce que tu m'accompagnes? Les autres représentantes sont toutes parties. Il ne reste que nous deux.

Mon large sourire est ma seule réponse. La femme me le rend et me suggère d'aller à la salle de restauration de l'hôtel, car la table d'hôte est délicieuse.

— Un peu cher, c'est vrai, mais je reçois un cachet pour ma conférence, alors... je te paie le repas, si ça te dit. Tu es partante?

— Tellement! En passant, je m'appelle Florence. Florence Guilbault.

— Moi, c'est Amanda Martin, mais j'imagine que tu le savais déjà, ajoute-t-elle en riant.

Je ris tout bas, moi aussi, avant de l'accompagner hors de la salle. Elle réussit à obtenir une table près des larges fenêtres donnant accès aux jardins extérieurs. À cette période de l'année, ils ne sont pas encore en fleurs, mais j'imagine déjà à quel point ça doit être beau en plein été.

Le serveur vient nous offrir de l'eau, puis il dépose les menus sur la table, entre Amanda et moi. Cette dernière repousse le feuillet en déclarant qu'elle sait déjà ce qu'elle veut.

— Ah... euh... je vais prendre la même chose, je pense, dis-je, ne sachant quoi choisir.

— Alors ce sera deux tartares de saumon, indique la conférencière au serveur, qui repart après avoir hoché la tête.

Je prends une gorgée de mon verre d'eau, afin de mouiller ma gorge asséchée par le stress. Amanda se penche au-dessus de la table et me questionne:

— Donc... parle-moi un peu de toi. Pourquoi vouloir être représentante? Quelles sont tes motivations?

Je la fixe un instant, hésitant à tout lui dire. Son regard est franc et son attitude, ouverte, alors je décide que c'est le moment de m'épancher. Qu'est-ce que j'ai à perdre, de toute manière?

— J'ai eu des problèmes de santé, l'année passée, dis-je sans ambages.

— Oh... répond-elle simplement.

— On a dû me retirer l'utérus. J'avais... désolée, je sais pas, c'est peut-être trop intime, comme discussion?

— Non, absolument pas. Continue, je t'écoute.

Je reprends, un peu rassurée:

— Ben... en gros, j'avais d'énormes kystes qui devaient être enlevés, mais lors de l'opération, ça s'est très mal passé. Bref, les médecins ont pas eu le choix. J'ai même failli y rester. Heureusement, je me suis bien rétablie malgré tout. N'empêche que par la suite, retourner au travail et tout... C'était pas évident. J'avais de grosses douleurs au ventre et je pouvais à peine marcher.

— Je comprends très bien...

— Bref, j'ai dû lâcher mon emploi. Je me suis retrouvée sans rien devant moi. Je voulais pas avoir un boulot où je devrais bosser de neuf à cinq, avec seulement deux semaines de vacances en été. C'est que... je me suis rendu compte que la vie, elle pouvait nous filer entre les doigts comme ça. Je veux faire quelque chose que j'aime. Je veux... je veux rencontrer des gens, être passionnée par mon travail, et surtout... surtout... je veux voyager. Voir le monde, quoi.

Amanda hoche la tête doucement. Mais lorsque je me tais, elle murmure:

— Et la famille? Les enfants? Le conjoint?

— Pour les enfants, c'est impossible, on s'entend... Sans utérus, disons que ça complique pas mal les choses.

— Pas si tu adoptes. Il y a des tonnes d'enfants qui ont besoin de parents aimants.

Je m'adosse sur ma chaise pour réfléchir à cette option. Peut-être... Je ne sais pas. Je n'y avais pas songé. Mais je finis par répondre:

— De toute façon, quel homme voudra d'une femme qui peut pas en avoir, hein? Qui... qui est déjà ménopausée à même pas trente ans? Y'a pas beaucoup de gars qui seraient partants, selon moi.

— Hum... tu serais surprise, réplique-t-elle simplement.

Elle hésite avant d'avouer:

— Moi non plus, je n'ai pas eu d'enfant. Et ce n'était pas par choix.

Je fronce les sourcils sans l'interrompre.

— Mon cher mari, que j'avais fait vivre quelques années avec mes revenus de représentante, a décidé de me quitter pour... pour une autre. J'ai préféré ne pas refaire ma vie, après ça. J'étais très bien toute seule, finalement.

Le serveur revient à ce moment avec nos plats, et j'attrape ma fourchette, sans rien ajouter. La confiance que m'accorde Amanda en se confiant de la sorte me touche. Il faut dire que j'ai fait pareil, en lui parlant de ma vie sentimentale qui ne va nulle part. En secouant la tête, j'essaie de ne pas songer à Christophe et au week-end qui va inévitablement se terminer. Je relève plutôt les yeux et conclus:

— Alors voilà pourquoi je me suis lancée dans ce travail que j'adore!

— C'est une très bonne raison, je trouve, m'accorde Amanda.

Elle laisse passer quelques secondes pour ensuite suggérer:

— On lève nos verres aux femmes fortes?

— Avec plaisir. Et encore merci pour cette invitation à dîner! dis-je en souriant.

— Je t'aime bien, tu sais. Et... pour te le prouver, je vais te donner mes coordonnées. On restera en contact. D'ailleurs... je pourrais même devenir ta marraine, si tu veux.

— C'est vrai? Ma collègue Manon va être morte de jalousie!

— Tant pis pour elle, s'esclaffe Amanda, avant de porter sa fourchette à sa bouche.

Décidément, ce week-end est rempli de surprises.

Christophe

Amy conduit exactement comme je le pensais: sans se soucier des dangers. Elle rigole, les deux mains sur le volant, et j'ai l'impression qu'elle ne s'est pas amusée comme ça depuis longtemps. Elle me le confirme, d'ailleurs, lorsqu'elle ralentit à une lumière rouge:

— *My God*, Chris! T'as pas idée comme tu me fais plaisir aujourd'hui!

— Hum... j'aimerais en dire autant.

— Décrispe-toi un peu, je vais pas nous tuer, c'est promis. Ton père me le pardonnerait ja...

Elle se tait sans finir sa phrase, réalisant ce qu'elle vient de dire. Quand le feu passe au vert, elle appuie sur l'accélérateur, mais plus lentement, cette fois. Comme si elle réfléchissait. Quelques secondes passent avant qu'elle se racle la gorge pour demander:

— Tu prends ça comment?

— Quoi?

— La... la mort de Claude.

Je garde le silence, ce qui la pousse à reprendre:

— Je sais que t'étais pas très proche de lui, mais n'empêche. Ça doit te faire bizarre. En plus... t'hérites de tout, maintenant. C'est pas mal de

responsabilités.

Je pousse un soupir désabusé. C'est là qu'elle se trompe. Pour l'instant, je n'hérite de rien du tout. Pas tant que je n'aurai pas rempli les conditions ridicules du paternel. Amy me jette un coup d'œil, attendant ma réponse. Je finis par marmonner:

— Je suis pas revenu pour rester. Je fais que passer.

— Mais... tu vas travailler à distance? Ce sera pas évident.

— C'est mon oncle qui s'occupe de tout, présentement. Et c'est pas près de changer, dis-je durement.

— Ben voyons! Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, lui? C'est ta *business*, pas la sienne!

— Ouais, ben, t'iras dire ça au notaire. Le testament de mon père disait tout autre chose, tu vois...

— Euh... non, je vois pas. Explique, me presse-t-elle en se garant sur le bord de la route.

Elle retire même les clefs du contact pour se tourner vers moi. Puisque je n'ai visiblement pas le choix, je lui fais face à mon tour et lui lance:

— Selon les dernières volontés de ton ex adoré, je peux pas toucher à mon héritage tant que j'ai pas mis en route un petit Christophe... Bref, un bébé. Avec la femme, le chien et tout le tralala. Pendant ce temps, c'est mon oncle qui gère tout. Et comme je suis pas prêt pantoute à me marier pis à faire des p'tits... mettons que c'est mal parti pour moi.

Amy écarquille les yeux au fur et à mesure que je parle. Quand je me tais, elle proteste:

— Non, impossible! Il aurait pas fait ça...

Je hoche la tête pour lui confirmer que oui.

— Bon, peut-être qu'il l'aurait fait, enchaîne-t-elle. T'as raison, ton père était juste un bel enfoiré. N'empêche... il a pas le droit de t'empêcher d'avoir accès à toute cette fortune. Ta mère était aussi actionnaire, que je sache. Et elle a dû te léguer ses parts il y a longtemps. Pourquoi tu peux pas y toucher?

— Ah... ça. Je vais y avoir accès seulement à mes trente ans. Ridicule. Mon père a dû convaincre ma mère de signer ce genre de testament, à l'époque. Elle pouvait pas se douter qu'elle allait mourir aussi jeune. Bref, toujours est-il que je me retrouve devant rien du tout. Mais tu veux mon opinion? Mon père a fait ça justement pour que je sois exclu de la famille. Pour de bon, cette fois...

Amy secoue la tête en soupirant, sans rien ajouter. Elle redémarre le moteur et reprend la route, mais elle roule plus lentement, à présent. Je lui indique par où passer pour éviter le pont fermé à la circulation, ce qui fait que nous arrivons sur place une bonne trentaine de minutes plus tard.

— Où je vais? demande-t-elle.

— Gare-toi là, près de cette grange. Ma moto est en arrière. Je suis revenu la cacher là pour pas qu'on la trouve. Il me reste juste à changer un pneu et on pourra repartir. J'ai pris soin d'en mettre un dans le coffre arrière.

Juste avant de descendre, je mentionne:

— En fait, t'es pas obligée de m'attendre, toi. Tu peux t'en aller dès que j'aurai pris le pneu.

— Franchement! Comme si j'allais partir comme ça sans m'assurer que t'es correct. Je suis ta belle-mère, je te ferai remarquer. J'ai des responsabilités, conclut-elle avec un clin d'œil.

Je n'ose pas lui dire que ce temps est révolu depuis bien longtemps. C'est fou ce que j'ai pu apprécier son passage dans ma vie, quand j'étais gamin! Elle était la seule à me couvrir de cadeaux. Et d'affection...

Sa rupture avec mon père a été doublement difficile. Je perdais un autre repère. Et une mère d'adoption. Surtout que mon paternel m'a rapidement interdit de garder le contact avec elle. Il considérait qu'Amy n'avait plus rien à faire avec nous et que je devais passer à autre chose.

Je secoue la tête pour évacuer tous ces mauvais souvenirs. Je me concentre plutôt sur le pneu, que je retire du coffre. Puis, je m'installe près de la moto, que j'ai sortie du buisson pour la ramener près de la voiture. Avec agilité, j'enlève le pneu crevé et je m'appête à installer le bon quand

une voix nous parvient. Je tourne la tête et vois apparaître un vieil homme qui marche vers nous. Il doit avoir dans la soixantaine, sinon plus.

Grand, mais le corps plié vers l'avant, il porte une longue barbe poivre et sel, ce qui lui dissimule le visage. Je me redresse afin de lui faire face et me positionne entre lui et Amy. Pas question qu'il vienne nous crier dessus sans que je réagisse.

Il a beau en imposer, il n'a aucune chance contre moi.

Il s'arrête donc à quelques mètres de nous et s'écrie:

— Qu'est-ce que vous foutez sur mon terrain?

Il plisse des yeux et me pointe du doigt:

— Toi, ça fait deux fois que tu viens. Hier, t'as volé des affaires dans mon garage! Je t'ai vu!

Je lève les mains devant moi, comprenant à qui j'ai affaire, et m'empresse de me justifier:

— Oui, vous avez raison. J'étais mal pris et, quand j'ai vu votre cabane abandonnée, j'ai pensé que je pouvais...

— Que tu pouvais me voler? me coupe l'homme en faisant un pas vers moi.

Je secoue la tête, sans toutefois reculer. Nous sommes presque de la même grandeur. Ça ne m'arrive pas très souvent d'affronter un adversaire de ma taille. Et celui-ci a beau avoir une trentaine d'années de plus que moi, il n'en demeure pas moins impressionnant.

Je reprends tout de même mes explications:

— Je vous ai laissé un mot, pour vous dire que je pouvais vous payer.

— Et tu penses que tout peut toujours s'acheter avec du *cash*?

— C'est-à-dire que...

— T'es ben le fils de ta mère, toi...

Je recule d'un pas, ébranlé. Dans mon dos, Amy s'approche. Je demande:

— Vous êtes qui, vous, d'abord?

Les épaules du vieil homme s'affaissent.

— Personne, murmure-t-il, je suis personne...

Sur ces mots, il fait demi-tour et s'éloigne. Je jette un coup d'œil troublé à mon ancienne belle-mère, qui secoue la tête. Intrigué, je me mets à suivre le vieux. Je me tiens à bonne distance de lui, tout en osant le questionner:

— Pourquoi vous parlez de ma mère? Vous la connaissiez?

— Évidemment... tout le monde a connu ta mère, répond-il sans me regarder.

Je trébuche sur une roche, je reprends mon équilibre et j'accélère.

— Mais... comment vous savez qui je suis?

L'inconnu s'immobilise. Il attend que je m'approche pour m'examiner de la tête aux pieds. Puis, après un long silence, il chuchote:

— L'enterrement de ton père devait avoir lieu ce week-end. Je savais que tu traînerais dans le coin.

— Ça me dit toujours pas comment...

— Pose pas de questions auxquelles tu veux pas de réponse, mon petit.

— Je suis pas votre...

— Pour moi, oui.

Ayant atteint sa maison, il monte les marches et me ferme la porte au nez. Je n'ai d'autre choix que de revenir sur mes pas. Amy, qui ne nous a pas suivis aussi loin, m'interpelle:

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Je sais pas trop... Que je ressemblais à ma mère...

— T'en fais pas avec lui. Il a toujours été bizarre.

— Tu le connais?

— Bah oui, c'est le vieux Lessard. Avant, il était ami avec ton père. Même que si je me souviens bien, il était associé avec Claude.

— Pourquoi je me souviens pas de lui, d'abord?

— Parce qu'il est parti avant ta naissance. Une chicane. C'est ce que ton père m'a raconté. J'en sais pas plus. Bon... tu te dépêches? On restera pas ici des heures, quand même. Clairement, le vieux veut pas de nous sur son terrain.

J'acquiesce, puis je me remets à l'œuvre, sans cesser de réfléchir à ce que je viens d'apprendre. Une trentaine de minutes plus tard, le pneu est installé et ma monture peut reprendre la route.

Je monte en selle et je démarre, après avoir lancé un dernier regard en direction de la maison décrépite. Le visage du vieillard apparaît à la fenêtre, signe qu'il ne nous a pas lâchés des yeux une seule minute.

Ouais... Étrange, celui-là.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15

Florence

Alors qu'Amanda paie notre repas et que je me confonds en remerciements, j'aperçois Manon, qui revient elle aussi de dîner avec son conjoint. La conférencière me confirme qu'elle a aussi passé un très bon moment, mais que, puisqu'elle donne une autre conférence en soirée, elle préfère maintenant aller se reposer à sa chambre.

Elle me souhaite donc un bel après-midi avant de s'éclipser. Après son départ, je me dirige vers ma collègue. Ses yeux sont tournés vers Amanda. Lorsque cette dernière disparaît dans l'ascenseur, le regard de Manon revient sur moi, alors qu'elle me chuchote:

— Qu'est-ce que tu faisais avec Amanda Martin? Me dis pas que tu es allée lui demander un autographe? On doit la laisser tranquille, après ses conférences.

— Oh... euh... eh bien, en fait, on a dîné ensemble.

— Vous avez quoi?

S'immisçant dans la conversation, son *chum* me tend la main pour se présenter:

— Moi, c'est Carl, en passant. De *La vraie vie avec Carl*. Tu connais?

J'accepte sa main tendue en marmonnant que oui, même si je ne lis pas vraiment ses articles, pendant que Manon continue sur sa lancée:

— Tu as dîné avec elle? Je peux pas croire. Mais à quoi tu as pensé?

— Oui, je sais, ça peut avoir l’air *groupie* et tout, mais c’est elle qui m’a invitée. Je te jure! dis-je, devant l’air sceptique de ma collègue.

Elle ajoute même:

— Et t’as accepté? Voyons, elle faisait ça par politesse et non pour que tu y ailles vraiment.

— Ben... je pense qu’elle était sincère.

Le *chum* de Manon intervient:

— En tout cas, ça a dû te coûter une beurrée. C’est pas donné, les repas, ici.

J’hésite à mentionner que je n’ai pas eu à payer. Finalement, un employé qui semble vouloir me parler s’approche de nous et m’évite ainsi d’avoir à répondre.

— Mademoiselle Florence? s’informe-t-il.

— Euh... oui?

— Ah... d’accord. Monsieur Hilson nous a donné votre description, mais je n’étais pas certain... Tenez, voici votre carte pour vous rendre jusqu’à votre suite. Vous en aurez besoin, dans l’ascenseur.

— Oh... euh... je... je vous remercie, dis-je, plutôt mal à l’aise devant la politesse de l’homme.

Il me remet la carte, puis m’informe:

— Tous vos sacs ont été montés à l’étage. Nous avons bien vidé votre voiture et l’avons garée dans notre stationnement souterrain, là où se trouve le propre véhicule de monsieur Hilson. C’est au A-001. Voici vos clefs.

— Par... parfait.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, nous nous ferons un plaisir de répondre à vos besoins. Sur ce, nous espérons que vous passerez un très bon séjour chez nous.

Il conclut le tout avec mille et une courbettes avant de nous saluer et de tourner les talons. Je reste figée un instant, plutôt impressionnée par le professionnalisme des employés. C’est fou comme on est bien traité, dans cet hôtel! Je m’apprête à en faire la remarque à Manon et Carl quand ce dernier s’écrie, les yeux exorbités:

— Tu sors avec le patron de l'hôtel?

— Hein?

— Christophe Hilson! Le *big boss*, quoi! Celui qui hérite d'à peu près tout, dans cette ville, depuis le décès de son père! D'ailleurs, d'où tu le connais? C'est tout un numéro, ce gars-là. Depuis le temps que je veux faire une entrevue avec lui, mais qu'il répond pas à mes messages!

— Tu t'es arrangée pour coucher avec lui hier soir afin d'avoir une place pour dormir ici aujourd'hui? intervient Manon, atterrée, sans se soucier de l'excitation de son *chum*.

— Attendez, attendez, je comprends rien, dis-je, les sourcils froncés.

Manon et son *chum* se lancent un regard choqué, auquel je finis par répondre:

— Hier, j'ai dormi au motel à l'extérieur de la ville à cause des orages et du pont qui était bloqué. Je t'ai déjà raconté tout ça. C'est là que j'ai rencontré Christophe, avec qui j'ai passé la nuit, c'est vrai, mais c'est pas le patron ni le *big boss* de quoi que ce soit, voyons! C'est juste...

Je me tais, de plus en plus confuse. Des images des derniers événements me viennent en tête. L'achat des complets totalement hors de prix. La suite au dernier étage. Et j'imagine aussi l'enterrement du père de Christophe...

Je secoue la tête. Je ne peux pas avoir couché avec LE propriétaire de cet hôtel, voyons! Il... il n'habite même pas ici. Il est là juste pour le week-end. C'est bien ce qu'il m'a dit, il me semble.

Je déglutis, car les éléments s'enlignent tous dans la même direction. Et la seule conclusion à laquelle je parviens, c'est que Christophe est bel et bien le fils de Claude... mais oui, de Claude Hilson, propriétaire et fondateur de Hilson inc., un des hommes les plus riches de ce pays!

Je perds l'équilibre et passe près de tomber. C'est le *chum* de Manon qui me retient en m'attrapant par le bras.

— Woh, woh... évanouis-toi pas, là! Viens, on va s'asseoir, murmure-t-il.

Manon nous guide jusqu'à un banc, installé dans le portique de l'hôtel, et je m'y laisse choir, plus désorientée que jamais. Pourquoi Christophe ne

m'a-t-il pas dit la vérité? Ne me faisait-il pas assez confiance pour m'en parler? Croyait-il que j'étais une de ces filles voraces qui ne s'intéressent à lui que pour l'argent?

Oui... oui, c'est ce qu'il a dû croire, au début. Mais par la suite, quand on s'est rapprochés, il aurait pu se rendre compte que je ne suis pas ce genre de femme là! Que je ne profite pas des gens, que je suis honnête et...

Bon, sur ce dernier point, je ne peux pas non plus me vanter d'avoir été totalement franche avec lui. Mais d'un autre côté, qui révèle à son amant d'un soir qu'elle est infertile et que jamais elle ne pourra avoir d'enfant? Personne! Ça fait partie de... de ma vie privée. Des secrets que je préfère enterrer, disons. Et ce n'est pas du tout la même chose! Lui, il ne peut pas cacher qui il est! Alors que moi... moi, je peux très bien mettre cette information de côté sans jamais avoir à la dévoiler.

Je me redresse lentement sur mon siège, reprenant peu à peu une certaine contenance. Ce n'est pas la fin du monde non plus. Il est riche, il est beau et il est... terriblement attirant. Il a tout pour lui, quoi. Avant même que je sache qui il est réellement, on a pris la décision que ce qui se passerait durant la fin de semaine ne déboucherait sur rien de sérieux. Donc... on peut continuer de s'amuser un peu, pour ensuite passer à autre chose dès lundi.

Ce qui signifie que le sujet de sa richesse n'a pas à être abordé.

Je relève les yeux vers Manon et Carl, qui me fixent, l'une avec découragement, l'autre avec une étincelle dans le regard.

— Tu es correcte? me demande justement ce dernier.

Je hoche la tête avant de prendre une longue inspiration. Je pose les mains sur mes cuisses, me préparant à me lever, quand mon cellulaire se met à sonner. Manon soupire, tandis que je le sors de ma poche, et j'écarquille aussitôt les yeux.

— Qu'est-ce qu'y a, encore? s'enquiert ma collègue.

Sans lui répondre, je tourne l'appareil vers elle et son *chum*. Les deux s'approchent afin de déchiffrer le nom qui apparaît à l'écran. Carl est le premier à s'écrier:

— J’en reviens pas... Tu fréquentes Christophe Hilson!

— Je le fréquente pas, je... j’ai passé un peu de temps avec lui, c’est tout.

— Tu réponds pas? me demande Carl en pointant le téléphone, qui continue de sonner. Ça me fait penser, tu pourrais lui parler de moi, pour que je puisse enfin avoir mon entrevue avec lui!

— Je sais pas... Je sais plus, dis-je simplement. Maintenant que je suis au courant de... de son identité, on dirait que je suis mal à l’aise.

— Je comprends donc! s’exclame le *chum* de ma collègue. C’est pas le même monde que nous, ça. T’as pas idée comme il est riche, ton gars. Il pourrait racheter le pays au complet, si ça lui chantait!

— T’exagères un peu, là, remarque Manon en faisant claquer sa langue.

— À peine!

— Tu fais tout le temps ça, il faut dire, ajoute ma collègue en secouant la tête.

Pendant qu’ils se disputent, je baisse la tête vers mon cellulaire, qui vient de cesser de faire du bruit. Oh non... j’ai raté son appel. Mais un point rouge apparaît dans le coin droit de l’écran, signe qu’il a laissé un message. Je me sermonne intérieurement avant de consulter ma boîte vocale.

Carl laisse tomber sa chicane avec sa blonde et réclame:

— Mets-le sur haut-parleur, qu’on entende.

— C’est pas de nos affaires, intervient Manon.

Et c’est reparti pour un autre tour. Je les ignore et pose le combiné sur mon oreille. Là, j’entends la voix rauque de Christophe:

«Florence, j’aurais un gros service à te demander. Rappellemoi dès que t’entends ce message, s’il te plaît...»

Ses intonations me procurent de doux frissons, qui s’accroissent lorsqu’il ajoute, à la fin de l’enregistrement:

«Je... j’ai hâte de te voir. D’ailleurs, j’ai un tas de trucs à te dire sur... sur moi. Bref, on en jaserait tantôt.»

Christophe

QUELQUES MINUTES PLUS TÔT

Les mains solidement posées sur les poignées de ma moto, je fais vrombir le moteur. La force de la bête que je tiens entre mes jambes fait grimper mon adrénaline. J'adore. Je ne sais pas ce que je ferais si je perdais cette échappatoire. J'ai appris à conduire ce genre d'engin à seulement quinze ans, alors que mon père perdait progressivement son emprise sur moi.

J'avais trouvé une vieille bécane dans un garage, hors de la ville. J'étais allé m'y promener en vélo pour fuir l'ambiance plus que lourde qui régnait à la maison. Et là, j'étais tombé sur un truc miteux, en fin de vie. Pour un prix ridicule, je l'avais racheté à son propriétaire, qui était plutôt content de s'en débarrasser.

Moi aussi j'étais emballé. Le plaisir pouvait commencer... J'ai d'abord caché mon acquisition tout au fond de notre terrain de l'hôtel, près du boisé, là où mon père n'allait jamais. Il payait des jardiniers pour s'occuper du domaine, même s'il était hors de question qu'il y mette les pieds. Et les clients n'allaient pas jusque-là. C'était un endroit boueux, avec quelques marécages.

J'y ai établi mes quartiers. À l'aide de quelques planches, j'ai d'abord construit un abri pour protéger ma monture de la pluie. Une fois cela fait, je me suis attaqué à la réhabilitation de la «chose». Ça n'a pas été facile. À plus d'une reprise, j'ai eu envie d'abandonner. Qu'est-ce que j'y connaissais, à la mécanique, moi? J'avais été élevé dans la ouate. Je n'avais même jamais tenu un tournevis dans mes mains.

C'était sans compter sur ma tête de cochon. Je voulais cette moto; j'allais donc m'arranger pour qu'elle puisse rouler.

Ça m'a pris une année complète pour la retaper. Et lorsqu'elle a été en état, j'ai dû ruser pour la sortir de son abri et ensuite aller me promener dans la ville. Personne ne devait se rendre compte de ce que j'avais fait. Mon père m'aurait étripé et, à cette époque, j'avais encore peur de lui. Son autorité était si grande sur moi que malgré ce début de rébellion, je ne demandais qu'un peu d'amour et d'acceptation de sa part.

Ça n'est jamais venu. Même qu'au moment où il a découvert la moto, il s'est fait un plaisir de m'annoncer qu'il l'avait envoyée à la ferraille, où elle avait été écrasée.

Je ne lui ai pas montré ma peine. Ça n'aurait servi à rien. Et de toute manière, l'important était ailleurs. Je venais de réaliser ce dont j'étais capable, alors il pouvait bien me retirer tout ce que j'aimais, me priver de n'importe quoi, à partir de ce jour-là, cela ne m'a plus dérangé.

J'avais compris ma valeur.

Pour ne plus songer à ce passé qui me hante, je tourne la poignée et j'accélère dans une côte. Derrière moi, j'entends le bruit de la Porsche, qui ne m'a pas quitté d'une semelle. Amy me talonne, comme si elle voulait me prouver qu'elle peut me suivre, malgré le rythme que je lui impose. J'atteins le haut de la pente, puis je plisse les yeux sous mon casque.

Je gonfle mes poumons et je me penche sur ma moto. Puis, j'y vais à fond...

La monture semble quasiment s'envoler dans la descente. C'est puissant. C'est animal. Arrivé tout en bas, je ralentis à peine afin de doubler une

voiture qui avance lentement. Je reviens dans ma voie, sourire aux lèvres, avant de voir apparaître l’affiche annonçant l’entrée dans la ville.

C’est à regret que je décélère. Je ne sais pas quelle heure il est, mais l’enterrement de mon père doit avoir lieu bientôt. Je jette un rapide coup d’œil à ma montre, question de ne pas lâcher ma poignée trop longtemps, et grimace. Je n’ai pas le temps de retourner à l’hôtel me changer. J’aurai donc acheté ces deux complets pour rien...

La tête des autres lorsqu’ils me verront débarquer habillé en motard! J’imagine déjà leurs visages offusqués. Une fois de plus...

De toute manière, ce n’est pas comme si j’avais le choix. Je m’engage dans les rues de la ville que je connais bien. Je tourne sur Notre-Dame, puis sur la rue de l’Église. Et voilà. J’y suis. Je gare mon engin en bordure de la route, puis je retire mon casque pour le poser sur le siège. Là, j’aperçois la Porsche conduite par Amy qui s’arrête près de moi. Mon ancienne belle-mère en descend, les joues rouges. Elle semble si heureuse que je n’ose pas lui dire qu’elle n’est pas invitée...

— Tu viens de faire ma journée, le jeune! s’écrie-t-elle en me donnant une tape sur l’épaule.

Je souris, puis je réponds:

— Tant mieux si ça t’a fait plaisir.

En me passant la main sur la nuque, j’ajoute:

— Écoute, je... je vais être un peu occupé, là. Je peux pas te ramener chez toi, mais comme je te disais, tu peux aller à l’hôtel. Quelqu’un va te donner un *lift* une fois là-bas. T’auras qu’à dire que c’est moi qui t’envoie...

— Pas question! rétorque-t-elle.

Je hausse un sourcil.

— Je suis sortie avec ton père assez longtemps pour mériter d’assister à son enterrement, il me semble, ajoute-t-elle. Pis c’est toi, petit blanc-bec, qui va me chasser d’ici? De toute façon, j’avais déjà prévu de venir. Tout le monde en parle en ville. L’enterrement de ton père va attirer ben du monde, selon moi.

Sur ces mots, elle s'engage sur le sentier menant au cimetière, situé juste derrière l'église. Je la suis, un petit sourire au coin des lèvres. Bien hâte de voir ce que dira ma famille en voyant Amy débarquer...

Je n'ai pas à attendre bien longtemps avant que les réactions se fassent entendre. Mon cher cousin, qui a pris soin de se changer et de se mettre sur son trente-six, émet un long sifflement en m'apercevant. Des têtes se tournent vers nous, et je remarque tout de suite leurs grimaces de dédain. La pire est sûrement celle de mon oncle, qui fulmine carrément.

D'un pas rageur, il fonce vers moi. C'est d'abord à Amy qu'il se permet de faire un commentaire:

— Je savais pas que t'étais invitée...

— Et moi, je savais pas qu'on avait besoin d'invitation pour venir.

Elle grogne avant d'ajouter:

— Laisse-moi tranquille, Pierre. Claude est peut-être mort, mais ça fait pas de toi le maître de la famille. T'es juste un remplaçant en attendant que Christophe reprenne les rênes de la compagnie, et tu le sais autant que moi.

Je vois mon oncle serrer les poings. Il ne prend pas la peine de répondre à mon ancienne belle-mère et se tourne plutôt vers moi pour demander:

— Et toi... tu viens ici habillé comme... comme un...

— J'ai pas de comptes à te rendre, dis-je durement.

— Non... en effet. Mais tu fais une fois de plus honte à tout le monde.

Je secoue la tête, les lèvres pincées. Dieu que je peux les détester, tous autant qu'ils sont, avec leur air méprisant et leur manie de se croire supérieurs aux autres. Mais je n'entrerai pas dans leur petit jeu. Je suis simplement venu porter les cendres de mon père, et ensuite, je fous le...

Un frisson me parcourt l'échine.

Nerveux, je tourne la tête vers ma moto, pour vérifier si j'ai pensé à apporter les cendres.

Je jure tout bas.

Évidemment que non! Je croyais que ça ne me prendrait qu'une demi-heure, maximum, pour changer mon pneu et revenir. Sauf que j'ai perdu un

temps fou à me promener sur mon engin, trop content de le faire rouler un peu, ce qui fait que j'ai carrément oublié de retourner à l'hôtel pour chercher l'urne improvisée de mon père.

Sans plus me soucier de mon oncle, qui insiste et qui continue à me demander si j'ai pensé aux foutues cendres, j'attrape mon cellulaire. Pas le choix. Je vais devoir déranger Florence. Je ne peux quand même pas expliquer la situation à un employé de l'hôtel.

Non, Florence est la seule qui sait quel plat apporter. Je fais donc dos aux autres en croisant les doigts pour qu'elle me réponde rapidement. Je pousse un second juron quelques secondes plus tard, lorsque je tombe sur sa boîte vocale.

Pas évident à expliquer à une voix robotisée, tout ça...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

Florence

Munie de ma nouvelle carte, j'appuie sur le bouton du dernier étage de l'ascenseur. Manon et Carl m'ont suivie. Ils sont curieux de visiter la suite de Christophe. Je n'étais pas super emballée à l'idée qu'ils viennent mettre le nez dans ses appartements, mais je n'ai pas su trouver les bons mots pour le leur faire comprendre.

Bref, le couple ne se dispute plus – c'est déjà ça – et s'extasie plutôt devant la rapidité de la cabine à se rendre si haut, si vite.

— Nous, on arrêtait au deuxième étage chaque fois, alors on se rendait pas compte que c'était si efficace. Je comprends pas pourquoi j'ai pas eu droit à une chambre située quelques étages plus haut. Je suis quand même pas n'importe qui, s'insurge Carl en secouant la tête.

— L'hôtel était déjà plein à cause du congrès, lui rappelle sa blonde.

— Vous preniez l'ascenseur pour un étage seulement? dis-je afin d'éviter que la chicane reprenne entre les deux.

— On avait les mains pleines! se justifie Manon d'un ton sec. Monsieur avait apporté tout son *stock* pour filmer!

— Tu peux bien parler, il a fallu faire trois voyages à cause de tes plats de plastique!

— Ne parle pas de mes contenants comme ça! Ils valent super cher!

Très franchement, je commence à me demander ce qu'ils se trouvent l'un à l'autre. Quel drôle de couple, quand même. Je croyais pourtant que Manon était fière de son *chum*. Elle m'en parlait toujours avec des étoiles dans les yeux. Mais là, je crois déceler un certain agacement chez elle. D'un autre côté, ça ne doit pas toujours être évident: il a l'air passionné par son blogue et il ne se prend pas pour n'importe qui.

Sans oser intervenir dans leur discussion, je fixe les numéros des étages qui défilent à un rythme fou au-dessus de notre tête. Moins d'une minute plus tard, les portes s'ouvrent, dévoilant la suite luxueuse de Christophe. Ayant à peine eu le temps de l'admirer plus tôt aujourd'hui, je m'avance prudemment dans la première pièce. Je suis vite dépassée par Carl, qui se met à fouiner un peu partout. Je tente de le retenir, mais il ne m'écoute pas. En soupirant, je reviens au décor, plutôt impressionnant.

Le séjour est envahi par tous mes sacs et plats, posés çà et là. Un peu plus tôt, j'ai rappelé Christophe, qui m'a expliqué qu'il avait besoin du plat contenant les cendres de son père. Il m'a demandé, si c'était possible, de le lui apporter en quatrième vitesse. Autrement dit, immédiatement!

J'ai bien senti l'urgence dans sa voix, ce qui fait que je n'ai pas hésité longtemps. Il m'a texté l'adresse de l'église et je lui ai écrit que je me dépêchais. Mais maintenant que je suis dans ses appartements, je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve le plat en question...

Il me semble que c'était un Intelli-fraîcheur... Celui avec le couvercle vert. Je tasse quelques bols, j'ouvre un sac ou deux avant de m'arrêter pour réfléchir. Quand on a rempli ma voiture, en partant du motel, il me semble qu'on a pris soin de ranger les cendres dans la boîte à gants, et non sur le siège arrière ou dans la valise.

Est-ce que ça se pourrait qu'elles y soient toujours? L'employé de l'hôtel peut très bien ne pas avoir vérifié à cet endroit!

Je retourne sur mes pas afin de faire remonter l'ascenseur. Puisqu'il n'était pas redescendu, je peux donc m'y glisser sans attendre. Mais alors que j'appuie sur le bouton du rez-de-chaussée et que la cabine se met en branle, je prends conscience que j'ai oublié Manon et Carl à l'intérieur.

Argh! J'essaie d'appuyer sur le bouton pour remonter, mais je dois mal m'y prendre, car j'arrive en bas dans le temps de le dire. Je sors de là et j'attrape mon téléphone pour appeler ma collègue, qui répond après quelques sonneries.

— Florence? Tu es partie en coup de vent! Tu aurais pu nous attendre, il me semble.

— Je m'excuse, c'est juste que je me suis rappelé où était ce que m'a demandé de trouver Christophe. Pouvez-vous quitter la chambre, vous aussi? Je crois pas qu'il sera content de savoir que quelqu'un y était sans lui...

— Bien sûr, on s'en va. T'inquiète. C'est très beau, en tout cas. Il a de la chance, ton Christophe.

— C'est pas mon... Peu importe. Oui, tu as raison. Il est chanceux.

— On se voit à la prochaine conférence? Oublie pas, elle a lieu vers l'heure du souper. D'ailleurs, on aura droit à un repas durant la présentation. Et j'ai vu le menu, ça s'annonce chic!

— *Cool!* Oh, Manon?

— Oui?

— Pour sortir de la suite, je t'ai pas laissé la carte de l'ascenseur...

— Attends un peu... J'ai demandé à Carl. Ça devrait aller. Selon lui, quand on clique sur la sortie, ça fonctionne toujours. On pourra juste pas y retourner...

— Bon, ben dans ce cas, je te dis à tantôt. Encore désolée!

— Fais-toi-z'en pas avec nous. On touchera à rien. À plus!

Je raccroche, rassurée, même si une part de moi s'inquiète de les savoir toujours là-haut. D'un autre côté, ils ne devraient pas s'y attarder. Après leur visite, ils vont quitter les lieux. Christophe ne le saura sûrement jamais.

Une fois à ma voiture, j'oublie vite Manon et Carl. J'ouvre la portière et me penche sur le siège afin d'atteindre la boîte à gants.

Rien...

Non, non, non!

Je fouille dedans à deux mains et fais tomber les papiers, vieux CD et autres trucs sans intérêt appartenant à ma coloc Louise. Ne trouvant rien, je m'agenouille pour regarder sous les sièges.

Toujours rien!

Finalement, je m'assois du côté passager, le cœur battant, et remarque le compartiment entre les deux banquettes avant. Je m'empresse de vérifier son contenu et y découvre l'Intelli-fraîcheur en question! Je le soulève à la hauteur de mon visage.

Oui, il contient bien les cendres du père de Christophe. Je grimace à cette pensée et remets le plat où il était. C'est limite macabre, tout ça... Plus jamais je ne pourrai mettre une carotte ou des céleris dans ce plat, c'est certain! De toute façon, ce n'est pas comme si j'allais pouvoir récupérer ce contenant, j'imagine.

Avant de refermer le compartiment, je fais tout de même glisser la languette sur le dessus du couvercle. Ainsi, les cendres resteront fraîches plus longtemps...

Cette pensée me fait sourire.

Sans m'attarder, je sors de l'auto, la contourne et m'installe derrière le volant. Je démarre le moteur et suis les indications de mon GPS. La circulation est fluide, aujourd'hui, ce qui me permet d'arriver rapidement sur la rue de l'Église.

Mais une fois sur place, je jure tout bas: impossible de me garer. Le bord de la rue est rempli de voitures et de...

Oh! C'est sûrement la moto de Christophe, ça! D'ailleurs, je reconnais ce dernier sans mal, car il dépasse les autres d'une bonne tête. Il se trouve sur le chemin menant à l'église et discute avec une femme. Je ne les lâche pas des yeux, ce qui me vaut un coup de klaxon, derrière moi. Je sursaute et reprends conscience que je suis toujours sur la route.

Je devrais peut-être me concentrer sur ma conduite.

Le bruit a attiré l'attention sur moi, car malgré mes bonnes résolutions, je me remets à espionner Christophe tout de suite après avoir dépassé

l'église. Il s'approche du trottoir et me fait un signe. L'autre bonne femme l'a suivi – non mais qui c'est, elle, au juste? – en se tenant vraiment très près de lui.

Je grommelle tout bas, mais je parviens quand même à me trouver une place, à un coin de rue de là. Énervée, je détache en vitesse ma ceinture de sécurité et empoigne l'Intelli-fraîcheur avant de mettre le pied à l'extérieur de l'auto. Puis, d'un air nonchalant, je m'avance vers Christophe, qui se rapproche à grands pas.

Ne lui demande pas qui est cette femme.

Ne lui demande pas qui est cette femme. Ne lui demande pas...

— Ah, te voilà! s'écrie-t-il en tendant les mains pour que je lui remette le plat. Je m'excuse vraiment de t'avoir fait venir ici.

— Ben non, c'est rien. La prochaine conférence commencera pas avant un p'tit bout. C'est... c'est qui, cette femme?

Merde... Je n'ai pas pu résister.

— Qui est...?

Confus, il tourne la tête derrière lui. Il me revient vite après avoir compris de qui je parle. La femme est maintenant tout près de nous. Il se penche alors et me chuchote:

— Je t'expliquerai. C'est pas... c'est pas ce que tu crois.

— Oh! mais je crois rien du tout, moi!

Ce qui est totalement faux...

— Parfait, alors.

Il s'apprête à s'éloigner quand j'ajoute, sans pouvoir me retenir une fois de plus:

— Mais... c'est un membre de ta famille?

— Hein? Non... non, c'est pas... Dis, on peut en reparler tout à l'heure? Je te jure que c'est rien. Enfin... c'est pas rien, mais... Il ne termine pas sa phrase, car en plus de la femme, un autre intrus vient de se joindre à nous. Il

s'agit de nul autre que son cher cousin, alias celui qui a tenté de me forcer à l'embrasser... et peut-être même plus.

Je me referme comme une huître, ce qui fait froncer les sourcils de Christophe.

— Je peux pas croire que t'as invité ton coup d'un soir ici... déclare Jason sur un ton méprisant.

Mon compagnon jure entre ses dents, mais se retient néanmoins de répliquer quoi que ce soit. Au lieu de ça, ignorant son cousin, il me suggère:
— Si t'as le temps, tu veux m'accompagner? La cérémonie doit avoir lieu maintenant, mais après... après, on aura tout le reste de l'après-midi pour discuter.

Offre que je ne peux, bien sûr, pas refuser...

Christophe

Je ne sais pas pourquoi j'ai invité Florence à rester... Peut-être parce que je voulais fermer la trappe à Jay. Mais peut-être aussi parce que je ne voulais pas qu'elle reparte. Pourtant, ce n'est pas comme si la prochaine heure allait être de tout repos. Je ne vois pas comment elle pourrait accepter de...

— D'accord, ça va me faire plaisir, me répond-elle avec un sourire doux.

Je me retiens de le lui rendre. On est à un enterrement, quand même. Ce ne serait pas très approprié, dans les circonstances. Je me contente donc de lui tendre la main. Elle y dépose la sienne, et je me permets de la serrer un peu. Pas trop fort. Juste assez pour lui faire comprendre que j'apprécie sa présence.

Je détourne les yeux en soupirant quand la cloche annonçant le début de la cérémonie se fait entendre. La plupart des invités sont déjà sur place et le prêtre n'attendait que moi. Ou, plutôt, que j'apporte les cendres.

Sans lâcher la main de Florence, je glisse mes doigts entre les siens et l'entraîne à ma suite. Amy, qui n'a rien dit depuis l'arrivée de ma compagne, nous suit, quelques mètres derrière nous. Je n'ai pas pris la peine de les présenter l'une à l'autre. On dirait que je n'ai pas tellement envie de le faire.

Je m'installe devant la tombe de mon père et prends une grande inspiration. Amy, à ma gauche, toujours muette, fixe le trou. Je la vois s'essuyer les yeux à quelques reprises. J'imagine que malgré sa rupture avec mon père, elle a conservé quelques sentiments pour lui. Je reviens à Florence, que je sens grelotter, collée contre moi. Il faut dire que le vent est de plus en plus fort. Je lève les yeux vers le ciel et j'aperçois de lourds nuages gris.

Encore de la pluie...

Sans trop y réfléchir, je passe le bras autour de l'épaule de ma compagne et la serre un peu. Elle se moule à mon corps, mais ne me jette pas un coup d'œil. Elle regarde la tombe, elle aussi. Malgré le sérieux de la situation, je ne peux faire autrement que de me sentir bien. Ma peine a été évacuée il y a longtemps. Ne restent plus que ma colère et ma rancœur. Mais elles aussi, je devrai bien finir par passer par-dessus.

Le prêtre parle sans que je l'écoute vraiment. Ce n'est que lorsqu'il prononce mon nom et que tout le monde se met à me regarder que je prends conscience qu'on attend quelque chose de ma part. Florence tourne aussi la tête vers moi et murmure :

— Les cendres... Je pense que c'est le moment de... de les faire descendre.

Je la lâche à regret et m'avance vers la tombe. J'avais réussi à camoufler le plat de plastique sous ma veste de cuir, mais je n'ai plus trop le choix de le sortir, maintenant. Avec une grimace exprimant mon malaise, je marmonne :

— Il... il s'est passé un petit incident, hier, et... et j'ai dû improviser.

Mon oncle est évidemment le premier à réagir, tandis que le prêtre accepte de prendre le contenant dans ses mains avec un air surpris.

— T'es pas sérieux, Christophe! Même ici, même après sa mort, tu trouves le moyen de l'humilier encore davantage.

Je voudrais avoir la force d'ignorer son commentaire, mais je me tourne plutôt vers Pierre pour répliquer :

— C'est de bonne guerre, tu crois pas? Toute ma vie, il s'est amusé à me rabaisser et à me marcher sur la tête. C'est pas moi qui ai passé mon temps

à l'humilier, comme tu dis. C'est lui!

— T'as toujours été un petit arrogant! rétorque mon oncle. Tu crois que tu mérites ce que ton père veut te léguer? Eh bien non, tu devrais rien avoir de sa fortune. Rien du tout! De toute façon, t'es même pas capable d'exécuter la moitié de ce qu'il a demandé! En plus, t'as ramené cette femme qui n'a rien à faire ici!

Il jette alors un coup d'œil à Amy. Mon cousin, qui ne fait que suivre son père dans tout ce qu'il dit, crache par terre, comme pour me montrer qu'elle ne vaut rien et qu'il la méprise. Sauf que je ne peux pas laisser passer un tel affront. Elle a toujours été la seule à m'aimer. Je dois la défendre.

Je fais un pas vers Jay.

— Tu crois vraiment que c'est la place pour se battre? s'écrie aussitôt mon oncle.

— J'allais pas...

— Mon pauvre frère avait raison, me coupe mon oncle: t'es que de la graine de vaurien. Pas étonnant, avec le sang qui te coule dans les veines.

Je fronce les sourcils, car je ne saisis pas à quoi il fait référence. Mais si c'est de ma mère qu'il parle, il se fourre le doigt dans l'œil. Elle était parfaite, j'en suis certain. Mes maigres souvenirs à son sujet ne peuvent pas me mentir à ce point. Je m'apprête à répliquer quand le prêtre s'interpose:

— Ça suffit! Nous sommes ici pour enterrer un homme, pas pour nous disputer. Pierre, je vous prierais de vous calmer, tout comme toi, Christophe. Et Jason, un peu de respect.

Je soupire en secouant la tête. Puis, la mine basse, je rejoins Florence, qui m'accueille en m'attrapant la main. Elle se glisse de nouveau sous mon bras dans un mouvement spontané.

La cérémonie reprend, mais je peine une fois de plus à écouter ce qui se dit. Au-dessus de nous, les nuages se sont accumulés. Je reçois une première goutte sur le visage. Je me penche vers Florence pour la protéger de mon corps. Elle lève le menton et ferme légèrement les yeux. Je l'observe recevoir la pluie sur ses joues et son front sans frémir.

Je la trouve belle.

Vraiment belle...

Autour de nous, les gens se mettent à pousser des petits cris, car bientôt, l'averse s'intensifie et nous sommes tous rapidement détrempés. J'entoure Florence de mes bras. Elle rouvre les yeux et me fixe, les cils mouillés. Je me penche lentement, incapable de résister plus longtemps à sa bouche qui m'appelle.

Mais avant d'avoir pu poser mes lèvres sur les siennes, je sens quelqu'un me tirer par le bras.

— Hé, restez pas là, vous deux!

Je tourne la tête et aperçois Amy, qui nous incite à la suivre. Elle court vers l'église, où se sont réfugiés la plupart des gens. Sauf que moi, je n'ai aucune envie d'aller les rejoindre. La porte se referme sur mon ancienne belle-mère, qui est la dernière à y entrer. Je propose plutôt à Florence:

— Tu as une objection à ce qu'on foute le camp d'ici?

— Pas du tout.

J'hésite un instant à monter sur ma moto avec Florence. Je doute qu'elle apprécie la balade sous la pluie. On pourrait toujours fuir dans sa propre voiture, mais puisque j'ai l'impression que l'averse ne durera pas longtemps, autant aller se blottir l'un contre l'autre, près d'ici. Et justement, je connais l'endroit parfait pour ça...

Avec un sourire complice, je murmure à ma compagne:

— Tu me fais confiance?

— Euh... oui, j'imagine, répond-elle, hésitante.

— Viens.

Et je la tire vers le fond du cimetière, là où se trouve depuis toujours une vieille grange servant à ranger les pelles et les autres outils pour entretenir les lieux. La bâtisse n'est pas verrouillée convenablement, et je parviens sans mal à retirer le cadenas. Je pousse ensuite la porte et me tasse pour laisser Florence entrer avant moi. Je la suis et referme derrière nous.

La cabane est sombre, et on peut entendre la pluie qui rebondit sur le toit en métal. Mes mains cherchent le corps de Florence dans l'obscurité. Je me rapproche d'elle, le souffle court, mais ce n'est pas à cause de cette course improvisée. C'est sa présence, près de moi, qui me trouble.

Sa taille est froide quand je glisse mes mains sous son chandail. Mais sa peau est si douce... Elle frissonne et je sens la chair de poule l'envahir. Je chuchote, près de son oreille:

— Et là... t'as une objection à ce que je t'embrasse?

Elle rit tout bas avant de répondre par un simple soupir.

Ma main remonte sur sa nuque et j'attire son visage vers le mien. Je passe délicatement ma langue sur sa lèvre inférieure. Elle gémit. Il faut dire que mon autre main en a profité pour caresser son sein gauche. Du bout du pouce, je frotte son mamelon à travers son chandail. Elle pousse un petit cri quand je me mets à mordiller sa bouche.

Puis, je la relâche brutalement. Elle semble avoir de la difficulté à rétablir son équilibre. Je déglutis, prenant tout mon courage pour me retenir de la toucher de nouveau. D'une voix grave, je déclare:

— Avant, il faut que je te dise quelque chose... Quelque chose concernant ma famille et... et moi.

Ses yeux brillent dans le noir. Je l'entends faire un pas vers moi. Elle agrippe ma veste et murmure:

— Plus tard... Plus tard, tu me raconteras tout.

Et sur ces mots, elle me tire vers elle afin que nous reprenions notre baiser là où nous l'avons laissé...

CHAPITRE 17

Florence

Je n'ai pas envie de l'entendre m'avouer qui il est et ce qu'il possède. Pour le moment, je n'en ai rien à faire, de ses richesses. Le temps file; la moitié du week-end est presque déjà passée.

Mon attirance pour lui est plus forte de minute en minute. Je veux qu'il m'embrasse, qu'il me caresse, qu'il me fasse des choses que j'ai oubliées depuis longtemps. Je veux qu'il s'occupe de mon corps, qu'il a ramené à la vie la nuit dernière. Qu'il me fasse tout ce dont j'ai tant envie.

Alors je le tire vers ma bouche, qu'il prend aussitôt. Notre baiser dure de longues secondes, si bien que je dois reculer mon visage pour reprendre mon souffle. Il fait de même, mais ses lèvres restent collées à ma joue, sur laquelle il pose mille baisers. Je ferme les yeux et penche la tête vers l'arrière afin de lui offrir mon cou. Il grogne et s'en empare sans hésiter.

Je le sens descendre vers ma poitrine, puis sur le bout de mon sein. Je retiens ma respiration et baisse les yeux – que je viens de rouvrir – pour l'observer. Il embrasse doucement mon mamelon dressé avant de passer à l'autre. Pendant ce temps, ses mains ne sont pas restées inactives. Elles ont lentement repoussé ma veste et relevé mon chandail. D'un geste malhabile, je me débarrasse de ces vêtements encombrants. Chris m'aide à retirer le tout en me faisant lever les bras audessus de ma tête.

Sur le toit, les gouttes de pluie tombent de plus en plus fort. J'ai cette agréable impression d'être retirée du monde. De me trouver ailleurs, loin de tout. Dans une bulle qui nous est propre, à Chris et moi.

Il lance mes vêtements par terre avant de s'arrêter pour me regarder de la tête aux pieds. Par chance, la pénombre ne lui permet pas de tout voir. La cicatrice sur mon ventre, pourtant si apparente, est dissimulée sous la ceinture de ma jupe. Il y pose justement les doigts pour ensuite rejoindre la fermeture, à l'arrière. Je la sens descendre, avant que le tissu glisse sur mes cuisses et atterrisse à mes pieds.

Je ne porte plus que mes sous-vêtements, à présent. Chris serre les mâchoires. Je le remarque grâce à l'éclat d'un lampadaire, dans la rue, qui éclaire faiblement la grange en passant entre les lattes de bois. Je prends conscience de ma nudité à ce moment, ce qui me fait relever les bras pour me cacher.

Aussitôt, Chris me retient par les poignets et murmure :

— Non... t'es tellement belle. Je veux te voir.

Je déglutis. Il reprend :

— J'ai pas pu bien te regarder, hier, dans le noir de notre chambre, mais là... j'ai envie de tout savoir de ton corps. Laisse-moi faire, s'il te plaît...

J'hésite, puis je finis par hocher la tête. Je redescends mes bras le long de mon corps, ce qui permet à Chris de me lâcher. Il recule d'un pas et baisse la tête. Son regard me fait penser à une longue caresse sur ma peau. D'abord mes chevilles, puis mes mollets, mes cuisses et ma taille. Déjà, il s'attarde à mon torse, ma poitrine, mes épaules. Et il termine le tout en plongeant ses yeux dans les miens.

Il me fait signe de m'approcher, ce que je fais aussitôt. Une main se pose sur mes reins, tandis que l'autre touche doucement mon ventre... ma cicatrice.

Je voudrais reculer, mais il m'enlace et m'immobilise. Les yeux dans les miens, il me demande à voix basse :

— Tu veux m'en parler? De... de ce que tu as vécu?

Je secoue la tête. Non. Non, je ne veux pas. Je veux faire comme si ça n'avait jamais eu lieu. Comme si j'étais une femme entière, sans défaut de fabrication. Je ne veux pas qu'il me voie différemment. Il n'insiste pas et embrasse mon épaule, ma clavicule, mon cou, là où une veine palpite. Je réprime un frisson. Il rit, la bouche collée à ma peau. Ses doigts ont détaché mon soutien-gorge sans que je m'en sois rendu compte.

Agile, ce Christophe...

Ses paumes reviennent se poser sur mes seins désormais dénudés. Elles les malaxent, les titillent, les frôlent et... Je vais devenir folle si ça continue. Je jette un œil derrière moi. Je cherche un endroit où m'étendre. Soudain, je suis soulevée dans les airs.

Ses mains sous mes fesses, Christophe m'attire à la hauteur de son visage. J'entoure son cou de mes bras et lui caresse les cheveux. Il doit lever le menton pour m'embrasser. Je ne sais pas exactement où il m'emmène, mais je me laisse transporter sans résister. Je profite plutôt de cette position pour frotter mon corps contre le sien. J'enroule mes jambes autour de sa taille et je cambre les reins.

Il jure tout bas, et je sens son érection gonfler dans son pantalon. Je me sens forte. Puissante. En contrôle. Il s'arrête un instant et m'embrasse avec plus de vigueur encore. Mon cœur s'emballe. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir, ainsi juchée sur lui. Je ne sais pas non plus s'il ressent la même chose que moi, mais il se remet en marche. Son pied heurte quelque chose, au sol, et il doit le repousser pour continuer d'avancer.

Enfin, il atteint une table basse qui doit sûrement servir à ranger des outils. D'un bras, il dégage l'endroit avant de m'y déposer. Je ne le laisse pas s'éloigner de moi pour autant. Je m'agrippe à lui de plus belle.

— Doucement, Flo... murmure-t-il. Je vais pas me sauver. Je veux juste... retirer mon pantalon.

Je lui permets de dézipper sa fermeture éclair, puis de baisser le vêtement. Puisqu'il porte toujours sa veste et son chandail, je m'empresse de les lui enlever pour ne pas être la seule à être nue. Tandis qu'il lance le

tout au loin, je passe les mains sur ses pectoraux et sur ses abdominaux saillants.

Je n'en reviens pas de la beauté de l'homme qui se tient devant moi. J'ai rarement été aussi excitée par quelqu'un. Je glisse mes mains sous l'élastique de son boxeur pour passer aux choses sérieuses. Christophe serre les poings et les pose sur la table, de chaque côté de moi. Il prend une longue inspiration au moment où je prends son sexe dans ma main.

— Oh, Flo... j'ai trop envie de toi... t'as pas idée.

— Alors qu'est-ce que t'attends? dis-je, coquine.

Il plante ses yeux dans les miens, me fixe un instant, puis hoche la tête. Il se penche et fouille dans les poches de son pantalon pour en sortir un préservatif. Il déchire l'enveloppe avec ses dents, sans me quitter du regard. Je respire de plus en plus difficilement. Ma gorge est serrée, dans l'attente. Je suis si excitée que ça me fait mal.

Une fois le condom enfilé, il m'attrape par les fesses pour me rapprocher du bord de la table. C'est rugueux et je crie, car je sens qu'une écharde vient de pénétrer dans ma peau. Chris écarquille les yeux et demande:

— Je t'ai fait mal? S'cuse, je...

Mes doigts sur sa bouche, je le fais taire en répliquant:

— Non. C'est pas toi, c'est la surface. Mais on s'en fout. Viens...

Il me sourit. Nos sexes se frôlent, se frottent, se titillent. Je gémis une fois de plus. J'ai envie de le sentir en moi, mais avant, il semble avoir d'autres plans pour moi, car il vient me caresser justement à la jonction de mes cuisses. Là où je suis le plus sensible.

Je pose mes coudes sur la table, derrière moi, pour être plus confortable. Il continue son mouvement de va-et-vient avec son pouce, puis son index. Je sens monter le plaisir. Ma respiration se bloque. Je voudrais jouir, mais il retire aussitôt ses doigts et, en se penchant sur mon corps, il susurre:

— Pas tout de suite...

— Je t'en prie...

Il ne répond pas à ma supplique. Il saisit plutôt son propre sexe et le place à l'entrée du mien. Je fais un mouvement pour l'inviter à me pénétrer. Il ne se le fait pas dire deux fois: il donne une poussée et me prend tout entière...

Christophe

J'arrive à peine à me contrôler. Je voudrais la faire languir, lui donner tout ce qu'elle mérite, mais c'est plus fort que moi. J'ai envie d'elle comme jamais je n'ai eu envie d'une autre femme avant. Alors je plonge en elle en un mouvement souple. Puis, je glisse ma main sur son corps et atteins son sein, que je palpe, tandis que j'entame des allers-retours en elle. Ses gémissements m'excitent au plus haut point.

Je dois me concentrer et penser à autre chose pour ne pas éclater dans la seconde. Pour ce faire, je saisis Florence par la taille et la relève afin de la forcer à s'asseoir. Modifier la position est toujours utile, quand on veut se changer les idées.

Je la colle contre moi, mais de sentir ses seins et sa peau ne m'aide absolument pas. Je jure une fois de plus. Mon amante rouvre les yeux, qu'elle avait fermés, et cligne des paupières, signe qu'elle-même a du mal à se contenir. Je l'embrasse durement, m'en voulant déjà d'être aussi brusque, mais elle me rend mon baiser avec la même énergie, ce qui m'incite à continuer de plus belle. Je donne plusieurs coups de bassin en elle, presque malgré moi, et elle se met à gémir comme une chatte. Je l'accompagne en grognant, le corps en sueur, le cœur battant et les mains moites. La fraîcheur des lieux ne nous incommode pas, malgré le fait que nous sommes nus.

C'est à peine si on s'en rend compte. Seuls nos caresses et nos mouvements frénétiques nous intéressent.

Je relève soudain Florence et l'adosse la seconde suivante au mur, à côté de nous. Les planches émettent des grincements de désaccord. On dirait que la baraque va nous tomber sur la tête. Peu importe. Je continue de pénétrer cette femme qui me fait perdre la tête. Elle plante ses ongles dans mes omoplates et se met à hurler. Pour la faire taire, je pose ma bouche contre la sienne, et elle continue de se lamenter entre mes lèvres.

D'une voix aiguë, elle souffle:

— C'est trop bon... Oh! Chris, oui!

L'entendre prononcer mon nom me rend encore plus fébrile. Je me donne corps et âme pour la faire jouir en glissant ma main entre nous deux. Tandis que je la caresse, elle se tortille et bouge les hanches sans arrêt. Je la sens alors se raidir. Elle cesse de crier et geint une toute dernière fois. Pour l'accompagner dans l'orgasme, j'accélère mes poussées et, bientôt, je ne peux faire autrement que de sentir la vague m'emporter à mon tour. Je m'écroule sur elle, à bout de souffle.

Nos respirations s'unissent, le temps que nous reprenions conscience de ce qui nous entoure. Lentement, je me décolle d'elle. Elle pousse un soupir de soulagement et, en souriant, elle murmure:

— T'es pas léger, toi... Tu m'écrases.

— Oh! désolé, je...

— Hé, va-t'en pas comme ça. Reste encore un peu, me soufflet-elle en m'empêchant de m'éloigner.

Je reste près d'elle encore un moment, ne désirant pas non plus cesser de la toucher. Je me sens bien, même si mes jambes sont légèrement flageolantes. C'était beaucoup plus intense que cette nuit, il me semble. Comme si nos deux corps commençaient à mieux se connaître. À s'attacher l'un à l'autre...

Je secoue la tête à cette pensée.

Florence et moi, on a convenu de vivre ce week-end pleinement, sans nous faire de promesses ou nous attacher. Je ne vais pas commencer à

m'imaginer des choses. Légèrement perturbé par la direction que prennent mes pensées, je me retire doucement d'elle et enlève le préservatif. Je cherche une poubelle près de nous et constate seulement à ce moment que la pluie a cessé. C'est bien ce que je pensais. L'averse n'a pas duré. Le soleil sort déjà de derrière les nuages et ses rayons pénètrent entre les lattes de bois. Il fait de plus en plus clair, ici.

Mes yeux tombent sur une corbeille remplie de sciure de bois. J'y jette le condom, puis je me penche pour ramasser mon pantalon. Au loin, on entend des gens qui sont sortis de l'église. En riant un peu, on commence à se rhabiller, tels deux gamins pris en flagrant délit. Alors que je remets mon chandail, elle est toujours en train de chercher son soutiengorge.

Je souris, sans bouger, l'observant tasser des boîtes et des étagères, sans réussir à le trouver. Finalement, elle se redresse et, les mains sur sa poitrine, elle s'écrie:

— Arrête de m'espionner, petit pervers, et aide-moi!

— Pervers, tu dis?

Au lieu de lui venir en aide, je l'attrape plutôt par la taille et l'attire à moi pour l'embrasser une fois de plus. Je sens mon sexe se réveiller, ce qu'elle ne manque pas de remarquer:

— Désolée, mais on a pas le temps! Imagine si on nous surprenait ici!

Je la chatouille un peu, mais elle me repousse.

— Je t'en prie, dis-moi où tu as balancé ma brassière! Et arrête de rire! conclut-elle en m'assenant une claque sur l'épaule.

En poussant un long soupir théâtral, je pointe le haut d'une étagère:

— OK, OK, elle est là depuis tout ce temps.

Florence s'en empare sans attendre et tente de la remettre, mais je vois bien qu'elle éprouve un peu de difficulté. Charitable, j'attrape les deux bouts de tissu et je l'oblige à me faire dos, le temps que j'attache le tout pour elle. Elle s'exécute, me remercie en pivotant et en m'offrant ses lèvres en guise de récompense. J'accepte mon cadeau avec joie et je la laisse ensuite enfiler son chandail à regret.

C'est bien dommage, elle me plaisait, la Florence à moitié nue...

Une fois que nous sommes tous les deux plus présentables, je propose qu'on aille voir ce qui se déroule à l'extérieur. Quelqu'un nous appelle justement, et je me doute bien de qui il s'agit. En mettant le pied dehors, je croise le regard d'Amy, qui s'arrête et pose les poings sur les hanches. Florence sort à son tour et se plante à ma droite. Mais au lieu d'adopter un air gêné, elle relève le menton, comme pour mettre au défi la nouvelle venue de faire le moindre commentaire. J'interviens rapidement afin de désamorcer la situation:

— Amy, c'est pas... cesse de rire un peu. On a rien fait du tout.

Florence me jette un coup d'œil rapide, vexée. Je ne sais pas trop comment gérer cette situation. Un peu plus et on croirait qu'elle est jalouse et qu'elle veut crier sur tous les toits qu'on vient de baiser. Amy, demeurée silencieuse jusque-là, indique:

— Ben oui, toi! Tu vas me faire croire que vous êtes restés là-dedans sans en profiter? À d'autres!

Elle jette un coup d'œil derrière elle et ajoute:

— De toute façon, je m'en fous. Sauf qu'avant que cette *gang* de coincés te voient, faudrait peut-être que tu te repeignes un peu. Et toi, continue-t-elle en levant le doigt pour montrer Florence, viens ici, je vais arranger ton maquillage vite fait.

Ma compagne hésite, mais je la rassure sur les intentions de mon ancienne belle-mère. S'il y a bien une personne à qui elle peut faire confiance, ici, c'est Amy. Je déclare donc:

— Je vous laisse régler ça, moi, je vais aller voir quelqu'un deux minutes.

Florence tente bien de me retenir, mais je lui explique:

— Je m'en vais pas sans toi, t'en fais pas. Va simplement m'attendre près de ma moto quand tout sera terminé. Je viendrai te rejoindre, c'est promis.

Elle finit par hocher la tête, mais je vois bien que c'est à regret. Sans trop y penser, je me penche et l'embrasse doucement en lui caressant la joue. Puis, je m'éloigne à grandes enjambées, direction l'église. Je n'ai pas l'intention de m'y éterniser. Ma bonne action est faite. Je me suis pointé,

j'ai remis les cendres à qui de droit. Maintenant, je peux partir de cet endroit où personne ne veut de moi.

Pas avant, toutefois, d'avoir réglé encore un ou deux détails au sujet de ce testament...

Je m'approche de ma tante, la femme de Pierre, qui m'a salué de loin, tout à l'heure. Son sourire se crispe lorsqu'elle m'aperçoit, et elle hoche la tête comme pour m'offrir ses condoléances.

— Bonjour, ma tante. Je me demandais s'il y avait une réception chez toi, tantôt?

— Une... une réception? Qui t'en a parlé? demande-t-elle nerveusement.

— Personne. Je pose juste la question. Donc? Il y en a une ou pas?

Elle se mord l'intérieur des joues avant de finalement oser répliquer:

— Me dis pas que tu veux venir, quand même! Avec ce qui s'est passé entre ton oncle et toi, tout à l'heure, ce serait... ce serait vraiment mal vu de ta part de... d'être là.

— Peut-être... mais j'ai des choses à annoncer à toute la famille. Je me suis dit que ce serait le moment parfait. Tout le monde va être là, j'imagine...?

Elle avale de travers, réfléchit, puis fait signe à son mari, qui s'approche de nous, de ne pas s'en mêler. Après un temps, elle accepte:

— D'accord. Dans ce cas, arrive pas trop tard. Et si tu viens accompagné, préviens-nous.

J'acquiesce et la salue avant de tourner les talons. Près de ma moto, Amy et Florence m'attendent et semblent en grande discussion. Je presse le pas. Qu'est-ce que mon ancienne belle-mère est en train de lui raconter?

CHAPITRE 18

Florence

Christophe vient nous rejoindre, l'air furieux. Je détourne les yeux d'Amy, qui m'a gentiment remaquillée. Le nouveau venu déclare:

— On fout le camp.

— Pas de problème, répond la femme près de moi.

Devant le haussement de sourcils de Christophe, elle ajoute:

— Si tu crois que je vais rester ici, tu te mets le doigt dans l'œil, et profond. En plus, on était en train de se raconter des... choses, la gentille demoiselle et moi.

Je grimace, mal à l'aise. Elle n'a pas tort sur toute la ligne. Amy était bel et bien en train de me cuisiner. Autrement dit, elle me faisait carrément passer un interrogatoire pour tout connaître de ma vie. De mon côté, je n'ai pas eu le temps de lui poser la moindre question. Ce qui fait que mis à part sa gentillesse spontanée envers moi, je ne sais strictement rien sur cette femme et j'ignore toujours le lien qui l'unit à mon bel amant.

Et je dois avouer que ça me chicote de plus en plus...

En soupirant, Christophe indique:

— D'accord... tu peux venir avec nous. Mais je t'avertis, Amy, si tu radotes sur... sur comment j'étais avant, je te débarque sur le bord du chemin!

— Tu oublies que c'est moi qui conduis, rétorque l'autre en haussant les sourcils, alors qu'elle brandit les clefs dans les airs.

Mais Christophe est le plus rapide. Il les saisit aussitôt et s'écrie, victorieux:

— Plus maintenant. Allez... tu t'assois à l'arrière, Amy. C'est non négociable.

— Espèce de garnement! J'aurais dû te donner davantage de fessées, aussi!

Mon regard passe de l'un à l'autre. Je suis choquée. Sont-ils réellement en train de discuter de leur ancienne vie sexuelle devant moi? C'est limite déplacé, il me semble. Et franchement de mauvais goût. Je m'arrête donc sur le trottoir, sans monter à bord de la voiture que Christophe vient de déverrouiller. Me voyant hésiter, il me dit:

— T'en fais pas pour ton auto, j'enverrai quelqu'un la chercher plus tard.

Je recule d'un pas. Christophe, qui s'était assis derrière le volant, sort de la voiture et appuie ses bras sur le capot pour me demander:

— Y'a un problème?

— Je... je sais pas trop.

Je fais un autre pas de reculons et, après avoir pris une inspiration, je poursuis:

— En fait... oui, il y a un problème. Je... je me sens pas super à l'aise avec... avec ton ancienne maîtresse. Vous êtes peut-être restés amis, mais moi, je préfère que...

— De quoi tu parles? me coupe Christophe en se redressant pour contourner le véhicule.

C'est Amy, tout en sortant les bras par la fenêtre arrière, qui explique la première:

— Elle pense qu'on a déjà été ensemble.

— Qu'on a... Quoi? Pour vrai? me demande Christophe en me fixant, les yeux ronds.

— Ben, dis-je en haussant les épaules, vous parlez d'avant et... et de vous fouetter les fesses et... et je sais pas, moi! C'est trop bizarre! Si vous êtes pas déjà sortis ensemble, alors qu'est-ce que vous êtes l'un pour l'autre? Ce serait bien de m'expliquer, je pense.

Amy se met à rigoler en retournant se cacher dans l'habitable. De là, on l'entend s'exclamer:

— Je te laisse t'en charger. Tu me passes les clefs en attendant?

— Non! réagit Christophe sans même la regarder.

Il ne me lâche pas des yeux et, en s'avançant vers moi, il me dit:

— Je sais, ça peut paraître bizarre, mais Amy, c'est mon ancienne belle-mère.

— Je l'ai quasiment élevé toute seule, cet enfant-là! s'écrie la principale intéressée, toujours dans la voiture.

— Elle t'a... Voyons, elle a presque ton âge! Elle peut pas être sortie avec...

Christophe hoche toutefois la tête en faisant la moue. Je ne m'attendais pas du tout à ça.

— Elle est super jeune!

— Merci, ma belle... murmure Amy.

— Elle avait quel âge quand elle était avec ton père? C'est... c'est presque de la pédophilie, cette histoire!

— Hé, ho, faudrait pas charrier, quand même, s'exclame Amy en sortant de nouveau la tête par la fenêtre. J'avais dix-huit ans... enfin... presque. Et le p'tit jeune que tu vois là, il avait environ six ans. Donc, j'ai peut-être pas changé ses couches, mais presque. C'est à peine s'il mouillait plus son lit, à cet âge-là!

— Amy, pour l'amour, ferme-la, OK? s'énerve Christophe.

— Quoi? Tu vas venir me dire à moi que c'est pas vrai? Que ça arrivait pas, certaines nuits, qu'on doive changer tes draps? Et qui devait s'en occuper, d'ailleurs? Qui?

— Ma mère venait de mourir, il me semble que c'était une raison suffisante.

— Bien sûr que c'était une bonne raison, personne va dire le contraire, le rassure Amy avec un sourire en coin.

Elle me pointe ensuite du doigt.

— Alors? Tu vas rester là longtemps avant de te décider à monter?

— Non, non, je... je viens.

Amy hoche la tête, puis se renfonce dans son siège. Je prends place à l'avant et me tourne vers elle, le temps que Christophe s'assoie à son tour. À voix basse, je lui dis:

— J'avais rien contre vous, hein? Je veux que vous le sachiez. C'est juste que...

— Pas de trouble, ma belle. Mais arrête de me vouvoyer, par exemple, c'est agaçant. Et comme tu l'as dit tantôt, je suis pas tellement plus vieille que toi.

J'accepte volontiers. Lorsque Christophe s'installe derrière le volant, il pivote et pose la main sur ma cuisse, sans se soucier de la passagère à l'arrière. De l'autre main, il attrape mon menton et me souffle:

— Je t'aurais jamais obligée à rencontrer une de mes ex, voyons.

— Si tu voyais avec qui il est sorti, d'ailleurs, marmonne Amy.

Christophe grogne, mais ne répond rien à cette pique. Il poursuit plutôt à mon intention:

— On a dit que ce week-end, il y aurait que nous deux. Alors fais-moi confiance, je vais pas te jouer dans le dos.

Je finis par acquiescer. Il se penche et pose un baiser rapide sur mes lèvres. Puis, il se repositionne sur son siège avant de faire vrombir le moteur. Il jette un coup d'œil dans son miroir afin de croiser le regard d'Amy. D'un ton ferme, il annonce:

— Je te ramène chez toi.

— Argh! On peut pas aller boire un verre, avant? Ou prendre une bouchée quelque part? J'ai une de ces faims.

Elle cligne des yeux, ce qui fait soupirer Christophe. Il me jette un coup d'œil, mais je hausse les épaules. Pour être honnête, je n'ai aucune objection à aller quelque part avec cette femme. Ça me permettra d'apprendre à mieux la connaître. Et elle pourrait me révéler un tas de

secrets concernant Christophe, par la même occasion, ce qui n'est pas à négliger.

— Bon, bon, bon... puisque les dames se liguent contre moi, ronchonne ce dernier en s'engageant dans la rue. Que diriezvous d'aller chez *Pain Brioche*? C'est encore ouvert, non?

Amy le confirme en répliquant qu'elle aurait préféré aller sur une terrasse, mais qu'elles ne sont pas encore ouvertes, alors elle conclut que c'est mieux que rien.

Il n'y a que moi qui ne réponds pas. Christophe serre doucement ma cuisse de sa main, qui ne m'a pas lâchée depuis qu'il s'est assis. Je pose la mienne par-dessus. Nos doigts s'entrelacent.

Mon ventre se noue. Je ne crois pas que Christophe ressente la même chose que moi, toutefois. Il paraît tellement en contrôle, tandis que de mon côté... je vois bien que je suis sur une pente descendante. Si ça continue, je risque d'avoir mal, à la fin de ce week-end.

Et pourtant... je n'ai pas du tout envie de prendre une autre direction que celle-ci. Je veux partager ces viennoiseries avec Christophe et Amy. Je veux apprendre à le connaître davantage. Je veux passer une autre nuit en sa compagnie. Je veux faire l'amour avec lui de nouveau.

Non, décidément, je ne veux pas que tout ça s'arrête.

Je suis vraiment dans de beaux draps...

Christophe

En prétextant un urgent besoin d'aller à la salle de bain, j'en profite pour payer le café et les pâtisseries des deux femmes. Lorsque je reviens vers elles, j'indique:

— C'est réglé, mesdames. Et il va falloir que j'y aille... J'ai quelque chose à faire.

— Déjà? s'étonne Amy. On est pas restés très longtemps et je suis pas pressée, moi.

— Je dois avouer que ça ferait mon affaire à moi aussi de retourner à l'hôtel, intervient Florence en jetant un coup d'œil à son cellulaire. Il y a une conférence qui débute dans moins d'une heure. Je veux pas la rater.

Mon ancienne belle-mère ronchonne pour la forme, mais elle finit par se faire une raison. Je décide d'aller d'abord reconduire Florence, puis de revenir au cimetière, où je reprendrai ma moto, laissant ainsi la voiture à Amy. Le plan plaît à tout ce beau monde, et une dizaine de minutes plus tard, je saute de l'auto pour aller ouvrir la portière à Florence.

Elle me regarde faire, amusée, et déclare en sortant du véhicule:

— Je te savais pas aussi galant.

— T’as encore tout à découvrir de moi, dis-je en glissant mon bras autour de sa taille.

Je l’embrasse en douceur, puis je me décolle difficilement pour murmurer:

— J’ai hâte à ce soir. Tu me rejoins à quelle heure, à la chambre?

— Eh bien... comme je te le disais, il y a la soirée de vente, où je compte écouler le plus de *stock* possible. Je sais pas quand ça se terminera. On se tient au courant?

Je hoche la tête, l’embrasse de nouveau, puis je retire mon bras et la laisse filer vers les portes de l’hôtel. Tandis que je l’observe marcher durant quelques secondes, des coups dans la fenêtre me font tourner la tête.

— T’es vraiment accro, toi... s’écrie Amy après avoir baissé la vitre.

— Argh, veux-tu bien me laisser tranquille! dis-je en retournant m’asseoir derrière le volant.

Amy en profite pour se glisser entre les deux sièges. Ce faisant, elle m’envoie son derrière et ses jambes dans le front. Lorsqu’elle réussit enfin à prendre place en soupirant, elle tourne la tête vers moi, tout sourire, pour s’exclamer:

— Je blague pas! Tu l’as dans la peau, cette fille.

— J’ai pas envie d’en parler, OK?

— Non. Non, c’est pas OK, rétorque-t-elle. Pour une fois que je te vois dans cet état... Ça me fait plaisir, tu sais.

Elle se penche vers moi et pose la main sur mon bras. Je finis par avouer:

— Oui, bon... elle me plaît. Mais c’est pas sérieux, notre histoire. On vient de se rencontrer et, dès demain, on devra se dire adieu.

— Pourquoi ça?

Je reste muet un instant. En effet... pourquoi devrait-on à tout prix se quitter? Je réfléchis à voix haute en répondant:

— Ben... je sais pas où elle habite.

— T’as qu’à lui demander. Et si elle vit loin de chez toi, tu sais qu’il existe une certaine technologie qui s’appelle le téléphone, hein? Ou Zoom, ou ce que tu voudras. Bref, c’est pas condamné pour autant.

— Je sais, mais... Et si elle est pas intéressée à ce que ça continue? J’ai pas décidé ça tout seul. On est sur la même longueur d’onde à ce sujet, Florence et moi.

— Elle peut très bien avoir changé d’avis, tout comme toi, insiste-t-elle.

Je hausse les épaules et démarre le moteur. Ça ne semble pas décourager Amy, qui poursuit:

— Imagine... c’est peut-être la femme de ta vie.

— T’exagères pas un peu?

— Ça se pourrait très bien. Tu veux que je te raconte comment j’ai rencontré ton père?

— Je la connais, cette histoire, tu me l’as répétée cent fois. Et puis... dis-je en lui jetant un coup d’œil, c’était vraiment l’homme de ta vie?

C’est à son tour de se rembrunir. Elle se renfonce dans son siège en fixant la route. Après un moment, elle avoue:

— Pas pour lui, en tout cas... Mais moi, je l’aimais vraiment, malgré ce que les gens pouvaient penser. J’étais pas avec lui pour son argent.

— Je sais très bien pourquoi tu étais avec lui.

Elle me jette un regard interrogateur. En souriant, je déclare:

— Pour son charmant fils!

— Pff! Aucune chance! C’était un vrai garnement, rigole Amy. Et c’est encore le cas!

Elle m’observe de longues secondes d’un air tendre. Je lui rends son regard avant de me concentrer sur ma conduite. Mais je redeviens vite morose quand je pense à l’endroit où je dois me rendre dans quelques minutes. Je doute que je sois accueilli aussi chaleureusement par ma famille. Incroyable, tout de même, de penser que la seule affection que j’ai pu recevoir dans ma vie provient de la personne qui n’était même pas liée à moi par le sang...

Je serre les poings sur le volant. Amy, qui remarque tout, me demande:
— T’as l’intention d’aller où, au juste, tout à l’heure? Mon petit doigt me dit que ça a un lien avec ton oncle. Je me trompe?

Je soupire. Non, elle n’a pas tort. Comme toujours. Je réponds:
— Ma tante donne une réception et je l’ai avertie que j’irais. Je suis certain que personne a envie de me voir arriver là, mais... j’ai quelque chose à annoncer.

Amy hausse un sourcil. Je gonfle mes poumons et lui explique:
— Dans le testament, comme tu le sais, si je veux respecter les dernières volontés de mon père, je dois fonder une famille et avoir un enfant. Sauf que... j’ai pas l’intention de le laisser gérer ma vie, même mort.

Au lieu de dire quoi que ce soit, ma passagère émet un long sifflement entre ses dents. Je continue:

— Ouais... donc, je vais leur dire que je refuse l’héritage. J’y ai beaucoup pensé, dans les dernières semaines. J’en veux pas, de cette vie, de toute façon. J’ai pas du tout envie de diriger tout ça. Et je suis heureux, là où je travaille. T’es peut-être pas au courant, mais j’ai...

— Je le sais, me coupe-t-elle. T’as fondé une entreprise avec un de tes amis. Un truc en robotique, j’ai pas tout compris.

C’est à mon tour d’être surpris de voir qu’elle s’est informée sur moi, malgré la distance et le temps. Elle me fait d’ailleurs un clin d’œil en mentionnant:

— Internet, c’est pas juste pour les idiots. Je te suis sur Facebook et Insta. Vous *postez* souvent des trucs sur vos réussites, ton collègue et toi. C’est impressionnant. Surtout quand on pense que vous êtes partis de rien. C’est pas l’argent de ton père qui t’a aidé à percer.

— En effet... je lui ai pas demandé une seule cenne. Il aurait refusé, de toute façon. Tu sais... dis-je en ralentissant pour me garer derrière ma moto, on s’était pas parlé depuis des mois, avant sa mort, lui et moi. Un peu comme... comme s’il s’en foutait, de ce que je faisais.

Amy secoue la tête. Elle détache sa ceinture de sécurité et se tourne vers moi une fois de plus. À voix basse, elle dit:

— Je sais pas quel était son problème, à ton père. Quand on était ensemble, tous les deux, il était toujours très gentil et doux, mais dès qu'il était question de son fils... de toi, il... il changeait d'expression. Peut-être qu'il t'en voulait de tant ressembler à ta mère. Elle lui manquait, tu sais. Elle lui a manqué toute sa vie et son départ a été un choc pour lui.

— C'est quand même pas ma faute si j'ai des traits communs avec elle!

— Bien sûr que non! C'est pas ce que je dis. Sauf que... ton père devenait très émotif dès qu'il était question d'elle, donc... j'imagine que ça a nui à votre relation.

— Ou à notre absence de relation...

En inclinant la tête, Amy me fait un petit sourire. Je n'ai pas envie qu'elle ait pitié de moi, alors je me tourne vers la banquette arrière, j'y saisis mon casque et je sors de la voiture pour me diriger vers ma moto. Mon ancienne belle-mère s'écrie alors, de la fenêtre:

— Et moi, tu m'ouvres pas la portière? Toujours les mêmes, hein!

Je me tourne à demi pour répondre:

— T'es assez agile pour te faufiler derrière le volant sans avoir à mettre le pied dehors.

Je l'entends rager, mais je me doute bien qu'elle se glisse néanmoins sur le siège conducteur. J'enfile mon casque, j'enjambe la bécane, puis je fais gronder le moteur. Je fais un demi-tour pour venir me poster près de la voiture. Je relève ma visière un instant, puis j'ordonne à Amy:

— Tu ramènes l'auto à l'hôtel avant la fin de la journée. Sinon, j'envoie la police à tes trousses.

— Du calme, le gamin. J'ai pas l'intention de te la voler.

— Hum... C'est beau, je te fais confiance.

Juste avant d'abaisser ma visière, je lui souffle:

— Ça m'a fait du bien de te revoir, Amy.

— T'es le bienvenu chez moi n'importe quand, tu sais?

Je hoche la tête. Puis, je me redresse. Il est plus que temps que j'affronte ma famille. Ça risque d'être la dernière fois, ce qui n'est pas pour me déplaire, loin de là...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19

Florence

La seconde conférence a été tout aussi intéressante que la première à laquelle j'ai eu la joie d'assister. À la différence près que cette fois, j'ai réussi à écouter sans me laisser déconcentrer. J'ai pris des notes, j'ai ri aux blagues de la conférencière et je me suis reconnue dans ce qu'elle nous racontait. Bref, c'était génial.

Surtout qu'Amanda Martin, qui est venue faire une petite apparition, m'a fait le plaisir de s'asseoir à ma table lorsqu'elle est descendue de la scène. J'ai senti les regards envieux des autres représentantes, mais je n'y ai pas fait attention.

Le repas était délicieux, et tout de suite après cet événement, les vendeuses ont pu s'installer dans l'énorme hall afin d'accueillir les divers clients de l'hôtel, mais aussi les visiteurs venus simplement voir ce petit salon organisé en notre honneur.

J'ai vendu une quantité considérable de plats et, malgré la féroce compétition, j'ai pu tirer mon épingle du jeu et rencontrer de futurs clients. Il ne me reste presque plus de *stock* et je commence à ressentir une certaine fatigue. Il y a de quoi, il faut dire, après la courte nuit que j'ai passée. Je rêve de mon lit, puis je me mets à sourire en songeant à celui qui m'attend dans la suite de Christophe.

J’imagine que nous allons pouvoir partager le même lit, mais sans nous sentir coupables ou gênés, cette fois. Au contraire, j’imagine déjà tout ce qu’on pourra y faire...

Mon sourire doit être contagieux, puisque Carl, qui vient d’entrer dans la salle, se dirige vers moi en me le rendant. Je reprends un air sérieux, un peu mal à l’aise en sa présence. Pas qu’il soit déplaisant; c’est seulement qu’il a tendance à poser beaucoup de questions et à me regarder d’une drôle de façon.

Mais je me fais sûrement des idées.

Il n’a pas été déplacé du tout.

Je lui fais un rapide salut de la main, auquel il répond en hochant la tête avant de me demander:

— Alors... les ventes ont été bonnes? Manon avait mal à la tête, elle a préféré rester couchée.

— Ah, c’est plate pour elle. Mais de toute façon, elle disait qu’il lui restait plus grand-chose.

Carl acquiesce. J’ajoute:

— C’était pas mal du tout. J’ai presque plus rien, moi non plus. Bon, faut dire qu’il me manque un peu de choses, mais...

— Ah ouin, c’est vrai, tu t’es fait voler du matériel durant la nuit. Poche...

Je hoche la tête avant de froncer les sourcils pour demander:

— Comment tu l’as su?

Il lève les mains devant lui, comme sur la défensive, puis explique:

— Manon m’en a parlé. Désolé... peut-être que t’aurais préféré que ça reste un secret entre vous?

— Oh... euh... non, non. C’est pas grave.

N’empêche qu’une petite voix s’élève dans ma tête. Je n’ai aucun souvenir d’en avoir discuté avec Manon... Mais peut-être que je l’ai fait rapidement par texto. Peu importe. Elle avait raison sur un point: il aurait mieux valu ne pas laisser traîner mon matériel dans l’auto durant la nuit.

Carl semble songer à la même chose que moi, car il prononce exactement les mêmes mots que sa blonde, deux jours plus tôt:

— JAMAIS au grand JAMAIS on laisse son matériel sans surveillance. C'est la règle numéro un. Surtout si ton coffre ne se verrouille pas.

— Ouais, je sais... J'apprends de mes erreurs, faut croire.

Je détourne les yeux, car cette conversation n'est pas particulièrement intéressante et je ne veux pas perdre l'occasion de faire une vente à cause de Carl. Il demeure néanmoins planté devant moi, même lorsqu'une femme vient fouiner à ma table. Je m'intéresse à la dame et tente de lui expliquer comment fonctionnent les plats, mais la présence de Carl me dérange. Il finit par se déplacer, et je pousse un soupir de soulagement.

Au lieu de s'en aller, il contourne la table et s'installe à ma droite. Non mais qu'est-ce qu'il me veut, au juste? Je retiens un grognement et souris de façon un peu crispée à la cliente, qui me pointe une simple râpe à fromage. Je lui détaille en long et en large la manière de l'utiliser, ce qui l'incite à l'acheter. Yé!

Je prépare le bordereau de paiement, que je tends ensuite à la femme en échange de l'argent. Une fois cela fait, je range le tout, tandis que Carl reprend notre conversation là où il l'avait laissée:

— Donc... pour en revenir au vol...

— Écoute, c'est pas que ça m'intéresse pas, mais...

— J'ai entendu dire qu'il y en avait eu plusieurs, dans le coin.

Je fronce les sourcils.

— Ah ouin?

— Absolument. Deux ou trois représentantes se sont plaintes d'avoir perdu du matériel. Et c'est arrivé la même nuit.

— Durant l'orage?

— Bah... il était fini, l'orage, quand les vols ont eu lieu... répond-il en haussant les épaules.

Je réfléchis avant de rétorquer:

— Comment tu peux le savoir? Le voleur pourrait avoir dévalisé les voitures à n'importe quel moment. C'est pas comme si on avait été là pour le voir agir.

— T'as raison, mais... Mais si j'étais lui, reprend-il, j'aurais attendu que ça se calme, parce qu'avec la pluie qu'il y avait, hier, ça devait pas être facile de sortir les plats des coffres de voitures.

— Hum... Peu importe. Les autres victimes... elles sont allées voir la police?

— Je sais pas. C'est Manon qui m'a raconté tout ça. L'info provient des vendeuses. Moi, je fais juste te rapporter ce qu'elle m'a dit. N'empêche, ça m'a permis de faire un article là-dessus, ce matin. Et sans vouloir être insensible, mettons que ça tombait bien.

Je le dévisage sans comprendre.

— J'aurais absolument rien eu d'intéressant à écrire, sinon, ajoute-t-il. La conférencière vedette, Amanda Martin, voulait pas me parler. Ton Christophe non plus. Bref... c'était mort, mort, mort. J'en étais venu à me demander pourquoi j'avais décidé de suivre Manon ici. C'est pas mal plus plate que je pensais, un congrès Suppercare, si tu veux mon avis. Je veux pas t'offenser, là! s'écrie-t-il en voyant mon air changer.

Je détourne les yeux, car très franchement, il commence à m'énervé. De toute manière, un petit couple approche de ma table. Pendant que celui-ci parcourt des yeux les plats que j'ai exposés, Carl reprend:

— D'ailleurs, veux-tu lire mon article?

— Euh... ouais, ouais...

— Va sur mon blogue. Tu pourras même voir mes autres écrits.

— OK, je ferai ça, dis-je, sans être sincère.

Mais Carl ne semble pas vouloir décrocher. Il enchaîne:

— Donne-moi ton cell, je vais t'inscrire à mon infolettre. Ça va me prendre deux minutes, pas plus. Allez...

Il tend la main pour que j'y dépose mon téléphone. Voyant que le couple s'apprête à repartir, je me dépêche d'ouvrir mon appareil pour le lui

remettre. Puis, je fais un pas de côté vers l'homme et la femme afin de leur proposer d'essayer un de mes plats.

Ils sont plutôt réceptifs, si bien que je n'ai pas le temps de voir ce que fabrique Carl avec mon téléphone. Il me le remet au moment où je conclus une vente.

— Voilà. C'est fait. Comme ça, tu pourras être une des premières à lire mon prochain article. Tu vas voir, ça va taper fort.

— Parfait. Merci.

Je reprends le cellulaire et le glisse dans ma poche, sans plus me préoccuper de lui. Non mais quelle tache, quand même! Mais Carl ne semble pas vouloir décoller pour autant. Je soupire en me rendant compte qu'il est toujours là, malgré le départ du jeune couple.

Peut-être que je devrais être plus directe et lui demander carrément de me laisser tranquille? Après tout, la soirée est presque terminée et je vais devoir ramasser mes choses. Soudain, une haute silhouette attire mon regard et me fait oublier la présence du *chum* de ma collègue.

Je ne peux m'empêcher de frissonner en voyant Christophe s'approcher de ma table. Sa démarche et son *look* attirent inévitablement les regards des autres femmes, qui doivent toutes se demander de qui il peut bien s'agir. Le plus fantastique, c'est qu'il ne leur accorde aucune attention. Au contraire. Il ne semble voir que moi...

Ses yeux dévient toutefois vers celui qui se tient à ma droite. Carl se crispe et redresse la colonne, nerveux. Il a reconnu le nouveau venu. Il faut dire que Christophe est imposant. Je dois lever les yeux pour le regarder lorsqu'il s'arrête devant nous. Le visage sérieux, il se tourne vers Carl et lui tend la main:

— Christophe Hilson. Vous êtes...?

— Carl... euh... du blogue *La vraie vie de Carl*. Vous avez sûrement déjà lu un de mes...

— Non, désolé. Je suis pas tellement les blogues. Et je suis venu voir Florence. Tu as fini? J'avais une petite surprise pour toi... me glisse-t-il avec un sourire où je peux admirer ses magnifiques fossettes.

Je déglutis. Quand il me regarde de la sorte, je ne sais plus où me mettre. En hochant la tête, je déclare :

— Je ramasse tout ça et je te suis. On va... ?

— À notre chambre, oui, indique Christophe en lançant un regard furtif à Carl.

Est-ce un avertissement ? Une façon de lui faire comprendre que je suis avec lui ? Toujours est-il que Carl semble comprendre le message, car il nous salue rapidement avant de décamper sans demander son reste. Je me retrouve donc seule avec Christophe.

Ce qui me fait doublement plaisir...

Christophe

Je tends la main à Florence, qu'elle accepte avec le sourire.

Je propose de laisser un des employés de l'hôtel monter ses choses à notre suite, afin que nous puissions sortir nous balader.

— Nous balader? demande-t-elle, confuse.

— Ouais... Je sais que j'ai dit qu'on irait à la chambre, mais... En fait, j'avais une autre idée derrière la tête. Et t'inquiète, je vais te ramener avant minuit, mademoiselle...

Elle rougit, puis me suit alors que je fais signe à quelqu'un de tout monter là-haut. Elle jette néanmoins de fréquents coups d'œil derrière nous, ce qui m'incite à la rassurer:

— T'en fais pas. Ils sont fiables. Et si on te vole quoi que ce soit, je me charge de te le remplacer. D'ailleurs, concernant ce qui a été volé dans ta voiture, hier...

— Je sais ce que tu vas dire, me coupe-t-elle. Et c'est hors de question.

— Et qu'est-ce que j'allais dire, selon toi? dis-je en plissant les yeux pour l'observer.

— Que tu veux me donner l'argent pour que je puisse racheter les produits dérobés... Mais je le répète, c'est hors de question. Je vais téléphoner à mes

assurances en attendant d'avoir des nouvelles de la police.

Je la fixe un instant avant de rétorquer:

— Eh bien, tu te trompes. J'allais pas dire ça du tout.

Elle pose la main sur sa bouche en bafouillant:

— Oh... je... je croyais que... Désolée, j'ai mal interprété les signes, alors, et...

Je tends la main pour repousser une mèche de cheveux qui s'est détachée de son chignon lousse. Je me penche et je murmure:

— Mais non. Je te fais marcher. Et oui, je vais te payer ce que tu as perdu. C'est non négociable.

Sur ce, j'accélère le pas. Elle me rattrape comme elle le peut en s'écriant:

— Non! C'est pas à toi de faire ça. C'est ma faute, après tout. J'aurais dû...

— T'aurais rien pu faire de plus, et tu le sais très bien. On avait déjà les mains pleines quand on s'est dirigés vers le motel.

Elle hoche la tête, puis me demande:

— Bon... et la surprise dont tu me parlais tout à l'heure, qu'est-ce que c'est?

Je vois bien qu'elle tente de changer de sujet, mais je ne le lui fais pas remarquer. Au lieu de ça, je lui adresse un clin d'œil et presse le pas vers les portes automatiques, qui s'ouvrent sur notre passage. Une fois dans le stationnement, je m'immobilise et pose les poings sur les hanches. Puis, j'attends qu'elle remarque ce qui cloche devant nous.

— Euh... c'est normal que je saisisse pas ce qui se passe? demande-t-elle, les sourcils froncés.

Je lui pointe un *pick-up* – emprunté dans la réserve familiale juste avant de venir ici –, où est attachée une remorque dans laquelle se trouve un petit bateau blanc. Son regard passe lentement de moi à ce dernier. Je hoche la tête pour lui faire comprendre que c'est exactement ce à quoi elle pense.

— On... on s'en va faire du bateau?

— Oui, m'dame, dis-je avec un large sourire.

— Mais... le soir? On va rien voir!

— Il y a des lumières, là-dessus, t'en fais pas. Et puis, on s'en va sur un lac privé, alors on peut y faire ce qu'on veut.

En faisant la moue, elle mentionne:

— J'imagine que s'il est privé, c'est qu'il t'appartient?

— Plus ou moins. Ma famille le possède depuis longtemps. Il y a une petite plage et une marina. T'en fais pas, personne va nous déranger. Ils sont encore tous à la... à la réception en l'honneur de mon père.

— Et toi, tu y es pas?

Je gonfle mes joues pour expulser l'air qui s'y trouve avant de marmonner:

— J'y suis allé, mais... j'avais pas envie de m'éterniser.

Surtout qu'après mon annonce, disons que leur air heureux me dérangeait plus qu'autre chose. On peut dire que ça fait bien leur affaire que je décide de quitter l'entreprise officiellement. Mon cousin le premier, mon oncle pas très loin derrière. Donc, dès que j'ai eu terminé mon petit discours, j'ai foutu le camp. Tout en roulant à toute allure sur la route afin de me défouler, je me suis arrêté en bordure du lac familial. Et c'est là que l'idée d'inviter Florence là-bas m'est venue.

Remarquant sûrement mon manque d'enthousiasme en évoquant ma famille, ma compagne accepte, un peu de reculons:

— OK, mais... il est pas un peu tôt pour amarrer un bateau?

— Je vois que madame s'y connaît...

Elle lève le menton, plutôt fière d'elle. J'éclate de rire avant d'expliquer:

— Tu as raison. En fait, on le met à l'eau dès le mois de mai, mais on est à la fin d'avril, alors je suis quasiment certain que personne ne dira rien. Et puis... avec le niveau de l'eau qui est assez haut, on aura pas de problème, je te le garantis.

Elle se mord les lèvres, ce qui m'incite à ajouter:

— Tu me fais confiance ou pas?

Après une seconde de flottement, elle acquiesce et souffle:

— Je te fais confiance. Mais me déçois pas, hein? Et il me semble que tu me la sors souvent, cette réplique, quand tu veux me convaincre.

Je rigole de nouveau devant sa perspicacité.

— T’as tout à fait raison. Je suis démasqué. C’est ma *pick-up line*, qu’est-ce que tu veux!

— Ah vraiment?

— Hum, hum... toutes les femmes craquent pour moi quand je la sors.

Elle se rembrunit, alors je m’écrie:

— Je blaguais, hein!

Elle éclate de rire à son tour et s’exclame, en gambadant vers le *pick-up*:

— Moi aussi! Allez, on y va! J’ai hâte de voir tes talents de navigateur, moi.

— Tu seras pas déçue...

— Celle-là aussi, tu devrais l’utiliser pour draguer, lance-t-elle en se glissant sur le siège passager.

En m’asseyant à mon tour, je lui saisis la main, qu’elle a posée sur son banc, et la porte à mes lèvres en murmurant:

— J’ai pas envie de draguer qui que ce soit d’autre en ce moment...

On s’observe un instant, silencieux. Après de longues secondes où la tension sexuelle monte d’un cran, je relâche ses doigts en soupirant, puis je pose la paume sur le bras de vitesse. En lui jetant un dernier coup d’œil, je recule prudemment afin de ne pas accrocher de voiture. Je monte ensuite le volume de la radio et je me mets à chanter tout bas.

Je sens son regard sur moi tandis que je fredonne. Je lui lance quelques regards appuyés, ce qui semble lui faire un certain effet. À moi aussi, il faut dire. Lorsque je débouche sur la marina privée, je saute hors du véhicule dans l’espoir de reprendre mes esprits. J’ai tellement envie de cette femme que mon esprit me paraît embrouillé.

Je parviens malgré tout à faire descendre le bateau pour le glisser vers le bord de l’eau. J’attrape une des vestes de sauvetage et la lance à Florence, qui l’attrape avec agilité. Cette fois, c’est elle qui me fait un clin d’œil complice. Je grogne tout bas et je détourne le regard, de plus en plus fébrile.

Je l'invite à monter à bord avant de sauter dans l'embarcation à mon tour. Je fais démarrer le moteur et je fonce vers le milieu du lac. Ça ne prend pas beaucoup de temps avant de l'atteindre, mais dès qu'on y est, j'arrête le moteur, me tourne vers Florence et gronde, tel un prédateur affamé :

— Viens ici, toi...

Elle sourit, sans bouger. Je me relève et je marche vers elle d'un pas chaloupé. Puis, je m'accroupis et la fixe, sans amorcer le moindre geste. C'est elle qui tend les bras vers moi pour glisser ses mains dans mes cheveux. Doucement, elle me masse le cuir chevelu. Un peu plus et je me mettrais à ronronner. Sauf que je ne suis pas un chaton, je suis un tigre. Un tigre qui a sacrément faim. Faim de cette femme...

Je me penche et je pose les lèvres sur sa bouche. Elle m'embrasse en retour avec avidité. Après avoir satisfait à demi mon désir, je m'étends près d'elle et glisse mon bras sous ses épaules. Elle se colle à moi, tandis que nous observons le ciel étoilé. Il n'y a que le clapotis des vagues pour briser le silence.

À voix basse, je lui dis :

— C'est ici que j'ai passé tous mes étés, enfant...

Elle ne répond pas immédiatement. Elle semble réfléchir. Après un moment de silence, elle se décide à demander :

— T'étais comment, enfant ? Ça a dû être génial, vivre dans une telle richesse.

Je pousse un petit soupir. Je tourne la tête vers Florence pour admirer son profil. Elle imite mon mouvement et plonge ses yeux dans les miens. Après de longues minutes, je me repositionne, regarde vers les étoiles, puis me mets à tout lui raconter...

Je lui parle de ce gamin solitaire. De cet enfant qui cherchait tant l'amour auprès de ses proches, sans jamais en obtenir une miette. Du petit Christophe qui ne récoltait que le mépris de son père. De cette incompréhension que je vivais au quotidien. Et de ce sentiment d'injustice qui ne me quittait jamais.

Quand je termine mon récit, Florence a quitté le ciel des yeux depuis longtemps pour scruter mon visage. Elle ne dit rien. Elle ne fait que me serrer encore davantage dans ses bras.

*Et pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression
d'avoir trouvé ce qui me manquait...*

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20

Florence

J'ai la tête remplie des images que je viens de voir. Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent, j'y entre la première, suivie de peu par Christophe. Il n'y a personne dans la cabine avec nous. Il faut dire qu'il est tard et que la plupart des gens doivent déjà être couchés, à cette heure. Nous avons beaucoup tardé, à l'extérieur.

Savoir qu'il me fait assez confiance pour me montrer sa ville, l'endroit où il a vécu, et pour me raconter ses souvenirs d'enfance me fait chaud au cœur. Je suis plus émue que je veux bien le montrer. Pour ne pas que ça paraisse, je m'adosse au mur, derrière moi, et je lève les yeux vers les chiffres qui défilent à toute vitesse.

Christophe, qui vient me rejoindre pour appuyer son épaule près de la mienne, m'observe. Je le vois du coin de l'œil. Je souris. Mine de rien. Il ne peut résister bien longtemps et glisse sa main sur ma joue... dans mes cheveux.

— T'es belle... murmure-t-il.

Je me hisse sur la pointe des pieds, attendant un baiser de sa part. Mais il ne fait que caresser mon visage, comme pour mieux l'imprégner dans sa mémoire. Et là, ça me revient. C'est notre dernière nuit ensemble. Après... après, nous partirons chacun de notre côté. Je frémis à cette pensée. Je

repose les talons au sol, tandis que le sang quitte progressivement mon visage.

Inquiet, Chris demande:

— Hé... ça va pas? T'es toute pâle.

— Oui, non, je... je suis juste un peu fatiguée.

— On arrive, tu vas pouvoir te reposer. On aurait peut-être pas dû aller se promener à cette heure. C'était pas une bonne idée.

Je pose ma main sur la sienne et rétorque:

— Non. C'était génial. J'ai adoré.

Les portes s'ouvrent avant qu'il ait pu répondre. Avec précaution, il se penche et me soulève facilement. Ça me rappelle la première fois qu'on s'est vus. Le jour de l'orage. Quand il a dû me transporter ainsi sur une longue distance. Je ne le remercierai jamais assez de ce qu'il a fait ce jour-là.

Doucement, il me dépose sur le sofa, puis s'éloigne en me demandant si je veux boire quelque chose.

— Juste un verre d'eau, ce sera parfait.

Pendant qu'il sort un verre de l'armoire et qu'il fait couler l'eau, je me relève. Il s'empresse de s'écrier:

— Bouge pas, j'arrive.

— C'est que je voudrais faire un tour à la salle de bain. Je... je peux prendre une douche?

— Évidemment, me souffle-t-il en venant glisser son bras sous le mien.

— Je peux encore marcher, tu sais. Je suis pas handicapée.

— Pour être honnête, ça fait bien mon affaire de t'aider, murmure-t-il à mon oreille en se collant à moi pour embrasser mon cou.

Je rigole, puis je le repousse quand nous atteignons la salle de bain.

— C'est beau, à partir d'ici, je vais me débrouiller.

— T'es certaine? Parce que si t'as besoin que je vienne te savonner le dos... je suis à ton service, blague-t-il à demi.

— Hum... peut-être bien. Je te ferai signe si c'est le cas.

Je referme ensuite la porte, sans que nous nous quittions des yeux. Je l'entends qui pousse un long soupir, de l'autre côté, avant que ses pas s'éloignent en direction de la cuisine. Moi, je me tourne vers le miroir, duquel je m'approche lentement.

Mon visage a retrouvé son air sérieux. Mes yeux sont brillants. Je retiens mes larmes depuis mon arrivée dans la suite. En fermant les paupières, je les laisse couler, car je ne peux plus rien faire contre la peine qui m'envahit. La douleur est si vive.

Impossible de me mentir à moi-même. Je suis en train de tomber amoureuse de cet homme. Le hic, c'est qu'il m'a dit, pas plus tard que ce matin, qu'il ne voulait rien de sérieux. Et j'étais d'accord! Voilà le pire!

J'étais d'accord...

J'en ai même rajouté en disant qu'après la fin de semaine, il valait mieux qu'on reprenne chacun notre chemin, sans rien attendre de l'autre en retour. Mais c'est plus fort que moi. Mon cœur en a décidé autrement. Comment la chose a-t-elle pu se produire sans que je réussisse à l'empêcher? C'est à croire que je n'ai aucun contrôle sur mes sentiments!

Moi qui me targuais pourtant d'être si bien, célibataire. De n'avoir pas besoin d'un homme dans ma vie! Je me suis bien trompée. Quelle idiote je suis!

Je pose les paumes sur le rebord de l'évier et me penche pour mieux m'examiner. Mes joues ont repris des couleurs. Elles sont rouges. Mes yeux sont boursouflés. Je ne peux pas sortir dans cet état. Énervée, j'ouvre le robinet et asperge mon visage comme je le peux. Je me redresse ensuite, la peau dégoulinante. Ce n'est guère mieux. Je dirais même que c'est encore pire.

En gémissant, je saisis une serviette afin de m'essuyer. Mais je ne fais que pleurer davantage. Je me fais pitié à moi-même. Tout bas, je m'ordonne:
— Calme-toi, Flo! Tu peux rien changer à la situation, alors accepte au moins ce qu'il va te donner. Cette nuit, prends-la comme un cadeau. C'est mieux que rien, tu crois pas?

Mes propres paroles font jaillir de nouvelles larmes. Je serre les poings. J'essaie de me sermonner, mais il n'y a rien à faire. Je suis pathétique.

Des coups cognés contre la porte, derrière moi, me font sursauter. La voix de Christophe me parvient:

— Ça va, Florence? J'ai l'impression de t'avoir entendue parler...

— Ou... oui, ça va. S'cuse, c'est... c'est rien.

Un silence, puis il reprend:

— Tu sais, ma proposition pour le savonnage tient toujours... Je glousse, entre mes larmes. Je prends ensuite une longue inspiration pour me calmer. Je m'essuie une dernière fois les joues, puis je pivote sur moi-même et saisis la poignée. Après une brève hésitation, je la fais tourner.

Le visage de Christophe m'apparaît alors de l'autre côté de la porte. Il fronce les sourcils dès qu'il m'aperçoit. Sans attendre, il dépose le verre qu'il tient dans ses mains pour venir mettre ses paumes contre mes joues. Avec ses pouces, il récolte mes larmes qui continuent de couler malgré moi.

En chuchotant, il me dit:

— Pleure pas. Je... je sais pas ce qui se passe, mais je t'en prie, pleure pas. J'aime pas ça, te voir comme ça.

— Oh, excuse-moi! dis-je en me détachant de lui pour passer mon bras sur mon visage. Je vais me laver et ça ira mieux. J'aurais pas dû t'ouvrir et te montrer que...

Il revient à la charge et passe sa main dans mes cheveux en douceur.

— Mais non, voyons. Tu peux m'en parler. Il se passe quoi? Ça allait si bien avant qu'on arrive à ma chambre. C'est parce que tu trouves qu'on a déjà été assez loin? On est pas obligés de faire quoi que ce soit, tu sais. Je te force à rien. Et même si on a... on a vécu ce moment, un peu plus tôt dans la cabane, près de l'église, on peut en rester là. Oui, évidemment, j'ai envie de toi et j'adorerais prendre ma douche en ta compagnie, mais si tu veux pas, c'est correct.

Je secoue la tête. Il n'y est pas du tout. Ça n'a rien à voir avec le sexe et l'intimité. Ou plutôt, ça a tout à voir avec ça, dans le fond. Je le veux, lui,

mais pas juste pour une nuit. Le voilà, le problème. Je le veux pour... pour des semaines, des mois, des années! Je le veux pour toujours!

Et plus encore...

Lorsque je comprends ce que cette révélation signifie, je me dis qu'il ne reste plus beaucoup d'options qui s'offrent à moi. Soit je me tais et j'essaie de cacher mes sentiments, soit je lui avoue tout. Au risque de me faire rejeter. Ce qui pourrait être tout aussi douloureux.

Mais le regard de Christophe me donne un infime espoir que ce ne serait pas le cas. Alors j'inspire longuement. J'expulse l'air de mes poumons avant de me lancer dans le vide:

— Je sais qu'on avait dit que ce serait fini, après le week-end, mais... mais je... j'ai pas envie que ce soit la fin, moi. De savoir que je te reverrai plus après ça, on dirait que... que ça me donne envie de crier.

Ses yeux s'écarquillent, tandis que ses bras retombent le long de son corps. Je m'en veux de lui avoir balancé ça sans avertissement. Je tente de rattraper le coup comme je peux en m'écriant:

— Oublie ce que je viens de dire. C'était ridicule. JE SUIS ridicule.

Je le contourne et m'apprête à sortir de la salle de bain, quand un bras s'enroule autour de ma taille. Christophe me ramène près de lui et enfouit son visage dans mes cheveux. Et là, collé contre moi, il murmure...

Christophe

— ... Je pense que je suis en train de tomber amoureux, moi aussi...

Elle relève brusquement la tête et plante ses yeux dans les miens. Aussitôt, je me sens idiot d'avoir lâché une telle bombe. Surtout que je n'ai même pas pris la peine d'y réfléchir. C'est venu tout seul. Sans que je puisse le retenir.

Mais le plus surprenant, dans tout ça, c'est que... ce n'est que la stricte vérité.

Tandis que je la regarde me dévisager pour s'assurer que je suis sincère, je ne peux que me rendre à l'évidence: je ne sais pas comment elle s'y est prise, je ne sais pas si c'était voulu ou non, mais... elle a réussi à me faire flancher. À traverser mes défenses. À se tracer un chemin jusqu'à mon cœur.

Et maintenant, je ne me vois plus sans elle. Je ne sais pas comment je pourrais la laisser partir, demain, à la fin du week-end. D'ailleurs, il n'en est tout simplement pas question. D'un ton ferme, je déclare:

— On va se revoir, c'est forcé.

Un magnifique sourire s'étire sur son visage, tandis qu'elle se redresse légèrement pour se trouver à ma hauteur.

— T'es... t'es certain? me demande-t-elle, hésitante.

Je hoche la tête en lui rendant son sourire. Oh que oui.

— T’habites dans quelle région?

— Montréal. Mais je peux déménager, ajoute-t-elle rapidement. En fait, je vis chez une amie en attendant de... de trouver le condo de mes rêves, quoi. Et toi?

Je me penche pour l’embrasser rapidement, de plus en plus enthousiaste.

— Montréal aussi, dis-je, fébrile. J’ai bien l’impression qu’on va se revoir souvent... Et pour le déménagement, attends un peu. On sait jamais.

Elle écarquille les yeux, pas trop certaine de ce que je viens de lui dire. J’explique, le cœur battant:

— Je veux dire... on sait jamais. Si... si ça fonctionne, nous deux, on pourrait...

Je renverse la tête vers l’arrière, me trouvant décidément trop rapide en affaires. Je ne peux quand même pas l’inviter à venir vivre chez moi dès maintenant! En tout et pour tout, on a passé moins de quarante-huit heures ensemble. Elle murmure, la voix tremblante:

— Si t’es en train de dire ce que je crois que t’es en train de dire... Tu... tu es...

— Complètement fou, ouais.

Je baisse les yeux et renchéris:

— N’empêche que d’ici cet été, si t’as toujours rien trouvé, ça pourrait devenir une option envisageable, il me semble. Ça nous laisserait quelques mois pour nous préparer à faire le grand saut.

— T’as déjà vécu avec une fille, auparavant?

Je secoue la tête.

— Jamais. Ça me tentait pas, avant... avant toi. Mon intimité, ç’a toujours été ben important.

— C’est quoi la différence avec moi?

— Je sais même pas. Je le ressens ici, dis-je en pointant ma poitrine et mon cœur, plus précisément. Ça me fait pas peur du tout. Au contraire. J’ai la

conviction que c'est exactement ce qu'il faut qu'on fasse. Ben... si t'es d'accord, évidemment. Je veux pas prendre la décision sans te consulter.

Elle hésite avant de mentionner:

— Le seul problème que je vois, c'est...

Je sens mes espoirs fondre comme neige au soleil. J'essaie de ne pas le montrer, mais elle ajoute sans attendre:

— En fait, c'est pas vraiment un gros problème. C'est juste un détail, mais... un pas pire détail pareil.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Elle se mord les lèvres avant de souffler:

— Ben... ta fortune...

— Ah... ça...

— Écoute, je sais que tu vas hériter d'un énorme montant. En plus, il va sûrement falloir que tu gères toutes... toutes ces choses. Je sais même pas ce que ça représente, en fait.

— Bah... c'est un réseau d'hôtels, de bars et de restaurants, c'est tout, dis-je, sans prendre la peine de lui mentionner que j'ai déjà tout balayé ça de la main un peu plus tôt aujourd'hui.

— C'est tout? Christophe! Il y en a pour des milliards de dollars!

— Pas tout à fait, dis-je en grimaçant.

— En tout cas, peu importe le montant dont tu vas hériter, ce que je veux dire, c'est que je veux pas me faire entretenir par un homme. Je veux continuer de travailler. J'adore ça, être représentante Suppercare. Mais ça signifie aussi que je pourrai pas nécessairement payer la moitié de nos dépenses. C'est plate, penser à tout ça, je trouve. D'un autre côté, on a pas le choix, quand on décide de faire vie commune.

Je soupire et expulse l'air de mes poumons. J'avoue que je n'avais pas réfléchi à la question. Le sujet de ma famille et de mon héritage ne m'a jamais tellement intéressé. De toute façon, je gagne déjà très bien ma vie en tant qu'ingénieur en robotique avec mon entreprise. Et puisque l'héritage n'est plus d'actualité... Sauf que je ne me sens pas encore prêt à le dire à

Florence. On aura encore bien du temps pour en discuter. On verra comment on affrontera les difficultés lorsqu'elles se présenteront à nous.

C'est ce que j'ai envie de lui répondre, mais au lieu de ça, je décide de faire une trêve de sujets délicats.

— Si t'es d'accord, on en parlera demain... ou cette semaine, quand on sera revenus dans notre quotidien. En attendant... qu'est-ce que tu dirais de la prendre pour vrai, cette fameuse douche?

J'accompagne ma proposition de petites caresses sur ses fesses. Elle réagit en se tortillant et en riant tout bas. Je cesse mon manège et fais remonter mes mains au niveau de sa taille, que j'attire vers moi.

— Je te l'ai dit, je savonne vraiment très, très bien...

— T'es un peu un expert, donc, répond-elle, taquine.

— Absolument. T'as vu ces mains? dis-je en les relevant dans les airs. Elles sont trèèès douées pour faire à peu près n'importe quoi sur ton corps.

— Je pense que je vais avoir besoin d'exemples... C'est pas assez concret, pour le moment.

Je mets aussitôt sa demande à exécution et je parcours ses épaules de mes paumes avant de les faire descendre. Lorsque je parviens à son ventre, je soulève son chandail, afin de le faire passer par-dessus sa tête. Elle se redresse et s'installe sur les genoux, face à moi. Ça me permet de la déshabiller sans problème. Je lui retire son soutien-gorge dans la seconde suivante, puis je l'incite à se remettre debout.

Bonne joueuse, elle obéit sans se rebiffer. Je fais glisser sa jupe sur ses hanches en même temps que sa culotte. Bientôt, elle se retrouve complètement nue. Je me penche vers la douche, située derrière elle, et tourne le robinet. Je vérifie la température de l'eau et je la guide pour qu'elle y pénètre afin de s'y réchauffer.

Ça tombe bien, car son corps commençait à frissonner. Sans la lâcher des yeux, j'enlève mes vêtements à mon tour et je vais la rejoindre sous le jet. Elle attrape le savon la première et, en me lançant un clin d'œil, elle se met à me le passer sur le torse, le ventre et les épaules.

Je la laisse faire sans rien dire. Je ferme simplement les yeux pour mieux apprécier son contact. Mais je ne peux retenir un gémissement quand elle me contourne pour continuer avec mon dos et mes fesses. Je sens ensuite ses mains encrer ma taille pour caresser mes abdominaux... mon ventre... le début de ma toison pubienne. J'incline la tête vers l'arrière en marmonnant:

— C'est moi qui devais te laver... pas l'inverse.

— Tout à l'heure... ce sera ton tour après moi.

Mais quand elle agrippe mon sexe de sa main, je grogne et j'oublie bien vite mes belles promesses. Je la laisse me toucher, mais je la repousse quand je me sens sur le point d'exploser. Je pivote rapidement et pose mes paumes sur son visage pour l'attirer à moi et l'embrasser passionnément. Elle recule d'un pas devant la force de mon baiser et s'appuie au mur, derrière elle. Une de mes mains lâche sa joue et agrippe sa cuisse pour la soulever et la poser sur la mienne.

Elle colle son sexe au mien pour effectuer un mouvement de va-et-vient qui me rend vite fou. Je tente de reculer afin d'aller chercher un préservatif, mais elle murmure à mon oreille:

— Ce sera pas nécessaire. Je... je suis OK. Toi?

— Moi aussi, mais... tu prends la pilule?

Elle me confirme qu'il n'y a aucune chance qu'elle tombe enceinte. Ne pouvant lui résister plus longtemps, je la saisis par les hanches et installe mon membre à l'entrée de son sexe avant de donner une solide poussée. Son cri et le mien se mélangent, tandis que nous nous laissons aller dans une valse endiablée que seuls les amants connaissent.

Au bout de trop peu de temps, elle émet un hurlement aigu, alors que je m'effondre sur elle, le corps lourd, le souffle court et les jambes chancelantes. Après plusieurs secondes, je relève la tête pour plonger mes yeux dans les siens. Une fois de plus, je ne peux me contenir et je lui souffle, totalement sincère:

— Je t'aime... C'est fou comme je t'aime.

Ce à quoi elle répond tout aussi passionnément:

— Moi aussi... Je t'aime tellement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

Florence

Quelque chose me fait revenir à la vie. Un bruit... un mouvement à ma droite. Je ne sais pas. J'ouvre les paupières afin de déterminer de quoi il est question. Mon regard se pose sur les épaules musclées de mon amant...

Il ne bouge pas, ou à peine. Son torse se soulève lentement, au gré de ses respirations. Les yeux à demi ouverts, je l'observe un long moment. Tout à coup, le bruit d'une notification sur mon cellulaire se fait entendre. De nouveau.

Ah... voilà ce qui m'a réveillée.

Je me tourne sur le dos et saisis le téléphone pour le faire taire. Pas question de déranger Christophe. Il mérite de dormir après la nuit qu'il m'a permis de vivre. Je nous revois, la veille, parler de nos vies, de nos espérances. Je ressens une immense vague de tendresse envers cet homme que je connais pourtant depuis si peu de temps.

J'ai toutefois l'impression qu'il est entré dans ma vie il y a longtemps. C'est difficile de croire que la semaine dernière, je ne connaissais ni son nom ni même son existence.

En soupirant de bonheur, je replace mon oreiller rempli de plumes. Vraiment, c'est le gros luxe de pouvoir dormir ici.

Dire que tout ça appartiendra bientôt à celui qui partage mon lit. Incroyable. Surréaliste, plus précisément. Mes pensées partent dans tous les sens quand je réfléchis au futur qui nous attend, Christophe et moi. On n'a pas eu besoin de se faire de promesses. On sait qu'on ne va plus se lâcher.

Ma gorge sèche me force toutefois à abandonner ces merveilleuses projections pour me lever et me rendre à la cuisine. Là, je fais couler un verre d'eau, que je bois d'une traite. Mon ventre se met aussi de la partie et gronde un peu. Je me permets d'ouvrir le réfrigérateur pour en examiner le contenu.

Un yogourt et quelques petits fruits feront mon bonheur. En posant les bleuets sur le comptoir, je songe au fait qu'ils auraient été cent fois mieux conservés dans un de mes plats Supercare. Je souris à cette idée. Visiblement, je devrai changer quelques-unes des habitudes de mon amant.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je me remplis tout de même un bol de yogourt et j'y ajoute les bleuets un peu mous. Puis, je marche, le bol dans une main, en direction de la salle de séjour. Là, je me poste devant les larges fenêtres afin d'assister au lever du soleil. La vue est superbe, mais je dois plisser les yeux pour ne pas être aveuglée.

Lorsque je termine ma collation, je vais poser mon bol sur le comptoir, puis je décide de vérifier qui m'a texté durant la nuit. C'est plutôt rare que mes amis m'écrivent à ces heures.

Sur la pointe des pieds, je vais chercher mon téléphone dans la chambre, puis je vais m'installer confortablement sur un des sofas les plus moelleux qui soient. J'ouvre mon appareil et vérifie ce qu'il en est. Aussitôt, je fais la moue. Ça provient du blogue de Carl.

Rien de bien intéressant, quoi.

Et pourquoi je reçois, ça, d'ailleurs? Ah, oui, il m'a inscrite pour recevoir son infolettre, je me rappelle, maintenant. M'apprêtant à refermer le site sur lequel j'ai d'abord cliqué, je m'arrête à la dernière seconde. Mon regard s'est posé sur le titre de l'article. Je fronce les sourcils. En lettres capitales, il est écrit:

«CHRISTOPHE HILSON, HÉRITIER BAFOUÉ»

Mais qu'est-ce que ça signifie? Curieuse, je fais défiler le texte devant mes yeux en vitesse. J'ai un peu de difficulté à bien lire, car je ne suis pas debout depuis bien longtemps, mais ce que je comprends me pétrifie...

Ma gorge se serre. Je reviens vers le début du texte pour m'assurer que j'ai bien lu. Encore une fois, je détecte l'essentiel. C'est bien ce que je croyais. Je lâche mon téléphone sur mes cuisses et je relève la tête. Mon ventre se contracte. Un haut-le-cœur me monte à la gorge.

Ne faisant ni une ni deux, je bondis sur mes pieds et je me précipite à la salle de bain, où je vomis ma collation dans la toilette. Les mains posées sur la cuvette, je reprends mon souffle, tentant de contrôler ma respiration, mais aussi les contractions de mon ventre. Lorsque j'y parviens, je me remets sur mes pieds avec difficulté, puis je retourne sur mes pas. Mon corps s'est couvert de chair de poule. Je frictionne mes épaules, comme pour me rassurer.

Je sais ce que je dois faire.

Je ne peux pas rester ici une seconde de plus.

Je dois partir avant que Christophe se réveille et me demande ce que je fais. Ou pire, qu'il m'oblige à rester avec lui.

Je secoue la tête. Non, non! Il ne faut pas. Ce ne serait pas lui rendre service. Au contraire. Ce serait totalement immonde de ma part. Je dois me dépêcher, le jour se lève déjà.

Je n'ai presque rien dans la chambre, si ce n'est quelques vêtements abandonnés par terre. Je vais les chercher sans allumer la lumière, puis je ressorts de là en vitesse. Je ramasse ensuite mes plats, que j'enfouis dans un grand sac poubelle. Je crois n'avoir rien oublié.

Avec regret, je me dirige vers l'ascenseur. J'appuie sur le bouton pour faire monter la cabine. Elle émet un bruit qui me fait grincer des dents. Alors que je pénètre à l'intérieur, je prie intérieurement pour que Christophe ne se soit pas réveillé. Heureusement, les portes se referment sans qu'il se lève et vienne voir ce que je fabrique. Je fixe les numéros des étages qui descendent, une énorme boule dans la gorge.

Une fois au rez-de-chaussée, je me presse jusqu'au portique, où je m'arrête un instant. Devrais-je laisser un message pour Christophe? Non... non. Je ne sais même pas ce que je lui dirais.

Que j'ai tout découvert? Que l'article de Carl m'a ouvert les yeux? Que j'ai compris, grâce à celui-ci, que nous n'avions aucun avenir ensemble? Car il s'agit bien de ça: Christophe doit fonder une famille et avoir des enfants, s'il veut pouvoir toucher à son héritage.

Et moi... moi, je ne pourrai jamais lui donner tout ça.

J'essuie mes larmes qui se sont mises à couler sans que je m'en sois d'abord rendu compte. J'abandonne l'idée de laisser une note à l'intention de Christophe. Il vaut mieux qu'il ne sache jamais ce qui m'a fait fuir de la sorte. Je remonte le collet de ma veste sur mon cou, que j'enfonce ensuite dans mes épaules. J'essaie de me faire discrète, alors que je quitte l'hôtel.

Un employé me souhaite tout de même un bon début de journée. Je lui réponds par monosyllabes, sans plus, et je disparaissais par une des portes. Une fois dehors, je me précipite vers ma voiture et m'y engouffre en vitesse. Je balance mon sac poubelle sur le siège arrière avant de démarrer le moteur.

Avec un regard désolé dans le rétroviseur, je m'engage sur la route me ramenant chez moi. Peut-être que j'aurais mieux fait de tout raconter à Christophe. Peut-être qu'à nous deux, on aurait trouvé une solution. Ou peut-être pas...

Ce dont je suis certaine, c'est que je ne pouvais pas lui demander pareil sacrifice.

Je pousse un gémissement de douleur et de peine, tandis que je tends le bras pour programmer le chemin sur mon cellulaire. Je constate alors que je ne l'ai pas installé sur mon tableau de bord. Je vais devoir utiliser le GPS de la voiture.

N'empêche que ça m'inquiète. En tenant le volant d'une main, j'insère l'autre dans ma poche. Le téléphone ne s'y trouve pas. Énervée, je me tortille, ce qui me fait changer de voie sans le vouloir. Un bruit de klaxon m'oblige à me replacer brusquement.

Le cœur battant, je décide de me tasser en bordure du chemin. Là, je me mets à fouiller partout. Dans les poches de ma veste, et même dans le gros sac poubelle contenant mes plats. Rien. Je me rassois brutalement sur mon siège, sans cesser de réfléchir. Et là, je me souviens. Je sais où se trouve mon cellulaire.

Pendant que je ramassais mes choses à la va-vite, je l'ai posé sur la table basse de la salle de séjour et ne l'ai jamais repris par la suite. Il y est donc toujours. En donnant un coup sur le volant, je ferme les yeux et jure entre mes dents. Triple idiote! Pas moyen de se sauver sans laisser de trace. Je ne suis vraiment qu'une empotée, quand je le veux.

Tant pis, il est hors de question de revenir sur mes pas.

Je me vois mal faire le trajet inverse, revenir à la chambre et reprendre l'appareil comme si de rien n'était, le tout en espérant que Christophe n'a pas ouvert les yeux depuis et n'est pas parti à ma recherche.

Je pousse un soupir avant de revenir sur la route. Advienne que pourra. Il est trop tard pour faire marche arrière...

Christophe

J'étends le bras pour le poser sur le corps de ma compagne, couchée à ma droite. Je remarque tout de suite un changement. Soit Florence ne prend vraiment pas beaucoup de place, soit elle s'est levée avant moi. Et ça doit d'ailleurs faire un moment qu'elle est debout, car sa place est froide.

J'ouvre les yeux pour constater qu'effectivement, je suis seul dans la chambre. En grognant, je me tourne sur le dos afin de jeter un coup d'œil vers la porte. Aucun bruit ne me parvient de la salle de séjour, adjacente à la pièce où je me trouve.

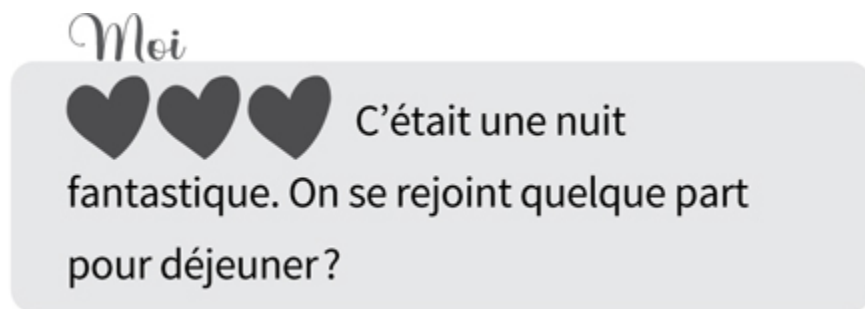
Où peut-elle bien être cachée? Dans la salle de bain?

Des images de ce que nous y avons fait durant la nuit me reviennent. Je ne peux réprimer un sourire. Ni le début d'une érection. Je repousse mes couvertures afin de chercher Florence. Je n'ai qu'une envie, me coller à elle et la faire jouir de nouveau. Comme je l'anticipais, elle n'est pas dans la cuisine non plus. Je me rends jusqu'à la salle de bain, mais avant même d'y mettre le pied, un doute s'insinue en moi.

Il faut dire que la porte est demeurée ouverte. Et sans connaître totalement Florence, je ne crois pas qu'elle soit le genre à faire ses besoins devant son nouvel amant. Je vérifie tout de même ce qu'il en est et,

effectivement, je sors de là bredouille. Je reviens sur mes pas, plutôt nerveux. Je ne sais pas pourquoi, mais je commence à me sentir anxieux.

Je tente de me raisonner. Elle avait peut-être une conférence ce matin à laquelle elle tenait absolument à assister. Sauf que dans ce cas, elle m'aurait sûrement laissé un mot... un petit quelque chose, non? Je fais rapidement le tour de ma suite pour finalement aller chercher mon cellulaire afin de la texter. Je ne veux pas avoir l'air contrôlant, alors je ne lui envoie que quelques cœurs, suivis du message suivant:



Le bruit d'une notification me parvient aussitôt. Les sourcils froncés, je me rends à la salle de séjour, où j'aperçois le cellulaire de Florence, posé sur la table. Bon. Elle l'a laissé ici, ce qui veut dire qu'elle ne peut pas être bien loin. Elle ne serait pas partie sans l'apporter avec elle. À moins qu'elle l'ait oublié? Dans ce cas, elle finira par revenir le chercher.

Au lieu de paniquer, je décide de me préparer un café ainsi qu'un solide petit-déjeuner. J'ai une faim de loup, ce matin. Plutôt normal, après la nuit endiablée que nous avons passée, Florence et moi. Tout en sirotant ma boisson brûlante, je remue les œufs dans la poêle, la tête remplie d'images agréables.

Mes toasts sautent du grille-pain, et je fais glisser le tout dans une assiette avant d'aller m'asseoir au comptoir. Je mange rapidement et je bois la dernière goutte de mon café, sans cesser de me demander où est passée Florence. La curiosité l'emportant sur le reste, je décide d'aller voir si elle a pris sa voiture, ce matin.

J'enfile un jogging et un t-shirt, puis j'attrape la carte de l'ascenseur avant de descendre au rez-de-chaussée. Je dépasse le hall et m'arrête sur le

seuil de la porte. Le soleil est éclatant, aujourd'hui. C'est déjà ça. Le beau temps est revenu. Mais dans le stationnement, aucune trace de la voiture de Florence. Je reviens sur mes pas pour m'informer auprès de l'employé à l'accueil. On a dû garer sa voiture dans le stationnement sous-terrain.

Je pose le coude sur le comptoir et accroche le regard du jeune homme, qui se redresse aussitôt en me reconnaissant:

— Bonjour, monsieur Hilson. Il y a quelque chose que je peux faire pour vous?

— Oui, en fait, je... je cherchais la voiture de ma compagne. Vous savez si elle se trouve au sous-sol?

— Un instant, je vérifie...

Il pianote sur son clavier, cherche l'information sur son ordinateur et me revient:

— Non, monsieur. La place est vide. Je peux le voir sur les caméras de surveillance.

— Ah... dis-je en me remettant à réfléchir à toute vitesse. Mais... est-ce que vous savez si une femme...

J'hésite. Suis-je vraiment ce type d'homme qui veut tout savoir des déplacements de son amoureuse? Le hic, c'est que le doute que j'ai depuis mon réveil ne cesse de grossir. Je ne veux pas l'empêcher de sortir, je veux seulement m'assurer qu'elle... qu'elle ne s'est pas sauvée de moi.

— Est-ce qu'une femme est partie, ce matin? finis-je par demander.

— C'est-à-dire qu'il y a beaucoup de clientes qui partent, le matin, et...

Il s'arrête, comme s'il venait de se rappeler un détail avant de reprendre:

— Une femme est bel et bien sortie aux aurores. Je dois avouer que j'ai trouvé ça étrange. Le jour commençait tout juste à se lever, après tout. Je lui ai souhaité un bon début de journée, mais elle m'a à peine répondu.

— Comment était-elle habillée?

Il secoue la tête, mais indique tout de même:

— Je ne saurais dire. Par contre, elle portait un énorme sac poubelle qui me semblait, ma foi... assez plein. Il débordait de plats de plastique. J'en ai vu

par l'ouverture du sac. Est-ce que...

Je n'écoute pas la fin de sa phrase. Déjà, je reviens sur mes pas, car je viens d'apercevoir l'homme qui était avec elle, hier, quand je suis passé la chercher à la fin de sa soirée de ventes. Carl, il me semble... Oui, Carl. Il tient un blogue, si je me rappelle bien.

Sauf que dès qu'il me voit accourir dans sa direction, le fameux Carl recule et tente de retourner dans l'ascenseur duquel il vient de sortir. Je passe ma main entre les portes et je réussis juste à temps à les empêcher de se refermer. Je pénètre ensuite dans la cabine pour faire face à cet homme, qui semble vouloir se recroqueviller sur lui-même.

Du calme, je ne vais pas te manger!

Sans toutefois prendre de gants blancs, je l'interroge:

— Sais-tu où est partie Florence? Elle était plus dans la chambre, ce matin, quand je me suis réveillé, et elle a laissé son cellulaire là-haut. Je la cherche, mais j'ai aucun moyen de lui parler.

— Euh... c'est-à-dire que... non, je... je sais pas. Je l'ai pas vue.

Je passe la main sur ma barbe naissante, de plus en plus énervé. Je relève ensuite les yeux pour demander:

— Si tu sais quelque chose, c'est le temps de me le dire.

L'autre hausse les épaules, sans se départir de son air apeuré. Je sens alors ma poche vibrer et j'en sors mon cellulaire en vitesse. Un message. De Marc-André. Pas le temps! N'empêche que je ne peux faire autrement que de lire son court texto:

Marc-André

Chris, je viens de lire l'article sur ta famille.

Un autre texto entre la seconde suivante.

Marc-André

Je suis là pour en jaser, si t'as besoin.

Je fronce les sourcils. Mais de quoi il parle? Je marmonne tout bas:

— C'est quoi, cette histoire d'article.

Ce à quoi réagit vivement Carl, que j'avais presque oublié:

— J'ai pas pu faire autrement! Je suis désolé. Il fallait que je sorte l'histoire.

Je le fixe avec un regard sévère. Il continue en bredouillant:

— Si... si je l'avais pas fait, j'aurais rien pu mettre sur mon blogue avant un bon bout. Et ça, c'est... c'est de la bombe! C'est devenu viral. Tout le monde en parle. D'ailleurs, c'est à peu près certain que Florence l'a lu. Je l'ai inscrite à mon infolettre, alors...

Je plisse les yeux et m'avance vers lui, le corps tendu. D'une petite voix, il poursuit:

— J'en sais rien, moi. D'un autre côté... ton héritage, vas-tu vraiment y avoir encore accès quand tout le monde saura que Claude Hilson, c'est pas ton père biologique?

Mon visage se vide de son sang. À la fois parce que je viens de comprendre que Florence est bel et bien partie – pour une raison que j'ignore – et parce que je viens d'apprendre, par la bouche de ce blogueur à la noix, que je ne suis pas le fils de Claude Hilson. Dois-je le croire?

S'il a raison, qui suis-je? Et qui est réellement mon père? Remarquant mon air bouleversé, l'autre conclut:

— D'ailleurs, je voulais te remettre les documents que je t'ai pris. C'est ce que j'allais faire en me rendant à la réception. J'ai juste pas eu le temps. Tiens...

Il me tend une enveloppe, que je prends sans trop réfléchir. Je baisse les yeux dans sa direction et l'ouvre. J'y découvre un acte de naissance, ainsi que le testament de mon père.

Sur l'acte, je peux lire mon nom, mon prénom et celui de ma mère. Mais un peu plus bas, il est bel et bien inscrit:
«Né de père inconnu.»

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22

Florence

DEUX MOIS PLUS TARD

C'est sous l'œil attentif de Louise que je termine mes dernières boîtes. Une fois que c'est fait, je vais rayer la dernière ligne sur ma liste. Ah, mes fameuses listes! Elles m'ont sauvé la vie depuis quelque temps, me permettant de penser à autre chose qu'à...

Je secoue la tête. Hors de question de déprimer. Je jette un œil à mon amie. Dire que très bientôt, elle ne sera plus ma coloc... Toute bonne chose a une fin, c'est vrai; n'empêche qu'elle va me manquer. Et j'ai l'impression que c'est réciproque, si je me fie aux fréquents coups d'œil qu'elle me lance et aux soupirs qu'elle pousse à tout moment.

Elle n'a pas accueilli la nouvelle de mon déménagement avec joie. Ça m'a étonnée. Je m'attendais à ce qu'elle soit heureuse de retrouver ses quartiers sans son agaçante coloc toujours dans ses jambes. Mais non. Elle a plutôt éclaté en sanglots avant de me serrer contre elle, puis de me murmurer:

— On était si bien, toutes les deux ensemble, tu crois pas?

— Oui, mais... tu vas pouvoir être tranquille, maintenant. Et t'auras plus à ramasser mon bordel.

— T’es pas si traîneuse que ça.

— Tu oublies toutes les fois où tu t’es enfargée dans mes plats, toi!

— OK, OK, c’est vrai, tu prenais pas mal de place. Mais justement, quand tu seras plus là, il me semble que ça va être vide, cet appart. Pourquoi tu t’en vas?

— Je te l’ai déjà expliqué: je veux être dans mes affaires. Et pouvoir recevoir des clientes pour faire des démonstrations. Ce genre de trucs. En plus, maintenant, j’ai les moyens, alors...

Parce que voilà: après le congrès, je suis vite montée en grade. Je suis d’abord devenue gérante, puis directrice. Oui! Tout ça, parce que j’ai appliqué les conseils de ma marraine Amanda Martin à la lettre. Et peut-être aussi parce qu’elle a décidé de prendre sa retraite bientôt. Conséquence: elle a commencé à me refiler ses clientes peu à peu.

Mes ventes se sont mises à s’accumuler, de telle sorte que je peux désormais affirmer sans me vanter que je vis de ce boulot! Et très bien, d’ailleurs.

Voilà pourquoi j’ai repris mes recherches de condo. Je suis finalement tombée, après plusieurs semaines, sur le petit bijou où je dois emménager à la fin de la semaine. Je suis passée chez le notaire lundi dernier. J’ai donc déjà les clefs en ma possession, ce qui m’a permis de peindre les murs et de faire poser des rideaux avant mon déménagement. J’ai même fait livrer quelques meubles sur place, après les avoir achetés flambant neufs.

Ma vie se place peu à peu. Il était temps.

Mais il me reste toujours cette boule au creux de mon ventre qui ne veut pas partir. Ce regret qui ne me quittera sûrement jamais...

Je soupçonne Louise d’être inquiète pour moi à ce sujet. Elle m’a vue revenir ici, le cœur en miettes, il y a quelques semaines. Elle a saisi, à travers l’histoire que je lui ai racontée, tandis que j’étais en larmes, tout ce qui s’est passé entre Christophe et moi. Et, bien sûr, elle m’a sévèrement sermonnée. Elle ne comprend pas que je sois partie sans lui laisser la

chance de faire ses propres choix. Elle me reproche mon départ soudain et mon refus de le contacter depuis.

Il faut dire que ça aurait été impossible pour moi de le faire. Ayant abandonné mon cellulaire derrière moi, je n'ai plus ses coordonnées. Je ne sais pas ce qu'il devient non plus. Il est peut-être déjà passé à autre chose. Ce serait tant mieux pour lui.

Et tant pis pour moi...

L'imaginer avec une autre est trop douloureux pour que je m'attarde à ces pensées. Je referme la boîte que je viens de remplir, puis je me relève et vais la porter près de l'entrée. Il y en a déjà une montagne qui attendent seulement d'être chargées dans ma voiture. Mais ça devra attendre encore un peu, car je ne pars pas avant samedi.

Louise, qui vient de se servir un verre de vin, m'en propose un. Je l'accepte avec joie.

— Tiens, ma chère! On trinque? propose-t-elle.

— D'accord, à quoi? dis-je en prenant la coupe.

— Hum... à ton nouveau départ, débute-t-elle. Mais aussi à notre amitié, qui ne doit pas s'effriter malgré la distance.

— Ça arrivera pas, arrête de t'en faire. On se connaît depuis toujours. On va pas soudainement ne plus être amies à cause de quelques kilomètres de distance. Allez, cogne ton verre contre le mien!

Mon amie s'exécute, puis nous prenons une longue gorgée qui passe particulièrement bien après une journée aussi remplie. Je dépose ma coupe en poussant un profond soupir de bien-être.

— Il t'en reste combien à faire? reprend Louise.

— Bah... une ou deux. J'ai quasiment fini. Mais là, je prends une pause. Je suis exténuée. On va s'asseoir?

Ma coloc est la première à prendre place sur le sofa. Elle s'écrase entre les coussins avant de relever les jambes pour les poser sur la table basse. Je

l'imité, tout en sentant son regard posé sur moi. Avec un sourire, elle me lance:

— Je suis tellement fière de toi, t'as pas idée.

Je rougis, plus flattée que je le voudrais par ses paroles.

— Je te jure, ajoute-t-elle. Tu fais ta marque dans ton domaine. C'est incroyable.

— Merci... Oh, j'y pense. Je t'ai raconté ce qui s'est passé avec Manon? Tu sais, celle avec qui j'échangeais des trucs?

Louise secoue la tête, attendant la suite:

— Imagine-toi donc que c'est son *chum* qui avait volé mon *stock* dans la voiture!

— Non! T'es sérieuse?

— Pas qu'un peu!

— Mais il t'a volé à quel moment?

— Quand je suis arrivée à l'hôtel, le vendredi, et que j'étais en train de discuter avec Manon dans le portique. Dès qu'il a eu fini, il l'a textée pour lui dire que c'était fait. Une belle paire, ces deux-là! Ce sont les caméras de surveillance de l'hôtel qui l'ont démasqué.

Elle pousse un long soupir avant de demander:

— Pourquoi ils faisaient ça?

— Carl cherchait des histoires à mettre dans ses articles, alors il a lui-même fait une série de vols avant de tomber sur... sur ce *scoop*, que tu connais déjà, dis-je en changeant de ton.

Louise gonfle ses joues et en expulse l'air, bouche bée. Elle continue de m'examiner en faisant tourner le vin dans sa coupe. Après quelques secondes, je m'écrie:

— Quoi? Qu'est-ce que t'as à me fixer comme ça?

Elle se mord les lèvres, puis avoue:

— Pour être honnête, je me demandais... si tu pensais encore à lui.

— À qui?

Mais ma question est ridicule. Je sais très bien de qui elle parle. Elle hausse d'ailleurs les sourcils pour m'encourager à me confier. Je finis par le faire, sans grand enthousiasme:

— Non. Pas du tout. Je suis passée à autre chose.

— Flo... pas à moi. Je te connais. Je t'entends, tu sais, la nuit, quand tu pleu...

Je m'empresse de la couper, car je n'ai pas envie de faire face à la réalité:

— Je pleure pas. Je... je dois parler dans mon sommeil. Je te jure, c'est oublié, cette histoire. De toute façon, on s'est vus quoi...? Un gros deux jours? Ça s'est terminé aussi vite que ça a commencé. Donc, je te prierais de plus revenir là-dessus.

Mon amie soupire de nouveau, après quoi elle se redresse pour déposer son verre sur la table, près de nous. Ensuite, elle se penche vers moi et m'attrape les mains. Je la laisse faire, sentant déjà les larmes me monter aux yeux:

— T'as le droit, tu sais, Flo, d'être amoureuse. Et t'avais pleinement le droit aussi de le laisser entrer dans ta vie. T'étais pas obligée de le repousser, juste pour qu'il hérite de quoi...? Quelques milliards de dollars? badine-t-elle.

— Un peu moins, dis-je dans un sanglot, me remémorant une autre conversation.

— Mais t'as compris où je veux en venir. Ton Christophe...

— Il est pas à moi! dis-je en l'interrompant.

Elle me fait les gros yeux, alors je lui fais signe de continuer:

— TON Christophe, reprend-elle, il aurait sûrement beaucoup aimé ça, avoir le droit de décider. Tu lui as laissé aucune chance...

— J'étais pas pour le forcer à rester avec moi! T'as l'air d'oublier que je suis infertile! Je peux PAS avoir de bébé. Ce qui fait qu'il aurait dû tout abandonner, alors qu'on se connaît à peine. C'était... c'était un poids trop lourd sur mes épaules, ça. Imagine qu'il m'en veuille après un, deux, ou

trois ans. Imagine qu'il se mette à considérer que je suis coupable de la perte de son argent. Imagine... imagine qu'il finisse par me détester...

Louise se rapproche sur le divan et pose la main sur ma bouche pour me faire taire. Puis, elle murmure:

— Ça aurait pas été ta faute. Tandis que maintenant... ça l'est. Tu comprends ça? C'est ta faute si vous avez rompu.

— Penses-tu que je le sais pas? C'est justement pour cette raison que j'ai autant de peine. Parce que MOI, Florence Guilbault, j'ai eu la brillante idée de me pousser et de fuir l'amour de ma vie. Tu imagines comme cette décision a été déchirante?

Mon amie s'appuie de nouveau sur les coussins. Elle me fixe un instant, pour finalement me lancer:

— Tu sais que tu peux encore changer d'avis, hein?

— Changer d'avis? Ben non... il doit tellement être fâché contre moi. Et avec raison!

— Peut-être pas. Peut-être qu'il attend que ça, que tu reviennes dans sa vie et que tu lui donnes une bonne explication pour ton départ.

Elle se redresse et mentionne:

— Dans le fond, c'est peut-être ça que ça te prend, pour réussir à tourner la page.

— Quoi?

— Aller le voir et lui exposer la vérité. Ensuite... ensuite, tu retourneras à ton magnifique nouveau condo. Tu reprendras tes ventes, mais au moins... au moins, tu auras été franche avec lui. Parce qu'il le mérite.

Elle garde le silence un instant avant de terminer sur ces mots:

— Et toi aussi...

Christophe

— Je peux pas croire que tu vas retourner là-bas une fois de plus, se désole Marc-André, les bras croisés, les fesses appuyées contre mon bureau.

— J’ai pas le choix, dis-je en ramassant certains documents pour les ranger dans ma mallette.

— On a toujours le choix, Chris.

Je lui lance un regard noir. Il y répond en décroisant les bras pour les lever vers le plafond et s’écrier:

— Qu’est-ce que t’espères y trouver? Tu as déjà refusé l’héritage. T’as plus rien à faire avec eux. Surtout que...

Je me redresse pour lui faire face et ainsi terminer sa phrase:

— ... j’ai jamais vraiment fait partie de cette famille, c’est vrai. Ma mère était déjà enceinte lorsqu’elle a épousé mon père... et elle l’était d’un autre homme. Mais justement, je veux savoir qui il était. Je veux le connaître.

— S’il est toujours en vie! Qu’est-ce qui te dit que c’est le cas? Si ta mère a caché ce fait à tout le monde, c’est peut-être justement parce qu’elle se retrouvait seule à t’élever. Elle avait pas bien le choix. Et ton père...

Je rugis, incapable de me retenir:

— C’est pas mon père!

— Il t’a quand même élevé. Et adopté. Bref, Claude, il a sûrement profité de la détresse de ta mère pour lui faire miroiter une meilleure vie, si elle se mariait avec lui.

Je reviens à mon porte-document, que je referme d’un geste sec. Mon associé et meilleur ami se redresse à son tour et vient poser une main sur mon épaule.

— Ce serait pas mieux de te concentrer sur la recherche de cette mademoiselle Plastique, à la place? Ça en vaudrait pas mal plus la peine, selon moi.

— Elle s’est sauvée sans me laisser le moindre message. Et je sais rien d’elle. Même pas son nom de famille. Mais j’aime pas quand tu l’appelles comme ça, OK?

Mon ami me regarde et plisse les yeux avant de mentionner:

— Et la déposition qu’elle a faite à la police? Les agents doivent avoir toutes les informations nécessaires pour communiquer avec elle, non?

— Tu crois que j’ai pas essayé? Ils m’ont dit que ces infos étaient confidentielles et ils n’ont pas aimé que j’insiste. Ils ont fini par se tanner et me demander de foutre le camp. Disons que depuis que je fais plus partie du clan des Hilson, j’impose un peu moins le respect, dans cette ville!

— Bon, bon, bon... je te laisse aller fouiner là-bas tant que tu veux. Mais je t’avertis, t’es mieux d’être rentré pour lundi! On a du travail en masse, ici, et j’ai pas le goût de me taper tout le boulot.

Je lui assène une claque dans le dos avant de sortir de la pièce. Je passe devant notre réceptionniste, que je salue d’un geste rapide de la tête. Une fois dehors, je monte sur ma moto. Mon casque sur la tête, je déjoue le trafic en passant par les petites rues, puis j’atteins l’autoroute en un rien de temps.

Je vais une fois de plus devoir me taper un long trajet, mais ça me va. Ainsi, je pourrai réfléchir, le corps penché sur mon bolide, tandis que les kilomètres s’accumuleront sur le compteur. De plus, le ciel est parfaitement dégagé. Pas le moindre nuage à l’horizon. Ça me prend malgré tout cinq bonnes heures avant de voir apparaître les affiches annonçant la ville.

À ma droite, je vois le motel où Florence et moi avons dormi une seule nuit. Sans m'en rendre compte, je ralentis. Sur un coup de tête, je prends même la sortie et je m'engage vers la route menant au bâtiment. Mais lorsque je m'arrête devant, je remarque les lumières éteintes et l'allure abandonnée de la place.

Lentement, je retire mon casque pour le poser sur le banc, derrière moi. J'installe le trépied de la moto et je me relève afin de me dégourdir les jambes. Je fais le tour des lieux, pour vite me rendre à l'évidence. C'est fermé. Un chat errant vient même se frotter contre ma jambe. Il me dit vaguement quelque chose. Je me penche pour le caresser, et il ronronne à mon contact.

Je me redresse après un moment en songeant que c'est sûrement mon oncle qui a causé la fermeture de ce motel. L'endroit était dans son collimateur depuis longtemps, si mes souvenirs sont exacts. Comme je le connais, il a dû le racheter dans le but de construire un autre monstre de luxe, à l'entrée de la ville.

En soupirant, je me rends compte que ma vessie est due pour être vidée. Je cherche un endroit plus retiré afin de faire ma petite affaire. Disons que j'ai l'embarras du choix. Je m'installe près d'un mur quand une voix s'écrie dans mon dos :

— Hé! C'est pas une toilette publique, ici! Remballe ton truc et fous le camp!

Je me tourne à demi afin de voir qui m'interpelle de la sorte. Et aussi parce que ce n'est pas si facile que ça d'arrêter ce que je fais. Je réalise alors que l'homme qui m'a parlé m'est familier.

Oui... c'est le même que l'autre fois, quand j'ai dû emprunter des pièces pour réparer la voiture de Florence. Cet homme âgé qui m'a accusé de le voler. Il semble lui aussi me reconnaître, car il plisse les yeux et se redresse. Je termine d'uriner, un peu pressé, et pivote afin de rétorquer, surpris de le voir là :

— Désolé, je pensais qu'il y avait personne.

— C’est une propriété privée, petit. D’ailleurs... on dirait que c’est dans tes habitudes, de mettre ton nez dans les affaires des autres.

— Écoutez... je m’en vais. Mais j’imagine que mon oncle m’en voudra pas d’avoir fait un petit arrêt sur son nouveau joujou...

Le vieillard fronce les sourcils en répétant:

— Ton oncle? C’est pas à ton oncle pantoute, cette parcelle de terrain. C’est moi qui l’ai achetée.

J’écarque les yeux, surpris. Eh ben... si je m’attendais à ça. Je dois tout de même avouer que ça me fait plaisir de savoir qu’il a damé le pion à Pierre. Sans pouvoir retenir un sourire, je réponds:

— Dans ce cas, bravo. Pour une fois que mon oncle mord la poussière. Ça va faire du bien à son orgueil.

L’homme me rend mon sourire et s’avance pour se présenter, la main tendue:

— Moi, c’est Jocelyn Lessard. Toi, t’es... le fils de Suzanne, hein?

— Euh... oui, en effet, dis-je en me rappelant qu’il a connu ma mère.

Il me fixe encore quelques secondes, puis reprend:

— J’ai l’air de rien, comme ça, mais... je me tiens au courant de ce qui se passe en ville. Quand j’ai vu que le motel était à vendre, j’ai sauté sur l’occasion. Pas question de laisser ton oncle bâtir une horreur ici.

Il hésite à continuer:

— Et... je lis les journaux, aussi. Autant numériques que papier...

Ne sachant trop où il veut en venir, je hoche la tête, sans intervenir.

— Ça fait que j’ai lu ce torchon, écrit par un blogueur... Carl, si je me souviens bien?

La nervosité s’empare alors de moi. Je sais très bien de quoi il parle: de cet imbécile qui a tout dévoilé de mes origines, mais aussi du testament de mon père adoptif. L’homme baisse la tête un instant, puis la relève et me souffle, tout aussi nerveux que moi, on dirait bien:

— Ton père, c’est pas...

Il inspire, lève les yeux vers le ciel. Ensuite, il les pose de nouveau vers moi avant de murmurer:

— C'est pas lui, ton vrai père, il paraît...

Je secoue la tête, la gorge serrée. Une intense émotion m'envahit. J'ai l'impression de toucher quelque chose. Mais il me manque encore un élément avant que tout s'imbrique. Le vieillard ajoute, le visage crispé:

— Moi, ta mère, je... je l'ai bien connue.

Ma gorge se serre encore plus.

— Elle et moi, on...

Je ferme les yeux. Je sais ce qu'il va me dire. Et ça a du sens. Je suis convaincu que c'est la vérité. Qu'il n'est pas en train de me faire marcher. Les ressemblances sont trop frappantes pour ça, maintenant que j'y pense.

Même grandeur.

Même couleur de cheveux.

Mêmes expressions.

Même posture.

Oui, c'est lui...

Il reprend son souffle pour finalement avouer, alors que je rouvre les yeux:

— Je pense que tu le sais déjà, hein? T'as tout saisi avant même que je le dise. T'es brillant... comme ton père, conclut-il avec un clin d'œil.

Je déglutis, tandis que mes poumons se dégagent. Que mes épaules se libèrent d'un poids. Que j'ai l'impression de me libérer de mon passé.

Mon... mon père me fait un signe de la tête avant de proposer:

— Tu viens boire quelque chose à l'intérieur? J'ai pas mal de choses à te raconter et... et d'années à rattraper, on dirait.

Bien sûr, j'accepte l'invitation...

CHAPITRE 23

Florence

VENDREDI, QUELQUES JOURS PLUS TARD

Je referme la porte sur les déménageurs après les avoir grandement remerciés pour leur efficacité. Il faut dire que je les ai talonnés durant tout le déménagement. Ils ont dû me trouver agaçante à toujours les suivre et leur dire quoi faire. Mais j'avais si peur qu'ils endommagent un meuble ou fassent des traces sur les murs que je me suis immiscée dans leur travail.

D'un autre côté, je ne suis pas une ingrate. Je les ai payés en conséquence. Ils sont repartis avec le sourire et les poches bien garnies. Je remonte à l'étage de mon condo pour aller m'écraser sur mon canapé. N'ayant jamais été utilisé, il est moelleux à souhait et me fait vite penser à un autre sofa, installé dans une suite luxueuse, à des kilomètres d'où je me trouve.

Je me secoue bien vite. Pas question de penser à Christophe maintenant. Louise avait raison, l'autre jour: j'ai assez pleuré pour cette histoire. Ça suffit, désormais, je dois passer à autre chose. Et faire mon deuil.

Mon regard tombe sur la table basse qui a été recouverte de tissu pour ne pas être brisée lors du transport. Une couche de journal a même été collée sur chacune des pattes afin de ne pas les abîmer. Je me penche pour retirer

le bout de papier, puis je me rassois. Le journal toujours dans la main, je fronce les sourcils.

Et je frissonne.

Ma main se met à trembler, tandis que je rapproche le papier de mon visage.

Devant mes yeux, un article à demi déchiré me montre le visage sérieux d'un homme que je reconnaîtrais entre mille. Un homme qui m'a tenue dans ses bras et qui m'a dit, l'espace d'une nuit, qu'il m'aimait...

Les larmes me montent aux yeux rapidement. J'essaie de les contenir, sans succès. Finalement, j'abandonne et je laisse ma peine m'envahir. À quoi bon? Après tout, elle ne m'a jamais vraiment quittée. Mon nez coule et je cherche des mouchoirs pour m'essuyer. Frustrée de ne pas en trouver, je me relève et me rends à la salle de bain pour utiliser un peu de papier de toilette.

Après m'être mouchée, j'abaisse le siège de la cuvette et je m'assois dessus. J'ai l'impression d'être pathétique, alors que je me mets à lire les bribes de l'article concernant Christophe. Il ne reste plus grand-chose, en fait. Que la moitié du titre, où je peux lire:

«Christophe Hilson, le riche héritier de la fortune des Hilson, a décidé d...»

Or, en observant mieux, je me rends compte que j'ai aussi accès à une partie du texte. Une information me saute au visage. Il est indiqué qu'il a repris son travail au sein de l'entreprise qu'il a fondée, la Robot inc., et qu'il...

Ah non... le reste a été déchiré.

Beaucoup plus curieuse que je ne le devrais, je sors mon nouveau téléphone – puisqu'il a bien fallu que j'en rachète un – et pianote dessus afin de trouver l'entreprise en question. Je comprends vite qu'elle se spécialise en génie robotique et que son bureau principal est basé à... Montréal. Au centre-ville.

À deux pas de chez moi, donc...

Je ferme les yeux un instant pour réfléchir. J'essaie de remettre mes idées en place. De comprendre ce que je ressens. Et ce que je désire faire. Je les rouvre brusquement, tellement ça me paraît clair. Je dois lui parler.

Je dois aller voir Christophe.

La suggestion de Louise était la bonne. Depuis le début. J'ai besoin de lui dire, au moins une fois, pourquoi je suis partie comme une voleuse. Oui... il faut absolument que je lui expose les faits. Et tout de suite. Apercevoir sa photo dans le journal a été le déclencheur. Maintenant, mon cœur ne peut plus battre normalement. Je le sens cogner à tout rompre dans ma poitrine. Comme si... comme s'il avait perdu le rythme.

Je file vers le salon, où je ramasse mon sac à main et mes clefs. Puis, je redescends l'escalier pour mettre le pied dehors quelques secondes plus tard. Avec le GPS de mon nouveau cellulaire, je parviens à me guider jusqu'au bâtiment où Christophe se trouve sûrement en ce moment. On est en plein milieu de la journée. Je ne peux pas croire qu'il n'est pas à son bureau.

L'endroit me semble propre et chic, mais sans flafla. Ça lui ressemble pas mal plus que cet hôtel appartenant à sa famille. Je pousse les portes vitrées et me dirige vers l'accueil, où un homme me salue poliment. Je demande:

— Désolée... j'ai pas de rendez-vous, mais... mais j'aimerais voir Christophe. Croyez-vous que vous pourriez lui dire que... que Florence Guilbault est là?

L'employé secoue la tête et rétorque, d'un air désolé, que monsieur Hilson s'est absenté pour la journée et qu'il ne sera de retour que le lundi suivant. Découragée, je sens mes épaules s'affaisser. J'étais crinquée. Prête à l'affronter. J'ai bien peur que mon courage fiche le camp, d'ici à lundi.

Je m'apprête à tourner les talons quand le téléphone de l'accueil sonne et que l'employé répond sans plus se soucier de moi. Un autre homme sort alors d'une pièce et fronce les sourcils en m'apercevant. Il ralentit et me

dévisage avant de s'avancer vers moi. Ne sachant comment réagir, je lui souris timidement. Il plisse les yeux et se présente:

— Bonjour, moi, c'est Marc-André Bérubé. On se connaît? J'ai l'impression que... que je vous ai déjà vue quelque part... Vous êtes une cliente?

— Oh non... en fait, je venais voir Christophe, mais... On m'a dit qu'il serait pas là avant la semaine prochaine, alors... alors je vais y aller, je crois.

— Un instant, s'écrie-t-il en tentant de me retenir. Vous m'avez pas dit votre nom...

J'hésite, pour finalement répondre:

— Florence. Je suis... C'est-à-dire que j'étais...

Je n'ai pas le temps de terminer. Le collègue de Christophe s'exclame avec un enthousiasme qu'il peine à cacher:

— Mais oui! C'est vous! Je vous reconnais, maintenant! Vous êtes la femme qu'il a rencontrée à l'enterrement de son père. Mademoiselle Plastique!

Je fronce les sourcils:

— Il m'appelle comme ça?

— Non! Désolé! C'est moi qui... Oubliez ça. Écoutez, reprend-il en posant sa main sur mon épaule pour me raccompagner vers la porte, ça vous dirait de lui faire une surprise, à Chris? J'ai bien l'impression qu'il va adorer vous revoir...

— Vous croyez?

— Hum... j'en suis plus que certain. Suivez-moi, c'est pas trop loin d'ici.

Il n'avise même pas le réceptionniste de son départ et m'invite à le suivre jusque dans la rue. De là, il presse le pas légèrement et bifurque à la première intersection avant de s'arrêter devant un immeuble de trois condos. Il me pointe le dernier étage et mentionne:

— C'est là-haut. Vous aurez juste à sonner. Chris devrait vous répondre.

— Vous venez pas avec moi?

— Nah... C'est pas que je veux pas assister à vos retrouvailles, mais... disons que vous serez mieux sans témoin pour régler vos histoires.

Je hoche la tête, le remercie, puis je m'avance vers la bâtisse. Avant que je me glisse à l'intérieur, l'ami de Christophe me souhaite bonne chance, un grand sourire sur le visage. Il me fait penser à un gamin qui vient de faire un mauvais coup.

Je finis par lui tourner le dos, je prends une bonne inspiration, puis je grimpe au troisième étage. Une fois là-haut, des voix me proviennent de l'intérieur de l'appartement. Christophe ne semble pas être seul. Quelqu'un se met à rire. Une femme. La main levée, le poing fermé dans le but de cogner, je reste sur place de longues secondes, comme paralysée. J'ai peur de ce que je vais découvrir.

Mais je n'ai pas à frapper. La porte s'ouvre brusquement, dévoilant le visage enjoué d'une superbe femme qui fige en m'apercevant. J'abaisse le bras en vitesse, comme prise en défaut. Je voudrais reculer, retourner sur mes pas. Disparaître.

J'aurais dû me douter, aussi, qu'il allait continuer sa vie, rencontrer une autre femme et m'oublier. Je me mords les lèvres. L'autre me dévisage avant de demander:

— Oui? Je peux vous aider?

— Euh... je... je pense que, finalement, je me suis peut-être trompée d'adresse. Oui, voilà. Je ferais mieux de partir. Désolée de vous avoir déran...

Je me tais soudainement. La haute silhouette de Christophe vient d'apparaître, derrière celle de sa nouvelle conjointe. Il ne sourit pas. Il a posé les yeux sur moi, l'air stupéfait. Ma gorge s'assèche.

Il est toujours aussi beau.

Mais il n'est plus à moi.

Je suis partie. Je dois assumer mon choix...

Je secoue donc la tête et, dans un murmure, je dis:

— Je dois y aller.

Puis, je pivote et fais un pas vers l'escalier. Mais un «Non!» retentit dans mon dos. Il est suivi de ces mots:

— Cette fois, tu vas pas te sauver sans t'expliquer, Florence. Oh que non!

Il vient me rejoindre pour se poster devant les marches et ainsi m'empêcher de fuir de nouveau...

Christophe

Je ne peux pas croire que c'est elle. Qu'elle est là, devant ma porte.

Elle est...

Elle est revenue.

C'est Amélie, la blonde de Vincent, qui a répondu. Tous les deux, ils avaient besoin de quelqu'un pour garder leur petite tornade blonde, le temps d'un week-end romantique à New York. J'ai accepté de les dépanner. J'ai toujours aimé les enfants, malgré ce qu'on pourrait penser. Et l'inverse est aussi vrai. J'imagine que ma grande taille et ma façon de les faire sauter dans les airs les amusent...

Mais s'il y a une chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'est de voir apparaître Florence sur le pas de ma porte aujourd'hui. Lorsqu'elle murmure qu'elle doit partir une fois de plus, je panique. Je m'écrie, la voix rauque:

— Non!

Elle fige, déjà presque rendue sur la première marche. Je me précipite vers elle et lui bloque le chemin. Pas question qu'elle déguerpisse sans m'avoir expliqué ce qui s'est passé, il y a quelques mois.

Mais pour être honnête, même si elle ne m'expliquait rien du tout et m'annonçait simplement qu'elle est de retour, je l'accepterais. Je passerais

l'éponge sur son départ et regarderais vers l'avant. Tant qu'elle ne s'en va pas une fois de plus...

Elle lève lentement les yeux vers moi et je constate qu'ils sont remplis de larmes. Je voudrais faire quelque chose, mais je ne sais pas quoi. La consoler? Comment? J'ignore si j'ai encore le droit de la toucher. Ça me tue à l'intérieur, alors je demande doucement:

— Qu'est-ce que t'es venue faire ici? Et où t'as trouvé mon adresse, au fait? Pourquoi tu...

Amélie, demeurée dans le portique, m'interpelle:

— Hé! Laisse-la parler un peu.

La blonde de mon ami secoue la tête en soupirant avant de nous rejoindre pour proposer gentiment:

— Je sais pas t'es qui, mais on dirait bien que t'es importante pour notre cher Chris. Tu entres à l'intérieur un instant?

Je vois bien à l'air catastrophé de Florence qu'elle s'apprête à refuser. Vincent, tenant sa petite dans ses bras, sort alors lui aussi sur le palier et demande, sans comprendre:

— Qu'est-ce qui se passe ici, au juste? Je veux pas te presser, ma chérie, mais il va falloir y aller si on veut pas rater notre avion.

Florence fronce les sourcils en apercevant la petite. Puis, elle revient à moi, l'air confus. Elle effectue ce manège à plusieurs reprises, ce qui m'incite à lui souffler:

— Je t'expliquerai. Allez, viens... je t'en prie.

Son regard redevient plus clair, tandis qu'elle essuie subtilement le coin de ses yeux. Elle emboîte ensuite le pas à Amélie, qui est retournée prendre sa puce des bras de son père. Je guide Florence vers la cuisine, pendant que mon ami et sa blonde font une dernière caresse à leur fille.

— T'as soif? Tu veux quelque chose à boire? dis-je à la nouvelle venue.

Elle hoche distraitement la tête en jetant de fréquents coups d'œil à la jeune famille, demeurée dans le portique. Quand je dépose son verre sur le comptoir devant elle, Florence se penche vers moi et chuchote:

— Donc... c'est pas ta blonde?

Je souris, puis je réponds en m'asseyant sur le tabouret près d'elle:

— Même si je la trouve plutôt mignonne, je les préfère un peu plus vieilles, si tu vois ce que je veux dire.

Florence se renfrogne. J'ajoute, sourire aux lèvres:

— Moi, les fillettes de deux ans, c'est pas mon genre...

La femme de mes rêves me donne une tape sur l'épaule, à demi vexée. Mais je vois à son sourire qui s'étire sur son visage qu'elle ne me tient pas rigueur de mon humour douteux. Au contraire, elle paraît soulagée. Je m'appuie sur le comptoir et demande:

— Tu croyais que j'avais rencontré quelqu'un d'autre?

Elle acquiesce après une seconde d'hésitation. Je secoue la tête et rétorque:

— C'est pas le cas. J'avais... j'avais déjà une fille en tête. Le hic, c'est que... qu'elle avait fichu le camp je sais pas où.

Je l'observe du coin de l'œil, espérant qu'elle attrapera la balle au bond. Je la vois qui se mord les lèvres, puis ouvre la bouche pour dire quelque chose. Mais elle est interrompue par Amélie, qui revient avec sa gamine dans les bras. Elle me la tend en s'excusant:

— Désolée, on doit vraiment y aller. Vincent m'attend en bas. Chris, tu as mon numéro, si jamais... Elle est due pour faire la sieste, alors faudra penser à la coucher bientôt. Je t'ai mis son horaire dans son sac à couches. D'ailleurs, elle en porte juste la nuit, mais ça se peut qu'elle s'échappe aussi pendant la journée. J'espère que ça te dérange pas...

— Mais non, tout va être correct. C'est pas la première fois que je la garde, Amé. Fais-moi...

Je tourne les yeux vers Florence, par réflexe, avant de terminer:

— ... confiance.

Amélie hoche la tête, donne un dernier baiser sur la tête de la petite, puis la dépose par terre près de nous, là où se trouvent déjà plusieurs jouets. Sur la pointe des pieds, la mère s'éloigne lentement de reculons, avant de

tourner les talons, une fois rendue à la porte. Ouf, ça s'est bien passé. Et si ça continue comme ça, je devrais pouvoir continuer cette discussion avec Flo...

Mais les pleurs de la fillette retentissent une seconde plus tard. Évidemment... Je descends du tabouret pour me pencher et la prendre. Je la fais sauter dans mes bras, le temps qu'elle se calme. Lorsque je reviens m'asseoir près de mon invitée, l'enfant toujours sur moi, je constate que Florence me fixe avec une certaine tristesse dans le regard.

— Ça va? dis-je. On dirait que...?

Elle soupire avant de reprendre la parole:

— S'cuse, c'est que... te voir comme ça avec cette enfant, c'est... Je me dis que j'ai bien fait de partir, l'autre jour.

— Flo... c'est n'importe quoi.

Elle pince les lèvres avant de continuer, alors que ses yeux se sont de nouveau remplis de larmes:

— Tu pouvais pas savoir, à ce moment-là, mais... si j'étais restée, j'aurais gâché ta vie!

— Voyons, qu'est-ce que tu racontes? C'est tout le contraire. On était bien, ensemble. Si c'est le fait d'habiter avec moi qui te faisait peur, t'avais qu'à me le dire. J'aurais compris.

L'enfant s'agite sur moi à mesure que je monte le ton. Je me lève de nouveau pour la faire sauter, tout en gardant mon attention sur Florence, qui s'écrie:

— Je t'aurais fait perdre ton héritage!

— Hein? Mais de quoi tu parles?

— C'était inscrit dans le testament de ton père: pour hériter de toute sa fortune, tu dois fonder une famille... avoir des enfants...

— Comment tu peux être au courant de...? Ah! l'article de cet imbécile. Écoute, je... Reste ici une minute, je reviens.

Je fonce vers la chambre d'ami, où un parc a été installé par Vincent un peu plus tôt. Je berce doucement l'enfant, qui ne tarde pas à fermer les

yeux. Elle rechigne un peu quand je la dépose sur le matelas, mais à peine. Elle est vraiment épuisée, la pauvre. Je tire la couverture sur son corps, puis je lui promets tout bas :

— Après ta sieste, je t’amène jouer au parc, c’est promis. Mais maintenant, tu dois faire un beau dodo.

Je me redresse et l’observe un instant. Puis, sur la pointe des pieds, je sors de la pièce et referme la porte sans faire de bruit. Quelques pleurs me parviennent, mais je suis habitué. J’ai déjà gardé la petite et je sais qu’elle va s’endormir sous peu si je la laisse se calmer.

Je reviens donc sur mes pas et trouve Florence debout dans le salon. Elle tourne en rond, comme si elle cherchait ce qu’elle va me dire. Ou comment elle va me le dire. Dès qu’elle m’aperçoit, elle vient vers moi, m’attrape les mains et, en plantant son regard dans le mien, elle déclare :

— Je suis infertile. Je peux pas avoir de bébé. Je peux rien y changer. Alors il fallait que je te laisse vivre ta vie sans moi. Je pouvais pas t’imposer ma présence. Ça t’aurait privé de ta fortune et de ton héritage. C’était mal et je le savais.

— Flo, attends, dis-je pour qu’elle m’écoute.

Mais c’est peine perdue. Elle a ouvert les digues et elle doit laisser sortir ce qu’elle a sur le cœur. Je l’entraîne vers le canapé où elle s’assoit, sans cesser de s’épancher :

— J’ai dû subir une hystérectomie, il y a un an, parce que... parce que j’avais des kystes. C’est compliqué, mais peu importe. Depuis, j’essaie de me reconstruire. Tu es le premier homme que je rencontre. Au début, je me suis pas méfiée, mais plus je tombais amoureuse de toi, plus je comprenais que ce serait difficile de revenir en arrière. On s’est fait des promesses, et ensuite... ensuite, j’ai compris que tu pouvais pas être avec moi. Je pouvais pas te faire ça. Alors je suis partie. D’accord, c’était égoïste. J’aurais dû au moins m’expliquer. Ma coloc m’a dit que c’était à toi de prendre ta décision, une fois que je t’aurais exposé les faits, mais j’avais peur que tu fasses le mauvais choix et qu’ensuite tu m’en veuilles. Ça aurait été trop difficile de te voir me détester...

Elle finit par se taire, le souffle court. Un peu comme si elle avait couru un marathon. J'en profite pour lui demander:

— Et là? Pourquoi t'es revenue?

Elle lève les yeux au plafond, réfléchit, puis les baisse vers moi pour me souffler:

— J'ai pas arrêté de penser à toi une seule seconde, après mon départ. Pas une seule... Tous les jours, je me suis demandé si j'avais bien agi. Si, au contraire, c'était pas une erreur de t'avoir quitté ainsi. Je t'aime encore, Christophe, et... et je sais pas. J'ai vu ta photo dans un article de journal, tout à l'heure. Ç'a été plus fort que moi. Je me suis rendue à ton travail, où ton collègue m'a guidée jusqu'ici. Et me voilà...

Je suis tout aussi chamboulé que Florence, après ce témoignage. Je ne savais rien de tout ça. Mais si je l'avais su, j'aurais pu la rassurer. Lui faire comprendre à quel point elle se trompait. Que de temps perdu...

Sans pouvoir résister plus longtemps, je pose mes paumes sur ses joues et je murmure:

— Moi non plus, j'ai pas cessé de penser à toi. Si tu savais comme je t'ai cherchée. Mais t'étais impossible à trouver. Tu m'as tellement manqué.

Elle écarquille les yeux, stupéfaite de ma réaction. À voix basse, elle me dit:

— Et ton héritage?

Je secoue la tête.

— On s'en fiche.

Elle me repousse, subitement sérieuse:

— Non, pour vrai. Tu peux pas le refuser. Il provient de ta famille. Il est à toi. Tu peux pas lever le nez dessus pour moi.

— Sans vouloir t'offenser, c'est pas pour toi que je l'ai refusé...

— Tu l'as...? Quoi? Qu'est-ce que tu viens de dire?

— Si tu avais lu l'article de ce blogue en entier, tu y aurais vu que j'ai refusé mon héritage. J'en voulais plus. De toute façon... j'ai découvert certaines choses concernant mon vrai père et... et je veux prendre mes

distances avec cette famille qui m'a élevé. Je te raconterai. Mais pour le moment...

Je me rapproche d'elle, la forçant à se caler dans les coussins. Le visage tout près du sien, je chuchote:

— Je t'aime toujours, Florence. Et je compte bien rattraper le temps perdu immédiatement.

Sur ce, je pose mes lèvres sur les siennes.

Et c'est comme revenir à la maison.

Elle est ce que j'attendais depuis toujours.

Elle est mon foyer, mon futur, mon bonheur.

Elle est la femme de ma vie, quoi...

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

Florence

UN AN ET DEMI PLUS TARD

Christophe se penche vers moi et pose un baiser sur la tête du poupon que je tiens dans mes bras. Il se redresse, plonge ses yeux dans les miens, puis s'incline de nouveau. Mais c'est sur mes lèvres qu'il pose les siennes, cette fois. Je lui murmure avant qu'il se décolle:

— Je t'aime tellement...

— Moi aussi.

— Vraiment?

— Fais-moi confiance là-dessus, Flo, répond-il avec un clin d'œil.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je le regarde ensuite s'éloigner vers son collègue Marc-André, maître du barbecue en cette belle journée de juin. C'est la journée parfaite pour célébrer la naissance de Camille. Le visage radieux, je tourne la tête vers Louise, assise à ma droite sur une autre chaise de patio. Elle hausse les sourcils avec un air complice, auquel je réponds en lui assenant un coup de pied, tout en tentant de ne pas réveiller le bébé.

— Hé! Je suis contente pour toi. Me frappe pas! se plaint-elle aussitôt.

— Hum... vraiment? J'avais plutôt l'impression que tu chuchotais dans ta tête: «Prenez-vous donc une chambre...»

— Ah, ça aussi, rigole-t-elle, tandis que je lui donne un nouveau coup de pied.

Amélie vient interrompre nos chamailleries afin de récupérer son poupon, né la semaine dernière seulement. Je le lui remets à regret.

Être mère... donner la vie... je ne pourrai jamais savoir réellement ce que ça fait. Du moins, pas tant que notre demande d'adoption, à Christophe et moi, ne sera pas acceptée. En attendant, on profite de la présence des enfants des autres. Et ça tombe bien, parce qu'il y a eu un *boom* de naissances parmi nos amis dans la dernière année.

Amélie et Vincent ont eu leur deuxième enfant et ils viennent à peine de sortir de l'hôpital. C'est la première fois qu'ils le présentent aux autres. J'ai tout de suite accaparé le bébé afin de le minoucher tout mon saoul. Chris n'est pas bien mieux. Lui aussi, il est venu le cajoler à la moindre occasion.

*À moins que ce soit une excuse pour m'embrasser devant
notre groupe d'amis sans que ça devienne agaçant?*

Je rougis à cette idée. Et aussi à celles qui suivent, alors que je me remémore notre dernière nuit. Disons que si je n'étais pas infertile, au rythme où se déroulent nos ébats, ça fait longtemps que mon ventre se serait arrondi...

Je soupire avant de baisser les yeux vers le petit garçon, posé dans un couffin, près de Louise. Eh oui... elle aussi a donné naissance il y a quelques mois. Un beau gros bébé joufflu qui adore les becs sur les joues. Il ressemble à son père, celui-là. À part peut-être pour les yeux, qu'il a hérités de mon amie.

Je profite de l'inattention de Louise, tandis qu'elle se penche pour s'assurer que son enfant n'a pas trop chaud, pour observer les couples qui nous entourent. Je me surprends à rêver que dans plusieurs mois... deux ans, tout au plus, ce sera notre tour, à Christophe et moi, de célébrer l'arrivée de notre bébé, d'adoption dans notre cas. Que nous aussi, nous aurons le plaisir de tenir dans nos bras cet enfant tant désiré.

Et je souris.

Parce que j'y crois.

De toute manière, en attendant que ça se produise, on ne peut pas dire que ma vie soit malheureuse. Au contraire. J'ai monté les échelons en tant que représentante pour devenir directrice il y a un an. Depuis, je cumule les ventes facilement. Côté amour, j'ai trouvé un homme que j'aime.

Que dis-je, que j'adore!

Le plus important, c'est qu'il me le rend bien.

Mon regard se pose justement sur Christophe, qui discute avec son père biologique. Celui qui n'a pas pu être présent dans sa jeunesse, à cause de la fourberie de son père adoptif. Christophe et Jocelyn prennent le temps de se connaître. À leur rythme. Dire que mon amoureux aurait pu ne jamais le découvrir. Et il aurait continué de traîner cette rancœur, sans trop savoir pour quelle raison il se sentait ainsi. Mais plus il en découvre sur son vrai père, plus il comprend que celui qui l'a éloigné de lui, c'est ce Claude Hilson. Il était tellement aveuglé par l'amour qu'il portait à la mère de Christophe qu'il a fait tomber une fausse accusation sur les épaules de Jocelyn, qui a dû faire de la prison. Une histoire complexe, qui a déchiré le couple de ses parents.

Et qui a forcé Suzanne à épouser Claude pour ne pas se retrouver seule à élever Christophe...

J'accroche le regard de mon *chum*. Il m'envoie un baiser. Je le lui rends et fais mine de le lui souffler. Il reçoit aussitôt un coup de coude de Benoît, son autre ami, que je connais un peu moins. Évidemment, les gars s'empressent de se moquer de Christophe, qui leur déclare la guerre. Les hostilités sont officiellement ouvertes. Ça se bouscule en riant, et Vincent est le premier à tomber dans la piscine, tout habillé. Il ressort sa tête de l'eau pour s'écrier qu'il avait son cellulaire sur lui et que ce n'est pas du jeu.

Christophe s'apprête à lui répondre quand il reçoit une poussée dans le dos et bascule à son tour. Ça produit une bombe qui éclabousse tout le monde. Je me relève pour assister à la scène.

Il est tellement beau, mon homme, ainsi trempé de la tête aux pieds. Mais lorsque je me rends compte qu'après sa sortie de la piscine il se dirige droit sur moi, je pousse un petit cri de frayeur.

Non, non, non! Je n'ai rien fait, moi!

Je me mets à courir, mais je suis vite rattrapée par deux bras de fer qui m'encerclent la taille. Je connais le sort qui m'attend. Question de ne pas lui rendre la tâche facile, je me tortille pour me coller à mon amoureux.

À mon oreille, Christophe susurre:

— Eh... je vais pas te lancer dans l'eau, fais-moi conf...

— Ah non! Je suis pas naïve à ce point! C'est bien beau la confiance, mais faut pas charrier, Christophe Hilson!

Il éclate de rire, me soulève comme une simple poche de patates, puis m'entraîne vers l'eau limpide. Tout près du bord, il me fait redescendre de son épaule pour que je me retrouve à sa hauteur. Ses yeux dans les miens, il déclare:

— Tu vois? J'allais pas te...

Mais je ne le laisse pas finir. Je m'agrippe à lui et me laisse tomber vers l'arrière en riant à mon tour. Il écarquille les yeux, stupéfait, puis me fait tourner dans les airs afin que je ne sois pas la première à frapper l'eau. Une fois que nous sommes tous les deux immergés, il m'agrippe les hanches, m'enlace, puis m'embrasse passionnément.

Nous revenons à la surface quelques secondes plus tard, essoufflés non pas d'être demeurés sous l'eau trop longtemps, mais plutôt à cause de notre baiser qui n'en finit plus. On se fait chahuter par les autres, mais on s'en fiche bien. Collés l'un à l'autre, on ne se lâche plus.

Cette histoire que nous avons écrite ensemble n'en est qu'à ses débuts...

Fin

OceanofPDF.com

BIOGRAPHIE

Marilou Addison

Les armoires de Marilou Addison débordent de plats de plastique. Elle en a tellement acheté qu'elle ne sait plus où les ranger. C'est en assistant à une démonstration Tupperware qu'elle a eu l'idée d'écrire ce roman. Les personnages de Christophe et Florence lui sont venus par la suite, et se sont construits graduellement dans sa tête.

Mademoiselle Plastique est sa quatrième comédie romantique, mais la première qu'elle écrit toute seule, sans son incroyable collègue et amie Geneviève Guilbault.

Un immense merci à toi, Gen, d'avoir accepté d'entrer dans mon univers à plus d'une reprise. Mais je persiste et signe... sans toi, l'écriture n'est pas pareille.

OceanofPDF.com

Par la même
auteure



OceanofPDF.com

Rejoins LA GRANDE famille



[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Mademoiselle Plastique



Elle Toute nouvelle vendeuse Supercare, Florence – qui loge chez son amie, le temps de faire assez de sous pour dénicher le condo de ses rêves – a vécu une dernière année plutôt difficile. Mais le temps est venu de mettre tout ça derrière elle et de foncer. Voilà pourquoi elle tient mordicus à participer à ce congrès de représentantes qui doit avoir lieu à plusieurs heures de route de son domicile.

Lui Avec le décès de son père le mois dernier, Christophe se trouve à la croisée des chemins. Normalement, il aurait dû reprendre les rênes de la compagnie familiale, mais les choses ne se sont pas déroulées comme il l'aurait cru. Il doit encore faire ses preuves, ce qui ne lui plaît guère. En mauvais termes avec le reste de sa famille, il enfourche tout de même sa bécane, direction sa ville natale pour l'enterrement de son paternel.

Plusieurs obstacles se dresseront toutefois sur leur chemin : orage, panne d'électricité, mauvaise réservation de chambre, accident sur la route... Mais qui sait, le coup de foudre sera peut-être au rendez-vous ? Florence et Christophe seront-ils prêts à se dévoiler l'un à l'autre afin de survivre à ce week-end infernal ?

Étincelles et fous rire à l'horizon...



Marilou Addison lit de tout. Des romans historiques, de l'horreur, des histoires remplies d'aventure, des livres jeunesse à profusion et bien sûr... des comédies romantiques !

Dans *Mademoiselle Plastique*, elle se lance seule dans l'écriture d'une romance. En espérant que son roman saura vous faire rêver autant qu'elle...



OceanofPDF.com